



HECTOR FRANCE

CROQUIS
D'OUTRE-MANCHE

DONAȚIUNEA
MIHAI BOERESCU



PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1900



CROQUIS

D'OUTRE-MANCHE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR



PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume.

LES VA-NU-PIEDS DE LONDRES	1 vol.
LES NUITS DE LONDRES, LA PUDIQUE ALBION	1 vol.
SOUS LE BURNOUS	1 vol.
L'ARMÉE DE JOHN BULL	1 vol.
SAC AU DOS A TRAVERS L'ESPAGNE	1 vol.
EN " POLICE COURT "	1 vol.

DU MÊME AUTEUR

LE ROMAN DU CURÉ	1 vol.
L'HOMME QUI TUE	2 vol.
L'AMOUR AU PAYS BLEU	1 vol.
LE PÉCHÉ DE SOEUR CUNÉGONDE	1 vol.
MARIE QUEUE-DE-VACHE	1 vol.
LA VIERGE RUSSE	1 vol.
LA MORT DU CZAR	2 vol.
LE ROMAN D'UNE JEUNE FILLE PAUVRE	2 vol.
L'OUTRAGE	1 vol.
LES MYSTÈRES DU MONDE	1 vol.

En préparation :

MONACO.

Paris. — L. MARETHEUX, imprimeur, 1, rue Cassette. — 18948.

~~Inv. A. 48.652~~

HECTOR FRANCE

CROQUIS D'OUTRE-MANCHE

DONATIONEA
MIHAI BOERESCU

266 971



BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENNELLE, 11

1900

1953

Biblioteca	Facultății	Universitară
B		
Cota	66798	
Inventar	63831	

re III/or

B.C.U. Bucuresti



C63831

A OCTAVE UZANNE

Dont la plume magistrale a si magnifiquement décrit de curieux coins de la vie anglaise, je dédie ces souvenirs de nos causeries dans la villa de Westcombe-Park.

H. F.

*« C'est un peuple séparé du
reste du monde, aussi différent de
tout autre par sa constitution
physique que par sa constitution
politique; mélange de plusieurs
nations, nous sommes la plus in-
concevable bigarrure de carac-
tères, et ces caractères produisent
des folies inconnues aux autres
peuples, et même aux siècles
passés. »*

GEORGE FARGUHAR

CROQUIS D'OUTRE-MANCHE

CHAPITRE PREMIER

LA VILLE GÉANTE

I

« Une énorme masse de briques, de fumée, de navires, sale, sombre, s'étendant aussi loin que le regard peut atteindre ; une voile s'agitant tout à coup, et qui va se perdre dans la forêt des mâts ; une solitude plantée de clochers perçant leur dais noir comme la houille ; immense coupole semblable à la calotte d'un four : c'est Londres. » C'est du moins ce qu'affirmait lord Byron, mais Byron, on le sait, est honni des Anglais, parce qu'il a, disent-ils, calomnié sa

patrie. Non ; un crêpe noir ne voile pas toujours la ville et l'atmosphère n'en est pas constamment sale, sombre et enfumée. Si le ciel n'y a pas les gaies couleurs d'azur de France, le soleil y brille *parfois* et alors la ville s'illumine de merveilleuses clartés.

En somme, tout parti pris mis de côté, toute exagération à part, si le brouillard y est plus fréquent et plus noir qu'à Paris, l'hiver n'y est pas plus long, et les printemps et les automnes y ont autant de fraîcheur et d'éclat.

Pour connaître Londres, l'apprécier, l'aimer, il faut y avoir longtemps vécu, y avoir son *home* ! ses intérêts. Paris plaît et charme du premier coup ; c'est le compagnon gai et sympathique, Londres au contraire étonne, attriste, effraye presque. C'est le travailleur mélancolique et taciturne qui effarouche au premier abord et gagne à être connu. Le Français nouvel arrivé éprouve une sensation singulière dans cette immensité, celle de son isolement et de son impuissance, et cette impression est d'autant plus pénible que généralement il ne sait pas l'anglais.

« A peine, dit Jules de Premaray, a-t-on mis le pied dans un pays dont on ne connaît ni les mœurs ni le langage, que la valeur personnelle subit une dépréciation de cent pour cent. On

est l'inférieur de l'idiot indigène. On devient humble, d'orgueilleux qu'on était, parce qu'on a besoin de tout le monde... A chaque instant on est forcé d'implorer le secours d'un cuistre, de se montrer l'obligé d'un escroc. »

En Angleterre surtout, où l'étranger, il n'y a pas longtemps encore, était l'objet des risées des petits boutiquiers et du bas peuple, s'applique cette observation. Puis, l'impression du moment est, plus qu'on ne le croit, le résultat de l'état atmosphérique, et Montesquieu ne se trompait guère en mettant tout sur le compte de la pluie et du soleil. Il est évident que l'étranger débarqué par un après-midi de brouillard ou de pluie subira une impression tout autre que celui arrivé par une belle matinée de printemps. Et, par le fait, Londres est sous la brume pluvieuse la plus abominable des villes ; c'en est une des plus merveilleuses par les éclaircies des beaux jours. Mais le voyageur de passage qui ne voit et ne peut voir que la surface des choses, frappé par les extérieurs qui n'ont pas la gaieté tumultueuse de Paris, s'y plaît rarement. Les premiers jours peut-être, il sera, s'il est observateur, tout à l'étrangeté de ses découvertes, mais l'étonnement passé, la curiosité émoussée, l'ennui et le *spleen* viendront et il reprendra avec joie le rail-

way qui l'emportera loin de la ville des brouillards qu'il s'imaginera connaître et être en droit de juger, bien qu'il n'en ait vu que des surfaces.

Je ne parle pas, bien entendu, du touriste, esprit fort, que rien n'émeut ni n'étonne, non plus que du voyageur obtus venu avec le parti pris de tout dénigrer.

« *For better for worse, London is unparalleled.* »

Pour les extrêmes en bien comme en mal, Londres est sans pareil. Voilà la vérité. Ce dicton du cru peint l'immense métropole. Tous les extrêmes en effet s'y heurtent au physique et au moral.

Avec sa population de près de cinq millions d'âmes, ses artères gigantesques, ses ruelles étroites, ses replis profonds, ses bouges, ses palais, ses coins sombres, ses squares et ses parcs, ses *railways* souterrains, ses trains courant en tous sens au-dessus des quartiers, sa richesse inouïe et son effroyable misère, ses débauches et son rigorisme, Londres offre les plus étonnants contrastes.

Quand les Romains firent la conquête de la Grande-Bretagne, ils rencontrèrent sur la rive gauche de la Tamise, au milieu d'une forêt, un petit amas de huttes faites de branches et de terre séchée, dans le genre des gourbis que bâ-

tissent encore les tribus kabyles. Un fossé de quelques pieds entourait ce village barbare qu'on appelait pompeusement la cité des *Trinobantes*. Elle parut d'une telle insignifiance à César qu'il dédaigna d'en parler dans ses *Commentaires*. Cependant les conquérants trouvèrent la place bonne et l'endroit agréable. Ils démolirent les huttes, élargirent le fossé, élevèrent des remparts. La ville des Trinobantes devint *Augusta*, du nom de l'empereur Augustus Valentinus; puis après le départ des légions elle fut appelée *Lundem* du welsh ou celtique breton *Llyn-Din*, forteresse au bord de l'eau. Telle est l'origine de Londres.

Entre Londres et Paris, il y a, topographiquement, une grande similitude. Mais Paris est renfermé dans son rôle de ville commerçante de l'intérieur, tandis que Londres est en même temps un port, et quel port ! celui où affluent toutes les richesses du monde. A *London-Bridge* l'on peut se rendre compte de l'importance du trafic. Sur le pont, le croisement incessant des fourgons, des cabs, des chariots, des camions, des omnibus, des piétons affairés, et roulant au-dessous, la Tamise avec ses navires qui chargent ou déchargent leurs marchandises sur les quais des *wharves*, et sillonnent en tous sens les ondes

placides ou agitées du large fleuve, tandis qu'une forêt de mâts hérissé l'horizon brumeux.

Pour avoir une idée de l'énorme mouvement de la Métropole, il suffit de savoir qu'il y a plus de *cent cinquante* gares et stations dans la ville. A la station de *Clapham*, quartier sud-ouest de Londres, passent *sept cents* trains par jour. Tous les quartiers où réside l'activité commerciale, la vie économique, ont été enveloppés d'une ligne de transports rapides qui les met en contact incessant; chaque grande artère a ses débouchés souterrains, et pour développer cette vie locale, on a lancé dans toutes les directions des tentacules qui vont prendre aux coins les plus éloignés de la banlieue voyageurs et marchandises en même temps qu'on a facilité et augmenté le trafic général, en reliant les principales gares.

On n'a qu'à jeter un coup d'œil sur l'étonnant réseau des chemins de fer de Londres, pour se rendre compte du bon sens pratique qui présida au tracé des plans.

Les compagnies, car il y en a deux : le *District* et le *Métropolitan*, fortes des millions souscrits, ne se sont arrêtées devant aucun obstacle matériel, aucune considération locale, ne se préoccupant nullement de savoir si les lignes seraient souterraines, en tranchée, à niveau ou en via-

duc, mais employant ce quadruple système suivant les nécessités, les accidents de terrains, absolument comme si l'on n'eût à ouvrir que des voies en pleine campagne.

Soit que l'on entre au cœur de Londres par le terminus de *Cannon-Street* ou celui de *Charing-Cross*, de nuit comme de jour, le spectacle est grandiose. Chacune des gares avec son immense coupole paraît œuvre de géants. A droite de *Cannon-Street*, l'énorme dôme de Saint-Paul et ses clochetons se dressent au-dessus de la Cité, entourés de tours et de clochers sans nombre; à gauche paraît *London-Bridge* et ses cinq arches, et plus loin le nouveau et gigantesque pont suspendu sous lequel glissent les navires; puis c'est le Monument, colonne commémorative du grand incendie de Londres, de 60 pieds plus haut que la colonne Vendôme, le marché de *Billingsgate*, où viennent chaque matin se décharger les barques de pêche, qui alimentent la Métropole, la *Tour*, les *wharves*, les cheminées d'usines, et tous ces coins d'entrepôts et de docks, qui ressemblent à des coins de Venise, des rues et des places où se pressent des bateaux et que le flot baigne deux fois par jour.

A *Charing-Cross* : à droite, Adelphi-Terrace, avec son square, flanqué de l'aiguille de Cléo-

pâtre, point d'exclamation des solitudes des grandes civilisations disparues, au milieu des tumultes de celles du présent ; Somerset-House, Waterloo-Bridge. A gauche, le merveilleux palais de Westminster, qui reflète dans la rivière, sur un espace de mille pieds, ses tours et ses clochetons gothiques. Dans les teintes du crépuscule, quand le soleil s'est couché derrière des nuages d'or, le coup d'œil est indescriptible, et rien ne peut lui être comparé.

Disons en passant que c'est devant la gare de Charing-Cross (du nom du village de Charing, sur la place duquel une croix fut érigée par Édouard I^{er} à la mémoire de sa femme Éléonore) qu'était dressé un pilori où, de l'aube au crépuscule, on exposait les condamnés. La tête et les mains placées dans un billot, ils recevaient tout le jour durant injures et projectiles de la populace. Là, furent attachés à la restauration de Charles II, Hugh Peters, le chapelain d'Olivier Cromwell, le colonel Harriison et quelques autres régicides.

II

Le centre de la vie et de l'activité de l'immense métropole, c'est la Cité; et le cœur de la

Cité, c'est la Banque. *Bank! Bank!* Tout va là. Tout y converge. *Bank* et *Royal Exchange* (la Bourse), les deux ventricules où passe le sang de la vieille Angleterre, l'âme, le moteur, le veau d'or, le dieu, *Money!* L'argent pierre de touche, mesure d'après laquelle tout s'évalue.

How much is he worth? Combien vaut-il? Telle est la première question de l'Anglo-Saxon sur la valeur d'un homme, non sa valeur intellectuelle et morale mais celle de son crédit sur la place. « Il est mort valant cent mille livres sterling » est la plus belle oraison funèbre qu'on puisse faire, à moins toutefois qu'il ne soit mort en valant un million.

L'argent, tout est là, religion, morale, vertu, considération. Si les préceptes du Christ se lisent au fronton de tous les temples, dans les *halls* de tous les édifices, dans les *parlours* des maisons *respectables* ou voulant passer pour telles, dans les salles d'hôpital et de *workhouse* et jusque dans les chambrées de soldats, le mot atroce de Sydney Smith loge au fond de toutes les consciences : « *La pauvreté est une infamie* ».

Dans le périmètre relativement restreint de la Cité, 632 ares, aucune ville ne renferme de neuf heures du matin à six heures du soir une telle agglomération humaine; *huit cent mille*

personnes et *soixante-dix* mille véhicules y entrent et en sortent quotidiennement. Le soir, la Cité déserte est confiée à la garde des *police-men*. Un piquet d'infanterie occupe la Banque et n'en sort qu'au matin. Cependant malgré la foule qui s'y presse dans le jour, rarement d'encombrement, nul bruit, nul désordre. D'un geste du policeman les files de voitures s'arrêtent pour laisser traverser la chaussée à des grappes de piétons. Pas d'apostrophes de cochers, de *criail-leries*, d'invectives. A peine par jour un homme écrasé.

La Cité, autrefois abominable amalgame de laides et noires maisons de brique, se pare depuis vingt ans. Chaque mesure démolie est remplacée par un palais. Des trouées s'ouvrent apportant l'air et la lumière, enlevant avec leur amas de décombres toutes ces ordures morales et physiques des écuries d'Augias. De l'air ! de l'air partout !

Les quartiers autrefois si mal famés des étrangers, *Soho* et *Leicester-Square* ont été éventrés de part en part, coupés, taillés en tous sens, par de larges voies. Les *slums* (bouges) ont disparu ; à la place des antres infects, des hideux coupe-gorges, des refuges du vice et de la misère, de larges cités ouvrières bien aménagées ont surgi.

Ruches, ou plutôt fourmilières, où le pauvre est encore entassé, car le pullulement est infini; mais au moins les murs ne suintent plus le salpêtre, le toit ne laisse plus passer la pluie, le sol n'est plus une couche de fange.

Les noires maisons d'autrefois, grandes cages de briques, séparées de la rue par l'*area*, et qui impressionnaient si désagréablement l'étranger disparaissent peu à peu pour faire place à des habitations plus gaies.

De grands hôtels, des maisons riches du *West-End*, la plupart sont encore dans le vieux style. Mais quel contraste de l'extérieur à l'intérieur. Dès le vestibule on est charmé. Fleurs et œuvres d'art, chinoiseries et japonaiseries se mêlent. On sent dès le seuil franchi qu'on n'entre pas comme chez nous dans la ruche commune où s'entassaient vingt familles, chacune resserrée dans son étroit alvéole; mais ici chaque famille occupe sa propre maison, est chez elle du sous-sol aux combles, et dès l'escalier s'entoure du confort.

C'est que l'Anglais, l'homme d'affaires, le *pater familias* vit chez lui. Il secoue ses soucis d'affaires à la porte; laisse ses préoccupations de *business* au dehors. Dans la Cité la mêlée ardente, le combat pour l'existence, le choc des

intérêts et des égoïsmes, la lutte pour la vie et le confort des siens.

Aussi comme en entrant dans le cabinet d'un homme d'affaires on sent que tout est sacrifié à l'utile, rien qu'à l'utile. Pas de ces magnifiques salons où le directeur trône devant un bureau luxueux entouré de toutes les recherches de l'art industriel; mise en scène destinée à éblouir le badaud. Un fauteuil de cuir, ou de paille, comme celui d'un maître d'école, un ou deux commis penchés sur les écritures, haut-perchés sur des tabourets, des casiers, une rue ou une cour obscure, le gaz le plus souvent en plein midi, et dans ce trou dont ne voudrait pas un petit huissier de province, il s'y brasse des millions.

On voit du premier coup que les commis ne sont pas là pour parader, tailler des plumes, bayer aux corneilles, se friser les moustaches, faire de la politique, remanier la carte d'Europe et regarder voler les mouches, mais pour abattre de la besogne. Aussi là où nous avons dix employés, les Anglais en occupent la moitié ou même le tiers, mais ils les payent deux et trois fois plus, ce qui fait que la besogne est mieux faite. *Time is money*. Les amis importuns, les bavards et les gaspilleurs de temps sont rigoureusement exclus. « Les raseurs sont priés de

ne pas moisir ici », lit-on au mur de certains de nos bureaux de rédaction.

Un Français de Londres qui connaissait bien la manie de ses compatriotes oisifs fit afficher dans le vestibule de son *office* l'avertissement suivant :

« Lorsque vous venez voir un homme d'affaires à l'heure des affaires, hâtez-vous de parler de vos affaires et retournez à vos affaires afin que l'homme d'affaires puisse s'occuper de ses affaires. »

Parfois, de décembre en mars, Londres se réveille dans la nuit. Le ciel, qui a la couleur d'une bande de papier gris taché d'huile, s'obscurcit de plus en plus. Des pellicules de suie flottent dans l'air. Le gris passe au jaune brun, le jaune brun tourne au noir. Les becs de gaz impuissants à percer ces ténèbres ne jettent que des lueurs vagues dans leur intense épaisseur ; à un mètre, tout objet devient invisible. C'est le *London fog*, le terrible brouillard de Londres. Qui ne l'a pas vu, qui n'a pas en plein midi cherché à tâtons son chemin, n'a senti tout à coup sur sa face le souffle chaud d'un cheval de fiacre égaré sur le trottoir, ne peut s'en faire une idée. C'est la nuit en plein jour, la nuit qu'aucune lumière ne peut percer, la nuit sale, humide, qui mouille et

tâche, la nuit du Cocyte. Dans ses *notes* sur l'Angleterre, Henri Taine dit que les Romains en débarquant dans la Grande-Bretagne durent se croire transportés dans l'Enfer d'Homère, dans la contrée des Cimmériens. L'éminent écrivain a oublié que ce brouillard particulier à Londres, à Manchester, à Glasgow, aux grands centres industriels, n'est que le résultat de la fumée des cent mille cheminées où flambe le charbon de terre, et qu'au temps des Romains il n'y avait ni usine, ni houille, ni machine à vapeur.

A cause des brumes naturelles de la Tamise, le fog est plus intense à Londres qu'ailleurs, mais il lui est spécial et ne s'étend au delà de ses faubourgs que lorsqu'il y est poussé par le vent. On a calculé que le brouillard de Londres tue en moyenne deux cent cinquante personnes par jour, conséquence de l'accumulation des gaz délétères dans les couches d'air humide que les conditions atmosphériques maintiennent stationnaires et qui se corrompent au fur et à mesure par les émanations de plus de 4.000 kilomètres de conduits d'égouts et celles des millions d'êtres entassés, pressés dans la gigantesque métropole.

La fumée qui donne au *London fog* cette couleur jaune si caractéristique n'est pas par elle-

même nuisible à la santé, puisque ce n'est que du carbone; elle neutralise au contraire en partie les effets désastreux des gaz méphitiques, mais elle plonge en plein jour la ville dans la nuit.

C'est cette brume, ces vapeurs flottantes qui donnent tant de splendeur et d'éclat aux couchers de soleil londonniens, répandent des tons si harmonieux et une mélancolie si douce. En remontant la rivière, de Richmond à Windsor, pas de fleuve, ni la Loire, ni même la Seine, empreint de plus de suavité. Mais un voyage à faire est de prendre à *Westminster* ou à *Charing-Cross* le paquebot de Woolwich et de descendre la Tamise par un après-midi ou une matinée de soleil. Jusqu'à London-Bridge rien d'absolument remarquable et qu'on ne trouve dans les grandes capitales; des quais bordés de squares et de palais sur la rive gauche, tandis que la droite, laissée à l'industrie, se hérisse des hautes cheminées de ses fabriques et de ses usines et baigne les pieds de ses entrepôts, de ses *wharves* dans les flots de la marée montante.

Mais à partir de *London-Bridge*, la Tour passée, la scène change et s'agrandit jusqu'à la mer.

Une forêt de mâts, de vergues, un fouillis de

cordages, un entassement de barques et de navires. A droite, à gauche, en face, au fond des sinuosités du fleuve, derrière les magasins et entrepôts, surgissent les innombrables gréements des docks (1); c'est la mer, la vraie mer resserrée entre deux rives avec son mouvement de port.

L'Inde et le Canada, l'Australie et la Norvège, les blés d'Odessa et les viandes de l'Amérique, barques chargées de foin et barques pleines de charbon, steamers, bricks et goélettes, trois-mâts et remorqueurs, radeaux, bateaux-mouches et canots de plaisance, tout passe, glisse, se croise, avec de grands mouvements larges, sans bruit, sans fracas, sans cris, sans désordre; tandis que de chaque côté de la route liquide, les grues des wharves grincent, on hisse les sacs, on aligne des caisses, on empile les richesses des deux mondes.

Tout ce mouvement, cette grande clameur effacée du travail universel, ces splendeurs de couleur et de tons, cette vie, ces flottes venues de toutes les mers et retournant à toutes les

(1) Les docks de Londres sont au nombre de huit : Ste-Catherine, Grand-Surrey, Commercial, London, West-India, en face de Greenwich, de l'autre côté de l'île des Chiens, Millwall, Victoria et East-India. Il y a toujours à la fois 7 ou 8.000 navires dans ces docks et 50.000 navires par an entrent et sortent de Londres.

mers entre la double rangée des palais, des églises, des usines aux immenses cheminées fumantes, tout cela produit l'effet d'un rêve, d'un voyage en une fantastique cité, non la ville féérique des *Mille et une Nuits*, la perle ensoleillée d'Orient avec ses minarets d'albâtre dans le ciel indigo, ses dômes au croissant doré et les cigognes perchées sur une patte regardant la population somnolente et stérile, mais le sombre fantastique du Nord avec les noires merveilles de l'industrie créatrice, la civilisation se débattant dans son trop-plein de production et d'activité, les efforts surhumains de la lutte pour la vie.

Et derrière les quilles à nu des vaisseaux en construction perçues dans les trouées des docks et les trouées de soleil, se dressent des forêts de mâts semblables à des forêts de pins ébranchés, et au delà les clochers éparpillés, flèches, pyramides ou tours, s'élancent du milieu des longues lignes basses des maisons amoncelées et pressées comme des vagues de pierre qui vont s'éteindre et se noyer dans les grandes étendues grises.

Le soir le spectacle n'est pas moins merveilleux. C'est des hauteurs de *Greenwich* ou de *Charlton* qu'il faut contempler la Tamise, les horizons aux teintes pourprées, l'intensité et les variétés de tons inconnus sous notre ciel. Puis

quand le soleil s'est enfoncé dans les brumes, le paysage entier s'enveloppe d'une mystérieuse couleur. Tout se fond harmonieusement sur les rives; et dans les larges sinuosités du fleuve, glissent comme sur un lac argenté les grandes voiles brunes des derniers navires qui rentrent au port.

III

L'un des plus historiques et des plus anciens monuments de Londres est la *Tour*, amas de constructions irrégulières ceintes d'une double ligne de murailles et entourées d'un large fossé. Une grande masse carrée et blanche flanquée de tourelles domine les autres bâtiments : c'est la *Tour* proprement dite, élevée par Guillaume de Normandie sur l'emplacement d'une vieille forteresse saxonne ou romaine. Le conquérant voulait ainsi affermir sa domination sur les habitants et résister à toute rébellion. Pendant longtemps résidence royale, elle fut aussi une terrible prison d'Etat. Les drames les plus sanglants de l'histoire d'Angleterre eurent pour témoins ces vieilles pierres noircies, ces sombres bastions, ces longs corridors. La sinistre tour de

Beauchamp porte encore sur les épaisses murailles de ses cachots les inscriptions, les armoiries, les dessins, les devises qu'y gravèrent patiemment d'illustres captifs dans le désœuvrement des longues attentes de la délivrance ou de l'échafaud. Maintenant la Tour sert à la fois de caserne à un régiment d'infanterie de la garde et de musée d'armures. Là, sont conservés et exposés à l'admiration des londonniens les joyaux de la couronne. Mais bien qu'elle ne soit plus ni demeure royale, ni prison, qu'on n'ait plus à redouter qu'une populace ameutée ne vienne hurler sous ses paisibles murailles, on en ouvre et on en ferme les portes avec le même appareil qu'au temps où les gardes veillaient aux créneaux. Chaque soir le gardien en chef escorté d'une patrouille fait sa ronde puis procède à la fermeture.

— Qui vive ? crie la sentinelle.

— Les clefs !

— Quelles clefs ?

— Les clefs de Sa Majesté la Reine.

— Passez !

Le gardien passe, toujours suivi de son escorte, et va remettre solennellement le trousseau au gouverneur, quelque vieux lieutenant général.

Cela nous fait sourire, mais tout bien réfléchi, cet attachement aux vieilles coutumes, quand elles sont inoffensives, ne vaut-il pas notre rage de tout détruire ?

En juillet 1894 fut inauguré le nouveau pont de Londres dont la construction dura huit années.

Ce monument cyclopéen a complètement changé, en aval et en amont, l'aspect si curieux, en cet endroit, de la Tamise, les scènes pittoresques et mouvementées que tant d'artistes, écrivains ou peintres, ont essayé de saisir.

Maintenant la Tour se trouve écrasée par le voisinage de cette gigantesque construction sous laquelle peuvent passer les plus grands navires.

Deux énormes tours gothiques, placées dans le fleuve sur des blocs de granit assis sur des masses de fer, supportent à cent-quarante pieds au-dessus de la marée haute une double passerelle destinée aux piétons. Au-dessous se trouve le pont livré aux voitures, pont à bascule pour le passage des trois-mâts.

Depuis longtemps le besoin de mettre en communication les deux rives en aval de la Tour devenait de plus en plus pressant. *London-*

Bridge se trouvait littéralement encombré, et ce n'était pas un spectacle des moins intéressants pour le Parisien, habitué au tapage de Paris, que cette succession incessante de véhicules depuis le léger cab jusqu'au lourd camion, défilant, se croisant, pressés les uns sur les autres sans que jamais s'élève entre *cabmen*, charretiers, camionneurs une dispute ou ne s'échange une de ces ignobles injures dont sont coutumiers nos cochers de fiacre.

C'est en 1886 que le Comité de la corporation de la Cité adopta la conception de cette œuvre colossale qui ne coûta pas moins de vingt millions, et l'on ne trouve pas ce chiffre exagéré quand on contemple cette étonnante structure. La longueur d'une butée à l'autre est de neuf cent quarante pieds et la largeur du double pont-levis, de cinquante.

L'aspect de cette masse sortant du fleuve comme deux tours de cathédrale gothique frappe le regard d'admiration.

Londres s'embellit d'année en année. Le temps est loin où lord Byron l'appelait *une énorme masse de briques*. Les constructions les plus pittoresques, les palais aux styles les plus divers s'élèvent de toutes parts, remplaçant les vieilles et mornes bâtisses.

En France, nous avons sacrifié à la ligne droite, à l'abominable style caserne et nos rues offrent l'aspect de grandes ruches bourgeoises. Rien d'imprévu, rien de pittoresque, rien de heurté.

La lourde uniformité partout.

Ici, rien de pareil. L'œil est sans cesse attiré par le nouveau, l'étrange, les bizarres découpures des lignes. Gothique, saxon, roman, reine-Anne, bysantin, mauresque, grec, tout se mêle, se coudoie en d'infinies variétés. Avant cinquante ans, Londres sera sans contredit, n'en déplaise à notre ignorant chauvinisme, la capitale la plus belle et la plus remarquable du monde.

Malgré cette rapide transformation, tout ce qui offre quelque côté curieux soit au point de vue de l'histoire, soit à celui de l'art est religieusement conservé. Je parle des maisons particulières. Ce sont pour la plupart de vieilles hôtelleries transformées en *public houses*. L'extérieur a parfois subi les mutilations d'une édilité ignorante ou d'un propriétaire imbécile, mais les intérieurs sont restés à peu près ce qu'ils étaient, conservant leur étrange cachet d'une époque disparue. L'Anglais a plus que toute autre nation, plus que nous surtout, le culte du souvenir. Ce

n'est pas lui qui gratterait ses monuments pour détruire le vestige des gouvernements défunts, qui effacerait les noms historiques de ses rues, comme si l'on pouvait effacer l'histoire.

A Westminster comme à Saint-Paul, les hommes des opinions politiques ou religieuses les plus opposées dorment côte à côte sous leurs statues de marbre, sans que jamais la fureur d'une secte ou d'un parti ait songé à mutiler leurs images et à troubler leur repos. Le bon sens britannique éloigne même les fanatiques de ces colères posthumes, de l'importance attachée aux mots, faible des races latines. Il s'incline devant le génie et le talent quels qu'ils soient, *whig* ou *tory*, religieux ou athée, conservateur ou révolutionnaire, pourvu qu'il ait contribué dans la mesure de ses moyens à la grandeur du nom anglais ou à la richesse du pays.

IV

Il faut que nos caricaturistes, nos cabotins et nos chanteurs de café-concert en prennent leur parti et changent de méthode, mais leur Anglais

traditionnel, l'Anglais à longs favoris jaunes, à menton et à lèvres glabres a fini son temps comme la grisette de Béranger. Je ne sais en quel coin de province il s'est réfugié, mais à Londres on le chercherait en vain, ou du moins il est une exception. A part quelques maîtres d'école ou clergymen gallophobes, la côtelette ridicule a depuis de longues années disparu des joues enluminées de John Bull. La guerre de Crimée lui porta le premier coup de rasoir. Les londonniens accourus pour acclamer les héros de Balaclava les virent avec stupéfaction ornés de barbe et même de moustache, marque distinctive jadis des affreux *Frenchmen* et qui désignait ceux-ci aux insultes et aux moqueries de la canaille anglaise. Mais la barbe tomba bientôt des mentons militaires comme détruisant l'harmonie de l'uniforme, la moustache seule resta et le bourgeois trouvant au soldat meilleure mine ne tarda pas à l'imiter.

D'un autre côté, le prince de Galles et le duc d'Edimbourg ayant laissé toute latitude à leur système pileux, nombre de barbes aristocratiques et bourgeoises se mirent à pousser. Voici donc bientôt cinquante ans que le long et grotesque favori a disparu des visages anglais, mais il est probable que dans cinquante ans, nos artistes et

nos fumistes boulevardiers en orneront encore nos voisins d'outre-Manche, pour donner à la badauderie parisienne un *parfait spécimen* du type britannique. Haute taille, solide ossature, point de graisse et beaucoup de muscles, tenue raide et correcte, physionomie immobile, teint clair, œil faïence, moustache et favoris courts, grande énergie, plus de sport que de lecture, esprit peu brillant mais pratique, parole sûre, ponctualité, et froideur par-dessus tout, tels sont les caractères distincts du gentleman anglais. Cette froideur qu'on lui reproche généralement n'est pas un défaut. C'est une circonspection sage en face d'étrangers.

Nous nous lions trop facilement, nous autres, nous nous livrons trop à des inconnus, nous sommes trop disposés aux banales poignées de main, à faire la bouche en cœur, à traiter d'amis des gens que nous voyons pour la première fois, sauf à oublier leur nom la minute d'après. C'est l'entregent aimable des races latines, l'expansion méridionale, la fausse bonhomie gasconne, mais plus que la froideur britannique, peut-être, elle a ses ridicules et ses inconvénients.

Quant à l'Anglais du bas peuple, rien de plus lourd et de plus réfractaire à toute idée progressive. La civilisation a glissé sur lui sans le tou-

Qu'on lui parle de ce peuple d'Irlande sur lequel il appuie depuis des siècles sa botte brutale, et qui de temps à autre, ivre de colère, saturé de misère, se dresse menaçant, réclamant sa part des fruits de cette terre qui est sienne et qu'il fertilise de son labeur, il vous répondra par des considérations sur le respect dû aux lois, à la reine, à l'autorité, par l'énumération des millions entassés dans ses banques, le nombre de vaisseaux qui sillonnent *ses* mers, ses colonies qui couvrent le monde, la belle mine de ses soldats. Il vous dira que le peuple anglais est le premier de la terre et que tous sont appelés à disparaître devant lui.

Mais au Canada ou dans les Indes, au Japon ou au Cap, il est le même que dans la Cité, gourmé et solennel. On le retrouve en tous lieux avec sa froideur, son impassibilité, ses faux-cols, son complet, sa Bible, son *jingoïsm*, ses habitudes. Sous quelque latitude qu'il habite, à Calcutta comme à Cape Town, à Seringapatam comme à Paris, soyez certain que lorsque cinq heures sonnent toute famille anglaise qui se respecte est solennellement assise devant une théière. Est-ce par amour du thé ? Non, c'est par orgueil national. On prend le thé dans l'île Reine, c'est une institution, le symbole familial, et ce

serait déroger et commettre un crime de lèse-patrie que de ne pas le prendre aux pôles comme sous l'équateur, de laisser supposer aux indigènes que l'insipide tisane britannique n'est pas le plus parfait des breuvages !

CHAPITRE II

LE VIEUX DIMANCHE LONDONNIEN

« Triste comme un dimanche d'hiver à Londres », disait Victor Hugo pour exprimer le summum de la tristesse ; mais par les temps de brouillard ou de pluie aucune ville ne paraît gaie.

En juillet autant qu'en décembre, certains quartiers de Londres, les centres « respectables » prennent l'aspect de nécropoles. A part les heures où l'on se rend au temple et celles où l'on en sort, les rues sont mornes et désertes. Les pieuses familles — car la piété est l'un des signes distinctifs de la respectabilité — restent chez elles. La mère et les filles lisent la Sainte Bible ou jouent sur le piano des airs religieux, le père s'endort sur son fauteuil, digérant béatement ou

cuvant son trop plein de whisky, et les fils somnolent en quelque coin. La correspondance est interdite, et je connais des puritains qui, recevant un message le dimanche, en remettent la lecture au lundi.

A Londres, postes et télégraphes sont clos. En province, en dépit des efforts de la puissante *Ligue dominicāle*, les intérêts commerciaux ont primé les exigences du fanatisme religieux, et l'on fait le matin une distribution de lettres.

Je me trouvais un dimanche, il y a plusieurs années, chez un des pontifes du radicalisme qui occupait et occupe encore une place prééminente à la Chambre des Communes.

Comme nous causions au salon, son fils, un grand gaillard de vingt ans, étudiant de Cambridge, entre avec un journal.

— Mon fils, lui dit sévèrement le père, comment osez-vous commettre une telle offense ?

— Quelle offense ? demanda l'autre.

— Celle-ci, riposta le farouche radical, lui arrachant la feuille et la froissant avec colère. Si vous voulez lire le dimanche, lisez la Bible... ou retirez-vous dans votre chambre... ou sortez de chez moi !

Je m'étonnais de cette intolérance chez un homme aux idées avancées, ignorant alors que

sous le radical le plus convaincu se trouve l'âme des puritains de Cromwell.

Presque tous les radicaux d'ailleurs marchent sous les mêmes enseignes, celles des multiples sectes du pharisaïsme, plaie de la Grande-Bretagne. Le « général Booth », le créateur de l'*Armée du salut*, se proclame radical avancé.

Radicales sont les chapelles les plus fanatiques et les plus obtuses, *wesleyens*, *méthodistes*, *conformistes*, *baptistes*, *anabaptistes*, enfin, tous les bons *bibliques* qui verraient avec joie renaître l'ère des bûchers, où l'on rôtiissait à petit feu, pour la gloire de Dieu et leur satisfaction propre, les impies et les libres-penseurs.

Une pétition adressée au lord-maire apporte une preuve de plus contre l'esprit d'intolérance et la lourde stupidité de ces *Sabbatariens* dont la lecture de la Bible obstrue la cervelle.

Le président des *Ecoles non-conformistes-unies* le prévient que dans un meeting tenu par les instituteurs de cette association, il a été unanimement résolu de prendre des mesures pour empêcher, entraver autant que possible, la vente des journaux le dimanche, déclarant cet usage funeste, impie, corrupteur du moral des populations en les distrayant de leurs devoirs dominicaux, en portant atteinte à la sainteté du *Sabbat*.

Notez que ce sont des instituteurs laïques qui signent cette adresse, des gens appartenant à une secte qui passe aux yeux des orthodoxes pour pencher vers le radicalisme le plus outré.

Rien d'étonnant, si l'on songe que l'ancien chef du parti radical, le vieux Gladstone, fut un dévot pratiquant, qui eût rendu des points de piété à nos plus fervents marguilliers!

Il édifiait la reine, scrupuleuse observatrice du repos dominical.

On cite d'elle cette anecdote caractéristique :

Quelque temps après son avènement au trône, arrive, un samedi soir, au château de Windsor, le premier ministre, porteur d'importantes dépêches, à soumettre à Sa Majesté.

Il est tard, la reine est fatiguée, lord Melbourne la prie instamment d'en prendre connaissance le lendemain à la première heure.

Elle se récrie :

— Mais, c'est demain dimanche, mylord.

— Sans doute, mais les affaires d'État n'admettent pas de délai.

— Soit! réplique-t-elle sèchement, nous en causerons après le service religieux.

Le lendemain, la reine, la cour, y compris le premier ministre, se rendent à la chapelle et à la grande surprise de lord Melbourne, le sujet

choisi par le prédicateur est précisément la sainteté du *Sabbat* chrétien.

— Comment Votre Seigneurie a-t-elle trouvé le sermon? demande la reine.

— Fort édifiant, répond le ministre.

— Eh bien ! mylord, je ne vous cacherai pas que c'est moi qui, la nuit dernière, ai jugé bon d'envoyer au Révérend le texte sur lequel il devait vous édifier. Il nous profitera, je l'espère, à tous deux.

Le ministre s'inclina. Toutefois il répéta timidement que les affaires d'État ne pouvaient attendre.

— Dieu non plus, répondit la jeune reine.

Et il n'en fut plus question ce jour-là.

Ce fut, on le sait, l'hypocrite Cromwell qui mit le puritanisme à la mode, et c'est aux vertueux efforts de la reine Victoria, désireuse de régner sur un peuple moral, que l'on dut le redoublement de pieuse affectation. Écoutez cette proclamation parue dès les premières années de son règne :

« Nous, Victoria, reine, considérant très sérieusement et très religieusement qu'il est de notre devoir urgent de nous appliquer avant toutes choses à maintenir, propager, augmenter le service et l'honneur du Dieu tout-puissant,

comme aussi à décourager et à supprimer toute espèce de vices, de pratiques profanes, de débauche et d'immoralité, nous interdisons et nous défendons par ces présentes à nos fidèles sujets de quelque condition et qualité qu'ils puissent être, de jouer le jour du Seigneur aux dés, aux cartes, ou à tout autre jeu quelconque, dans les habitations publiques ou privées, ou ailleurs, quelque part que ce soit, et, par ces présentes, nous les requérons, et nous leur commandons, à tous et à chacun, d'assister, avec décence, révérence et foi, au culte de Dieu, chaque jour du Seigneur. »

Hâtons-nous d'ajouter qu'en dépit de l'exemple et de la pression morale de la souveraine, cet étroit bigotisme tend à disparaître du gros de la nation. Depuis une trentaine d'années il s'est produit un mouvement en sens opposé.

Contre la *Ligue pour l'observance du Sabbat* s'est formée la *National Sunday League*, composée de gens de bon sens qui, à l'horreur et à l'indignation des puritains, trouvent que l'on met trop de *sabbat* dans le dimanche, selon l'expression de Thomas Stood, et qui, pour secouer la torpeur dominicale, lutter contre le sectarisme et le brahmanisme anglicans, organisent au profit des classes laborieuses, des

trains de plaisir à bon marché, des excursions champêtres pendant la belle saison, même de petits voyages en mer.

Ce ne fut, bien entendu, pas sans soulever de terribles colères. Toutes les sectes puritaines partirent en guerre contre ces profanateurs qu'elles accusaient d'avoir été puiser sur le continent ces idées diaboliques.

Les journaux bien pensants entrèrent en campagne, se plaignant de l'atmosphère des cités continentales, fatale au Sabbat. Le méthodiste le plus fanatique, le baptiste le plus obtus, séjournant dans Paris, se sentait peu à peu gagné par la contagion; il résistait d'abord, mais amolli par l'atmosphère néfaste, il perdait ses saines notions d'insulaire et s'engouffrait dans le tourbillon.

Il s'en consolait en pensant que de retour dans la vertueuse patrie, près de son épouse pieuse autant que féconde, il reprendrait la Bible, le rituel, les hymnes et rachèterait son indifférence coupable, ses semaines de criminel oubli, par un redoublement d'ardeur à remplir ses devoirs conjugaux et religieux. Mais, hélas! le pli est pris; de ces devoirs il ne s'acquitte qu'avec une coupable mollesse. C'est ainsi que le prince de Galles qui, comme chacun l'ignore,

est marguillier d'une des églises du *West-End*, fut débauché par les continentaux ! A l'horreur des vieilles dames anglaises on le vit, le jour du Seigneur, s'afficher dans un théâtre du boulevard, et ô horreur ! une fois, à Vienne, il termina sa soirée dominicale dans un café concert !

Plusieurs matrones écrivirent aux journaux pieux, pour dire combien elles étaient peinées et choquées dans leurs sentiments de chrétiennes et d'anglaises, de savoir l'héritier du trône se plonger dans ces turpitudes.

Quoi qu'il en soit, la *Ligue du Dimanche* a fait, je le répète, depuis trente ans, du chemin, en dépit des indignations et des colères de *Mistress Grundy*.

Outre les trains d'excursions, elle parvint à donner, dans certains quartiers populeux, des concerts et des conférences même pendant les offices. Ces conférences, Charles Bradlaugh les avait commencées dans *Hall of Sciences* ; elles sont restées célèbres, tant à cause des clameurs soulevées, des attaques à coups de pierres d'une canaille soudoyée par les fanatiques, que des sujets choisis par l'orateur, qui, de son éloquence serrée démolissait pièce à pièce les lé-

gendes plus ou moins ridicules, bases de toutes les religions.

Avant Cromwell qui imposa aux Anglais la stricte observation du *Dies Domini* et fit de la tristesse dominicale une vertu, les théâtres, même sous la prude Élisabeth, étaient ouverts le dimanche, et en même temps que les cloches appelaient au prêche, trompettes et tambourins annonçaient la représentation.

On comptait alors dans la métropole huit théâtres dont les directeurs faisaient distribuer dans les rues et jusqu'aux portes des églises d'alléchants prospectus qui détournaient les fidèles de leur chemin. Aussi un prédicateur du temps se plaint-il amèrement de voir les temples vides et les théâtres pleins.

Il arrivait, dans les villages, qu'une troupe de danseuses mauresques s'installait aux heures de l'office sur la place de l'église, et qu'au bruit d'une musique endiablée on secouait en désordre le somnifère ennui du prêche pour courir au spectacle stimulant de la danse du ventre ou de celle du mouchoir.

Vainement le Conseil Privé promulga, en 1531, un décret pour obliger les sujets de la Reine à observer le Sabbat; ils n'en coururent pas moins aux théâtres et aux maugrabinés, tant, comme

disait un sage de jadis, le rire est le propre de l'homme. Mais vint Cromwell qui mit bon ordre à ces réjouissances.

C'est pourquoi ne pouvant plus s'amuser au dehors, privé de par la loi de toute distraction, l'ouvrier, aussi bien que nombre de bourgeois, reste chez lui et se saoule « moult tristement » pour combattre le mutuel ennui.

C'est aussi dans les classes laborieuses le jour traditionnel consacré à la propagation de l'espèce. Le dimanche, l'ouvrier fait la grasse matinée, peu soucieux du temple trop « respectable » pour sa pauvreté. Au lieu de chanter des psaumes, il célèbre la messe blanche, l'antique hymne d'amour.

Parmi les observateurs les plus rigides du Sabbat, il faut citer les Écossais. Cependant d'après le *Scotch Registrar General*, c'est l'Écosse qui fournit le plus d'enfants naturels dans le Royaume-Uni. Dans neuf comtés, dix pour cent des naissances sont illégitimes; dans d'autres, le chiffre va jusqu'à dix-sept.

Les statisticiens qui ne respectent rien se sont évertués à chercher les causes de cette abomination. Compulsant les dates, prenant d'indiscrètes informations, ils ont découvert que le Sabbat était le jour de fabrication de cette

abondante graine de misère. Et c'est ainsi que toutes les natures primitives et bibliques comprennent le précepte : « Tu sanctifieras le jour du Seigneur. »

Dans un article du *Referee*, *Dagonnet*, pseudonyme de M. Georges Sims, accuse les Écossais d'avoir introduit au ^{xvii}^e siècle le puritanisme dans la Grande-Bretagne et attristé sous un suaire d'étroitesse d'esprit, d'imbécillité et de rigorisme, le pays appelé jadis la *Joyeuse Angleterre* (*Merry England*.)

Voilà deux cents ans que le suaire pèse, et depuis une trentaine d'années seulement, les esprits libres et éclairés se sont mis à l'œuvre pour crever cette toile engluée de sottises et de deuil.

La trouée est faite et les puritains, les sabbatariens ont beau s'agiter, prêcher, gémir, multiplier les prêches, les meetings et les *tracts*, le sens commun perce de toutes parts. Les sports, les amusements, équitation, vélocipédie, canotage, pics-nics, envahissent en maints endroits la vallée désolée et sainte et les joies profanes éclatent comme des pétards dans le silence imbecile du sabbat.

Peu à peu, dit Georges Sims, nous finirons par avoir un dimanche où l'on pourra, comme sur le continent, s'amuser, chanter, rire, car pourquoi le jour où l'on doit se reposer du travail de la semaine serait-il consacré à marmotter les mêmes et éternelles patenôtres et à lire les mêmes histoires plus ou moins édifiantes d'un livre vieux de trois mille ans ?

Les Écossais sont encore, je le répète, de tous les peuples protestants les plus rigides observateurs du *Sawbath*, comme ils prononcent le *Dies Domini*, la bouche toute emmiellée de ce vocable sacré, et ils ont fait de cette « observance » une sorte d'institution nationale.

C'était jadis péché d'établir un marché le samedi ou le lundi, parce que ces deux jours touchent au dimanche ; que, dans le premier, l'on doit se recueillir pour la sanctification du lendemain et dans le second méditer sur la sanctification de la veille. Toute ville ou bourgade coupable de cette infraction était honnie des voisines et mise au rang des sept villes maudites ensevelies dans la mer Morte.

C'était péché de rendre visite à un ami, péché d'arroser son jardin, d'émonder ses fleurs, de se délecter d'un bon mets, péché de s'asseoir à sa porte pour lézarder au soleil, parce qu'on y

éprouvait du plaisir et que le plaisir est un péché. Jugez alors de quel anathème était frappé le doux péché d'amour !

Ce ne sont ni des racontars, ni des plaisanteries, mais des faits dûment consignés, ainsi que le relate George Sims dans les registres de *Kirk Sessions* des différentes villes d'Écosse.

On y voit entre autres qu'un tailleur, Isabell Balfort, fut traîné devant le magistrat et condamné à l'amende pour avoir été surpris dormant dans la campagne le jour consacré au Seigneur.

Suivant les idées écossaises qui persistent encore en certains comtés, il est absolument malséant qu'un enfant se dise fatigué ce jour-là.

Ces absurdes et tyranniques préjugés s'effacent difficilement, d'autant plus qu'ils sont fortifiés par les nombreuses sociétés de sectaires dont la plus importante est *Lord's Day Observance Society* qui a depuis longtemps pris racine dans le sol britannique et a vie dure comme toutes les mauvaises herbes.

Il n'y a pas bien longtemps que le talentueux peintre Louis Dumoulin fut assailli à coup de pierres par la populace, parce qu'un dimanche matin il prenait, près de *London Bridge*, quelques croquis de la rivière.

J'ai raconté ailleurs (1) l'histoire de cette jeune institutrice qui, sur le point de faiblir sous les caresses préliminaires d'un Français amoureux fut tout à coup tirée de ces délices par la pendule sonnant minuit.

Elle s'échappe affarée des bras qui l'enlacent et s'enfuit en donnant tous les signes de la vertu offensée. Et comme le surlendemain elle revenait d'elle-même s'offrir aux caresses et que l'amant lui demandait l'explication de sa fugue de l'avant-veille.

— Eh ! quoi ! — dit-elle. — Minuit sonnait.

— Eh bien ! — fit-il étonné.

— Oubliez-vous, méchant, que nous étions au samedi, qu'après minuit on entre dans le dimanche et que fauter un dimanche est un péché mortel.

Ainsi que je viens de le dire, ce pharisaïsme n'est plus ce qu'il était autrefois. Sous l'initiative d'hommes vraiment dévoués aux classes laborieuses et qui sont certainement convaincus — puisque jouissant de positions indépendantes et n'ayant rien à attendre du suffrage universel ou restreint, ils dépensent pour relever le niveau moral et intellectuel des ouvriers, temps et

(1) *Les nuits de Londres*, Charpentier éditeur.

argent gratis — on a entrepris une campagne contre la fermeture des musées le dimanche afin que ceux qui n'ont dans la semaine que ce jour de liberté, c'est-à-dire la masse des citoyens, aient la possibilité d'agrandir leur horizon restreint et de s'arracher aux funestes habitudes des stations au cabaret.

Nombre de grandes villes ont livré le dimanche au public leurs bibliothèques et leurs musées. Le « mal » a gagné même l'Écosse, la patrie des *Sabatariens* enragés, et récemment à Galashieds, à l'heure du prêche, on a ouvert une galerie de tableaux ! Londres, forcément, suivra le mouvement des provinces, et les jouissances de l'art le disputeront à la sainte ignorance et à la bestiale ivrognerie. Les idées françaises et peut-être les Français eux-mêmes ont passé par là. Ils ont avec leur bruyante gaieté enfoncé le coin dans le vieux bloc des préjugés, et le voici qui éclate. Je me souviens d'avoir canoté un dimanche, il y a quelque vingt ans, en face des jardins de Kew ; je fus hué par la foule scandalisée, amassée sur les rives. Maintenant à Richmond comme à Greenwich des bateaux de plaisance, des équipes de canotiers fendent la Tamise autant que sur la Seine près d'Asnières et de Bougival ; dans toutes les directions les

routes sont sillonnées de cyclistes qui vont chercher loin de Londres, un remède salulaire au *spleen* sabbatial : enfin en passant près des gaies villas, l'on est agréablement surpris d'entendre un piano, auquel il était défendu de toucher autrement que pour y faire résonner des hymnes solennelles, jeter tout à coup des notes profanes.

Les moins obtus d'entre les puritains finissent par comprendre qu'on peut s'amuser le jour du Seigneur sans s'exposer à la damnation.

CHAPITRE III

PARCS ET « COMMONS »

Les parcs de Londres ! La campagne au milieu de la ville, la campagne anglaise, il est vrai, un peu factice précisément parce qu'elle ressemble toujours à un parc, mais si merveilleuse de fraîcheur et de tons ! De grands arbres, des parterres, des pelouses, des buissons de fleurs, des prairies où paissent des troupeaux de moutons et de vaches, de daims et de cerfs, des étangs peuplés de cygnes et de canards. *Saint-James-Park*, *Green-Park*, *Hyde-Park*, *Kensington-Gardens*, se touchent sans autre discontinuité que les avenues qui les séparent et l'on peut au centre de la ville, dans les splendeurs, les isolements et les silences des matins d'été parcourir à pied plusieurs milles et se croire à vingt lieues d'une cité.

A ces parcs centraux il faut en ajouter d'autres, oasis de fleurs et de verdure dans l'immensité des tas de briques, *Regents-Park*, *Primrose-Hill*, *Hampstead - Heath*, *Bishops - Wood*, *Highgate*, *Finsbury*, *Victoria*, et au sud, *Kensington*, *Wimbledon*, *Southwark* et le célèbre parc de *Greenwich* que planta Le Nôtre.

Et les palais de l'industrie qui tous ont leurs jardins et leurs grandes étendues verdoyantes, *Alexandra Palace* au nord, *Crystal Palace* au sud et à l'ouest celui de *Battersea*.

Je ne parle pas de ceux hors de Londres et qui touchent à ses *suburbs* autant que touchent à Paris Vincennes et Boulogne, *Richmond* et les jardins de *Kew*, *Hampton-Court* et *Epping-Forest*.

Et les *commons*, vastes espaces de gazon ou de bruyères qui ouvrent tout à coup çà et là dans les faubourgs, de grandes étendues d'air et de lumière, propriétés de la couronne, de *landlords* ou de communes, mais inaliénables et dont le public a la pleine jouissance.

Les heureux propriétaires des villas qui les bordent sont assurés de ne voir jamais se dresser, leur coupant la lumière et l'espace, des rangées d'habitations, une rue nouvelle, un quartier, une ville, sort qui menace tous ceux

qui cherchant la campagne vont se réfugier aux points extrêmes des *suburbs*.

Dans vos promenades, vous voici hors des lignes de villas. Devant vous des prés, des bosquets, des guirlandes de buissons d'aubépine, un petit ruisseau, des vaches et à l'horizon les festons bleuâtres des grands arbres que perce çà et là la blanche aiguille d'un clocher, et vous rêvez au bonheur de vivre dans un de ces délicieux nids « enfouis dans les fleurs », et si jolis qu'ils semblent détachés d'un décor d'opéra-comique. Vous louez le cottage et huit jours après, les terrassiers arrivent, des tas de briques s'amoncellent devant votre demeure, les murs de cinquante maisons s'élèvent à la fois, une rue, deux rues, vingt rues, une église, dix chapelles, une école, vingt *public houses*, une ville entière sort de terre et voici les habitants.

Un mois à peine écoulé, vous vous trouvez au milieu d'un coin de métropole.

Effroyable agrandissement. Chaque année, vingt mille maisons se groupent aux flancs du monstre, cinquante mille nouveaux habitants viennent s'engloutir dans la fourmilière.

Où est le temps où la reine Elisabeth effrayée de l'augmentation trop rapide de sa capitale, défendait de loger plus d'une famille par maison,

d'élever des constructions nouvelles, d'achever celles qui étaient commencées? Elle déclarait « qu'une trop grande multitude devenait ingouvernable, et ne pouvait plus être contrainte à servir Dieu et obéir à sa Majesté! » C'était en 1602 et Londres ne comptait encore que 145.000 âmes! Que dirait aujourd'hui la vieille fille couronnée, devant ce chiffre formidable de près de 5 millions d'habitants!

La population non restreinte doublant trois fois en un siècle, l'on est effrayé du chiffre que Londres atteindrait si rien ne venait arrêter cette progression.

En tous cas, la métropole de la Grande-Bretagne compte plus de catholiques que Rome, plus de juifs que la Palestine entière, plus d'Ecossais qu'Aberdeen, plus de Gallois que Cardiff, plus d'Irlandais que Belfast, plus de Français que le quart de nos chefs-lieux de départements. Quant aux Allemands, le nombre en est évalué à près de cent mille!

Mais revenons à ses parcs, du moins au premier de tous, celui de *Hyde*.

Il est peu de Français qui ne le connaisse au moins de nom. Y compris *Kensington Gardens*, il donne au centre de Londres, sur une étendue de sept cents acres, le plus magnifique spécimen

de cette belle campagne anglaise, la campagne ratissée, peignée, propre, assez semblable à celle que nous présentaient les palettistes maniérés du dernier siècle, avec de jolies bergères décolletées et galantes, jupes au vent et bouche en cœur, jetant gentiment leur bonnet par-dessus les moulins et leurs bras au cou de petits seigneurs à la rose.

Ici, ce sont des messieurs graves, à l'air ennuyé ou abruti et à chapeau tuyau de poêle. Ils donnent la main à des demoiselles à l'œil effronté, un peu bête, au demeurant très correctes. On y fait bien l'amour et l'on s'y culbute comme dans les vieilles toiles ; mais c'est quand la nuit étend son voile pudique et couvre tout de son ombre. Alors, en chaque coin, à droite, à gauche, sur les bancs, au pied des arbres, sur le gazon et au bord des sentiers s'ébattent les silencieuses et hâtives priapées. Donc, dans cette campagne qui semble faite à souhait pour les plaisirs du cœur et des yeux des mignardes poupées chères à Lancret, ni bergère d'Arcadie, ni ruisseau de Lignon, ni Amours de Boucher, ni marquises de Watteau, mais un monde de mannequins décrochés des devantures des marchands de confection qui viennent y passer les après-midi du dimanche, ce jour de repos et de plaisir bien

gagné, dont le puritain imbécile a fait un jour de solennel ennui.

Cependant *Hyde Park* jouit d'une autre spécialité que celle de servir de promenade, le jour, et de salon de Vénus, la nuit. C'est le lieu de prédilection des discoureurs en plein vent, apôtres de la liberté ou champions de l'intolérance, le champ immémorial des tribuns et des prêcheurs, où buveurs d'eau et buveurs de sang y font bon ménage et tiennent côte à côte leur boutique ambulante.

Près d'eux s'agite toute une catégorie d'individualités isolées, types originaux et comiques que l'on pourrait appeler, les uns, décavés de la religion et de la politique; les autres, aspirants à la gloire oratoire: vieux forbans échoués sur les bancs de la correctionnelle et enveloppés du manteau de Tartufe; jeunes ratés que le feu intérieur dévore et qui, comme la sybille antique, s'agitent sur le trépied pour éjaculer des mots vides de sens. Ici, le trépied est une chaise boiteuse que l'énergumène, une fois sa harangue finie et la quête faite, emporte sous son bras.

Car, il y a une quête et c'est le point principal. On ne peut, dit un vieux proverbe de cuisine,

faire bouillir la marmite avec le seul feu du génie : il faut y ajouter une braise plus matérielle.

Maintes fois, fut agitée la question de chasser ces marchands d'orviétan spirituel ; on alla, pour ce faire, déterrer dans le labyrinthe des archives de la Thémis britannique une vieille loi de Charles II.

Mais le sentiment de la liberté individuelle, inné chez tout Anglais, l'emporta sur la loi.

Les énergumènes politiques et religieux continuèrent à pérorer.

Et c'eût été dommage qu'il en fût autrement.

Ces pitres jettent un peu de gaieté dans le dimanche londonnien.

Pourquoi lui enlever ses prêcheurs imberbes qui, juchés sur un escabeau, conjurent avec une bouche démoniaque et des gestes d'épileptiques les passants égarés de rentrer dans la voie du salut ! Pourquoi chasser du parc ces gamines hystériques qui déclarent avoir fait vœu de chasteté et d'abstinence et vous entraînent, après leur propre prêche, en quelque endroit discret où l'on fête Vénus, le broc mousseux en main ! Pourquoi expulser ces missionnaires nègres qui vous désopilent la rate en parlant du bon Dieu et qui, semblant n'avoir pour tout bien que leur

misère et leurs vieux péchés, vous promettent, avec des larmes dans la voix et en grinçant terriblement les dents, la protection du ciel !

Un autre bien amusant, c'est le poète shakespearien qui déclamait avec des gestes tragiques les grands morceaux d'*Hamlet* et du roi *Lear*. « Je ne demande rien pour ma peine, disait-il, mais si quelques personnes de l'auditoire veulent bien jeter un *penny* dans mon chapeau, je n'hésiterai pas à le ramasser. »

Et l'ineffable Stooley, le Jean-Baptiste d'*Hyde Park* qui pendant dix années prêcha la « bonne nouvelle », faisant par ses excentricités la joie des promeneurs !

Vêtu d'une longue robe brune, coiffé du grotesque bonnet carré particulier aux universitaires, il dévoilait hebdomadairement devant un auditoire goguenard, du haut d'une vieille chaise, les délices des élus avec autant de précision que s'il arrivait en droite ligue du paradis, puis, le tableau des joies célestes achevé, il descendait de son tréteau chancelant et faisait le tour du cercle en tendant son chapeau carré en guise de tirelire.

A la demande de quelques empêcheurs de quêter en rond qui invoquèrent un viel édit du joyeux amant de Nelly Gwyn, monarque qui,

suivant l'expression du comte de Rochester, n'a de sa vie dit une sottise ni fait un acte de sagesse, on emprisonna le moderne Jean-Baptiste.

Disons en passant que cet édit de Charles II non encore abrogé assimile aux vagabonds et aux mendiants les chanteurs des rues, les prédicateurs ambulants et *les poètes* lorsqu'ils font la quête !

Mais ici tout le monde fait la quête. L'Eglise anglicane et ses innombrables succursales ou rivales ne vivent que d'aumônes. La plupart des institutions anglaises reposent sur la mendicité, sur le penny, le schilling, la guinée, la banknote arrachés aux poches.

Les pieux mendiants des sociétés évangéliques ne vivent que de quêtes et, qui pis est, ils en vont chaque année porter le produit au dehors, et ce chiffre considérable, utilisé au dedans, soulagerait bien des infortunes. Toujours le système fallacieux du rachat des petits Chinois, quand les petits compatriotes crèvent de faim !

La Société biblique, création des quêtes, engloutit à elle seule annuellement plus de deux millions dont les pauvres n'ont pas un *farthing*.

L'argent versé par les bonnes âmes sert à payer de gros traitements aux apôtres, à défrayer somptueusement leurs voyages, à entretenir leur prolifique lignée et à imprimer ces mil-

lions de petites niaiseries destinées à crétiniser les foules et que de respectables dames s'occupent avec acharnement à distribuer gratis.

Mais ce sont de gros bonnets que ces entrepreneurs de sainteté, et, là comme ailleurs, on ne poursuit que les petits.

C'est près d'*Hyde Park*, à l'endroit occupé actuellement par *Connaught Place*, que se dressait la fameuse potence de Tyburn où furent accrochés, le jour anniversaire de Charles I^{er}, les cadavres arrachés à leur tombe, dans les caveaux de l'abbaye de Westminster, de Cromwell, de Ireton et de Bradshaw. Ils portaient encore l'épée au côté et du lever au coucher du soleil ils furent livrés aux outrages de cette même populace qui, onze années auparavant, les acclamait et applaudissait à la décapitation du roi.

Et ainsi se vérifia le mot de Cromwell qui connaissait assez la foule imbécile et féroce pour en prophétiser les revirements :

« Ah ! s'écria-t-il entendant les cris de joie quand tomba la tête de Charles, ils applaudiraient aussi fort s'ils me voyaient pendre ».

On décrocha les corps, on les décapita et l'on planta les têtes devant la salle du Parlement.

Jusqu'en 1783, époque où fut élevée une potence devant la prison de Newgate, l'on exposa

et l'on pendit à Tyburn ; parmi les exécutés célèbres, on cite le prétendant *Perkin Warbeck*, une jeune fille connue sous le nom de la *Pucelle du Kent* qui avait commis le crime de prophétiser la mort d'Henri VIII, le poète *Robert Southwell* pour haute trahison, *John Felton*, l'assassin du duc de Buckingham, bien connu des lecteurs d'Alexandre Dumas père ; une autre célébrité dont se sont emparés le roman et le théâtre, *Jack Sheppard* et encore un voleur fameux *Jonathan Wild*. Une femme *Catherine Hayes*, condamnée pour l'assassinat de son mari fut brûlée vive à Tyburn par la populace, qui trouva pour elle la potence trop douce.

La foule anglaise ne fut jamais tendre. On a vu qu'elle avait l'habitude non seulement d'outrager mais de lapider les misérables attachés au pilori, et c'est à la suite d'excès odieux et d'atroces cruautés que l'on supprima en 1837 le pilori de *Charing-Cross*.

Hyde-Park est le rendez-vous de la fashion. Il l'a toujours été depuis Charles I^{er}, à l'exception du temps du protectorat de Cromwell dont l'odieuse tyrannie et le pharisaïsme influèrent d'une façon si néfaste sur les mœurs britanniques. Sous lui le parc fut transformé en champ de mars et en lieu de prêche. Les commande-

ments et les oraisons allaient à l'unisson et les pieuses hymnes s'y mêlaient aux roulements des tambours.

C'est là que les soldats des communes chantaient des psaumes en faisant l'exercice, commandés par des sergents « qui pour l'appel de leur compagnie récitaient un chapitre de saint Luc ou une page de la Bible, désignant chacun de leurs hommes par un mot des versets sacrés (1) ».

Encore aujourd'hui, à certains jours de fêtes, rien ne semble changé. On y prêche le salut, les tribuns politiques y haranguent la foule et la reine y passe des revues.

Cromwell mit le parc en vente avec quelques autres, Greenwich et Windsor compris, pour argent comptant (*ready money*), dit un décret du 17 novembre 1652. Il se trouva des acheteurs. Fort heureusement les actes de vente n'ayant pas été confirmés par le Parlement furent cassés à la restauration des Stuarts.

Les Anglais affirment que nulle part au monde, l'on ne peut trouver réunis de plus élégants cavaliers, de plus charmantes amazones, de plus beaux chevaux. Je suis de l'avis des Anglais avec cette restriction qu'il est difficile de trouver

(1) Voir *L'armée de John Bull*, Charpentier éditeur.

nulle part ailleurs non plus de plus laids échantillons de cavalières. La Grande-Bretagne est le pays des extrêmes; si les Anglaises jolies le sont extrêmement, dans la laideur en revanche elles ne mettent aucune discrétion. Néanmoins aux heures où la fashion galope dans *Rotten-Row*, où *ladies*, *misses* et fillettes se succèdent en gracieux escadrons, seules, escortées de gentlemen, ou suivies d'irréprochables grooms, devant le luxe des innombrables et somptueux équipages, l'on peut se rendre compte de la vie opulente et large de cette aristocratie et de cette bourgeoisie dépensières si différentes de chez nous, et où le nombre des millionnaires est à l'égard des nôtres comme cent est à l'unité; et l'on ne peut s'empêcher de trouver le même coin de Paris un peu étriqué et mesquin.

Hors des centres de commerce et d'affaires, et de chaque côté des vastes artères marchandes, s'ouvrent des rues aux maisons bordées de jardinets avec leur feuillage d'arbustes toujours verts qui sous la froidure et le ciel hivernal jettent une teinte de gaieté et l'illusion d'un printemps éternel; puis surgissent soudain des coins de campagne, des cottages couverts de chèvre-

feuille, de lierre, de vigne vierge, de jasmin, des rosiers grimpant en espalier jusqu'au deuxième étage, des cascades de fleurs. Des fleurs, il en est partout. L'Angleterre est le pays des fleurs. Pas de cottage, de chaumière, de maison de bourgeois ou d'artisan, qui n'étale sa serre minuscule, son petit parterre cultivé avec amour et ne garde soigneusement derrière la fenêtre close, ses pots de géraniums et de fuchsias, ou même de simples fougères dont les variétés sont infinies.

Et les fraîches et coquettes villas des *suburbs* de Londres avec leurs fenêtres en saillie laissant pénétrer la lumière crue, si parées de fleurs, si ensoleillées dans les beaux jours ! Elles offrent une singulière profusion de tous les styles : gothique, italien, renaissance, mais surtout le pignon hollandais, ornementé, découpé auquel la reine Anne a donné son nom, montrant les tons chauds des briques rouges dans les encadrements de toutes les nuances du vert.

Avant la suppression définitive du duel en Angleterre (1), Hyde Park était le terrain

(1) C'est en 1843, à la suite d'une rencontre où le lieutenant Munroe blessa mortellement le lieutenant-colonel Fawcett, son beau-frère, dans des conditions qui soulevèrent un sentiment général de réprobation, que les duels, jusqu'alors fréquents dans l'armée cessèrent. Devant la clameur publique le gouvernement se vit contraint d'appliquer la loi. Munroe fut

favori des bretteurs. Au siècle dernier surtout il ne se passait guère de jour où il n'y eût quelque rencontre. Sa proximité de la ville, sa solitude aux heures matinales, ses bosquets touffus, ses coins solitaires et cachés, son gazon doux et élastique offraient aux gens désireux de se couper la gorge de merveilleuses facilités.

On choisissait de préférence les bords de la *Serpentine*, rivière artificielle entre le parc et *Kensington-Gardens*. Là, le duc d'Hamilton et lord Mohun se tuèrent à l'épée. Quand on transporta le corps de Mohun à sa maison de Marlborough-Street et qu'il fut déposé tout sanglant sur son lit, lady Mohun s'indigna fort et poussa de grands cris par ce que *cela* abîmait son meilleur lit et sa couverture chinoise !

A la fin du dix-huitième siècle, et au commencement du dix-neuvième, les guerres avec l'Amérique, la France, l'Espagne, donnèrent un nouvel élan à la manie du duel.

On se battait pour les moindres futilités, ou condamné à être pendu, et les quatre témoins jugés pour complicité de meurtre furent condamnés aux travaux forcés. *Dura lex sed lex*. Mais cette sévérité draconienne eut le résultat que n'avaient jamais pu atteindre les séculaires arguments et les lieux communs de la philosophie. On dit cependant que la reine fit grâce,

vertement, en plein jour. Le colonel Montgomery, l'ami intime du prince de Galles et du duc d'York fut tué en 1803 par le capitaine Macnamara au sujet d'une querelle de chiens.

Un autre duel resté célèbre bien que moins tragique est celui du comte d'Antrim avec un gentilhomme irlandais. Le lord qui avait un appartement près du parc, dans Saint-Albans-Street, buvait paisiblement du vin de Bourgogne après dîner, en compagnie du colonel Calender, son beau-frère, lorsque deux Irlandais vinrent lui rendre visite. Comme l'un d'eux était en procès avec le colonel, le comte pour épargner à son hôte une entrevue désagréable, refusa de les recevoir. Ceux-ci échauffés par un repas copieux à Richmond exigèrent une explication. « Mon appartement n'est pas seulement une forteresse, répondit le comte, c'est un sanctuaire pour mes hôtes. D'ailleurs le parc est trop près pour qu'il soit besoin de plus de pourparlers. » Il se lève là-dessus, prend ses pistolets et se rend incontinent au parc, sans seconds, escorté des deux fils d'Erin.

Il était six heures du soir en juin, le moment où le *tout Londres* d'alors se trouvait réuni. Piétons, -amazones, cavaliers les suivent. On

forme deux haies, et l'un des Irlandais sur la demande expresse du lord tire le premier. Le pistolet fait long feu, le comte alors ajuste un instant son adversaire, puis levant le bras, décharge son pistolet en l'air, et salue la société.

Il ne resta sur le carreau que nombre de bouteilles que les combattants allèrent vider de concert dans la taverne de Saint-Albans.

De l'armée et de la *gentry* la furie gagna les professions les plus pacifiques. Petits commerçants, boutiquiers, clercs, commis, acteurs, réglaient leurs différends à coups d'épée ou de pistolet. On vit des laquais avoir des *affaires d'honneur*. Deux grooms nègres allèrent sur le terrain avec des valets de pied pour seconds. *Bamboula* reçut une balle dans la joue et se déclara satisfait. L'exemple fut contagieux. Deux autres laquais se prirent de querelle pour les beaux yeux d'une petite couturière de *Tavistock-Street* et chacun annonça qu'il fallait que son rival disparût de ce monde. L'affaire se passa dans les règles. L'un eut la cuisse fracassée, l'autre la main. On les amputa tous deux. Quand la couturière, *causa belli*, vit ses soupirants ainsi mutilés, elle ne voulut ni de l'un ni de l'autre et pour éviter tout

nouvel esclandre se jeta dans les bras d'un dragon royal.

Hyde-Park vit aussi les grands jours de la boxe, le beau temps de *Ben Green*, de *Stephen Myers*, d'*Allan le boucher*. Plus récemment eut lieu à Farnborough la mémorable lutte pour le championnat entre l'anglais *Tom Sayers* et le géant *Heenan*, champion américain. Il y eut trente-huit reprises (*rounds*) et le combat durait depuis deux heures que les champions boxaient toujours. Heenan avait un œil crevé, la joue fendue, le nez écrasé, mais encore assez de force pour casser le bras droit de Sayers et le lancer sur le sol avec un bruit semblable à la chute d'un bœuf. Les journaux du temps (1860) donnent des détails circonstanciés et enthousiastes de cette boucherie. Sayers presque évanoui sous la douleur se relève ; il tient *sur sa poitrine* son bras droit inerte et se sert du gauche avec rage. Mais il ne peut plus éviter les coups du géant qui abat méthodiquement son poing sur sa bouche et la réduit en une marmelade d'os, de dents brisées et de chairs. Sayers ne se tient pas pour battu ; il vise l'œil resté bon, l'œil unique de son adversaire.

Tous les coups portent, et tandis que celui-ci achève de lui fracasser la mâchoire, il frappe l'œil, rien que l'œil. Il réussit à l'aveugler. Les prunelles de l'Américain sortent de leur orbite ; il continue à frapper au hasard. Un des seconds atteint par mégarde va rouler à dix pas. En même temps Heenan cherche à saisir l'Anglais ; enfin il le tient, lui met le cou sur la corde qui ferme l'arène et l'y presse de tout son poids. Sayers aux trois quarts étouffé devient noir et râle.

« Coupez les cordes ! » crient les spectateurs effrayés ; car l'un des champions étranglé, c'est la fin du spectacle. De plus, il ne faut pas qu'un Anglais soit vaincu. La police heureusement mit fin au carnage. On emporta les lutteurs. Leur face n'avait plus forme humaine, c'était une bouillie de chairs saignantes, un hachis de viandes crues.

Ce côté de mœurs anglaises n'est pas effacé : Il existe à l'heure actuelle, et à chaque instant la police tombe au beau milieu d'une scène sanglante, interrompant la représentation. Ce n'est pas seulement la populace qui raffole de ce *sport* éminemment national, *Gentlemen* de tous rangs, artistes, littérateurs, clergymen et hommes de loi, députés et lords patronnaient et patronnent

encore ce qu'ils appellent le *noble art de la défense personnelle*. Au *match* de Sayers et de Heenan, les places coûtaient trois guinées et le lendemain le *Times* s'écria :

« A la vue de tant d'hommes du premier rang, accourus à ce grand spectacle, nos cœurs se sont échauffés. Nous nous sommes rappelés les jours glorieux où nos pères considéraient les jeux de la boxe comme une des institutions du pays. »

CHAPITRE IV

LES ENFANTS ANGLAIS

I

L'histoire rapporte que vers la fin du vi^e siècle, au temps de Grégoire le Grand, des enfants, achetés ou volés dans une terre lointaine, furent amenés à Rome. Ils avaient de grands yeux bleus, des cheveux d'un blond doré, une peau fine et blanche, des joues roses. Le pape voulut les voir et demanda d'où ils venaient. — « Du pays des Angles, lui répondit-on. — Des Angles, s'exclama Grégoire, vous voulez dire des *Anges*, car nul doute que ces chérubins ne sortent de quelque coin du ciel ! »

Ce *coin du ciel*, c'étaient les bords brumeux de la Tamise, les noires forêts qui couvraient alors

le royaume de Kent; mais si le pape se trompait quant à l'origine, il disait vrai en exprimant d'un mot l'admiration générale pour la beauté des petits Anglais. Les temps ont changé, les siècles ont succédé aux siècles, la civilisation a enveloppé les corps et les caractères de ses liens, de ses préjugés, de ses besoins artificiels, de ses puériles exigences, mais elle n'a pu effacer les lis et les roses épanouis sur les frais visages des enfants d'Angleterre.

Le sang vigoureux de la race anglo-saxonne, les conditions climatériques apportent, certes, de sérieux facteurs dans la pousse humaine, mais il en est un autre qui doit compter en première ligne : l'éducation ou mieux l'*élevage* ; élevage méthodique basé sur ce seul principe, l'hygiène, dont malheureusement la plupart des mères françaises, en province surtout, méconnaissent les lois les plus élémentaires. Ce système, aussi simple que logique, peut se résumer ainsi : bains quotidiens, tièdes pour le baby, froids dès qu'il est devenu garçonnet ou fillette, massage journalier des pieds à la tête, exercice et grand air, qu'il pleuve, neige, bruine, vente, qu'il fasse chaud ou froid. Et en ceci la mère anglaise se montre plus sage que la française, qui calfeutre son fils au coin du feu dans une chambre bien close, de

crainte des fluxions et des rhumes, moyen certain de les lui donner à la première sortie.

Que les mères anglaises entourent l'enfant d'une sollicitude moins inquiète, moins timorée que les nôtres, cela est certain, dès que l'enfant grandit; mères très fécondes, elles ont en quelque sorte à émietter leur tendresse, mais il faut leur rendre cette justice, toutes se font un devoir sacré d'allaiter elles-mêmes, et le baby est aimé, choyé, pomponné autant que chez nous. Il n'est pas de pays où l'on s'en occupe davantage. On le voit partout, sous toutes les formes, habillé et déshabillé. Dès qu'il gazouille et commence à trotter, il est le héros des petites fêtes, *children's parties* et *picnics*; les revues illustrées esquissent ses prouesses, les cartes et les numéros de Christmas sont exclusivement consacrés à tout ce petit monde de *babies* à l'œil émerveillé, de garçonnets joufflus, de fillettes délicieusement jolies. Le peintre Millais, Kate Greenaway et quelques autres, ont excellé à reproduire ces exquisités enfantines, que ceux qui ignorent l'Angleterre et la vie anglaise trouvent d'une touche trop flatteuse. Mais il suffit d'avoir traversé les rues de Londres, d'avoir été admis dans une ou deux familles, de s'être promené dans les parcs, les villages, les champs, d'avoir visité

quelques plages comme Brighton, Eastbourne, où les enfants s'ébattent, pour reconnaître que cette beauté est générale et non circonscrite, comme on le croit, aux classes aristocratiques et bourgeoises, et quand je dis beauté, je comprends santé et force.

On sait combien l'éducation physique fut longtemps négligée en France, et cependant le moral en dépend. Plus l'enfant se donne de mouvement et d'exercice, moins son jeune cerveau est accessible aux malpropres curiosités. Les jeux anglais que nous ne comprenons pas et trouvons brutaux, sont de puissants réactifs contre les précocités malsaines.

Le *Foot-Ball* en hiver, en été le *Cricket* exigent non seulement de la force et de l'adresse, mais du courage, du sang-froid, de la décision et du coup d'œil, tandis qu'en toutes saisons le *Fox and Hounds*, en entraînant les enfants dans des courses au clocher de plusieurs *miles* à travers la campagne, développe muscles et poumons. Ils rentrent fortifiés par le grand air, grisés par la lutte et le triomphe, quelquefois bleuis par une chute ou quelques horions, harassés mais heureux, et dorment à poings fermés ; — résultat que les jeux d'osselets ou de billes, les causeries dans les coins et les promenades à pas lents,

jadis récréations ordinaires de nos lycéens, n'obtiennent que difficilement.

Le cycle de l'enfance se divise en trois périodes : celle du *baby*, du *child* (petit enfant), et du *boy* ou *girl* (garçonnet ou fillette). Le *baby* reste entre les mains de la *nurse*, qui n'est pas la nourrice — la mère anglaise nourrit, je le répète presque toujours — mais une sorte de *bonne-gouvernante*, qui prend également soin des autres enfants plus grands (*children*), les lave, les habille, les récrée, les promène, leur apprend à lire. Dans les familles pauvres, celles d'artisans, de petits employés, la *grande sœur*, qui souvent n'a pas plus de six à sept ans, est chargée de ces fonctions. C'est elle que l'on voit, escortée de marmots plus petits qu'elle, pousser gravement le *perambulator*, qui contient le précieux *baby*, jusqu'au parc voisin où elle s'installe pour une partie de la journée, ou, si le parc est trop loin, sur la grande et spacieuse route des *suburbs*, bordée de villas et de jardins.

La mère anglaise, par sa fécondité même qui l'empêche de reporter toute son affection sur une tête unique, est préservée du travers si commun chez la française, celui de *gâter* ses enfants. Aussi le minuscule tyran de la maison, qui nous est familier à tous, le marmot fantasque et

égoïste, qui fait ployer servilement sous ses caprices les plus extravagants mère, aïeuls, servante, et souvent le père lui-même, est ici un animal inconnu, ou, s'il existe, c'est dans les sombres mystères de l'intimité, les arcanes reculés de la maison ; l'étranger n'est pas affligé de sa vue. L'enfant, d'ailleurs, ne paraît jamais à table, quand il y a des invités. Vous pouvez dîner paisiblement sans que le petit prodige éternue dans votre assiette, tripote votre pain, verse sa sauce sur votre pantalon, et exige à grands cris qu'on le serve le premier. L'unique faveur accordée aux enfants, est de paraître au dessert, encore faut-il que l'ami de la maison en témoigne le désir. La *nurse* les a attifés pour la circonstance ; elle est fière autant que la mère de les exhiber. L'exhibition ne dépasse guère cinq minutes. On fait le tour de la table. Fillettes et garçons viennent cordialement, sans timidité aucune, vous serrer la main : « *How do you do ?* » Le baby fait risette. Il est propre est bien mouché, on peut l'embrasser sans crainte. « Allez maintenant, dit la mère, on vous a assez vus. » Et la *nurse* emmène tout son monde, chargé de friandises et satisfait. Il faut avouer que ces coutumes ont du bon.

Une des causes qui contribuent à la beauté de

la race, c'est que l'hygiène y fait partie de l'éducation. On enseigne à l'enfant que les soins du corps sont aussi utiles à l'homme que ceux de l'intelligence et que dans une enveloppe chétive ne peut végéter qu'un cerveau malsain. Aussi de bonne heure habitue-t-on l'enfant, fillette ou garçon, aux exercices en plein air, à la gymnastique, aux longues marches à pied, au canotage, à l'équitation. Cette éducation salubre les suit dans la vie. L'Anglais plus que tout autre peuple semble avoir besoin de mouvement et de grand air. La femme anglaise, la jeune fille que des occupations n'appellent pas au dehors s'imposent le devoir de parcourir chaque jour un certain nombre de milles, même par le brouillard, même par la pluie. Il faut marcher, marcher quand même, l'hygiène l'exige, et je les admire : le premier devoir d'une femme vis-à-vis d'elle-même et des siens est de se maintenir en bonne santé.

Et à ce propos je ne puis résister au plaisir de citer un fragment de sermon où le célèbre docteur en théologie John Bow exposa aux jeunes brebis de son troupeau quel était son idéal :

« Une jeune fille enjouée, aux yeux brillants, aux joues roses, gaillarde à gorge solide, qui sait ravauder ses bas, raccommode les culottes de son père et de ses frères, façonner ses robes,

commander à un régiment de pots et de chaudières, engraisser le cochon, couper le bois, traire les vaches, lutter avec les garçons et savoir se conduire comme une vraie demoiselle en société, est juste la fille qu'il me faut pour la donner comme épouse à tout brave homme.

« Mais vous, languissantes, alourdies, nonchalantes, détériorées par une taille de guêpe, chlorotiques toujours en geignement et en malaise, estropieuses de musique, tapoteuses de piano, dévoreuses de romans, filles de la mode et de la paresse, vous n'êtes pas plus faites pour le mariage qu'une poularde pour une couvée de quatorze poulets.

« La vérité, mes chères petites, est que la faute n'est pas toute à vous, mais bien à vos sottes mères. Et je profite de l'occasion pour le leur dire ouvertement ici, il vous faut plus de liberté et moins de fashionable contrainte, plus de cuisine et moins de salon, plus d'exercice de jambes et moins de sofa, plus de pudding et moins de piano, plus de franchise et moins de fausse modestie, plus de déjeuner et moins d'intrigues. »

Si l'élevage repose tout entier sur l'hygiène,

l'éducation est basée sur deux principes : *liberté* et *responsabilité*. Dans la famille comme à l'école, on habitue l'enfant à agir un peu par lui-même, lui laissant dès ses primes culottes la responsabilité de ses actes. S'il *boxe* avec un camarade et reçoit une grêle de horions, il ne court pas se plaindre à sa mère : « Tant pis pour toi, dirait-elle, cela t'apprendras à chercher querelle et à ne pas être le plus fort. » Être ou devenir le plus fort, tout est là, et ce sentiment égoïste et bien humain n'a pas peu contribué à la vigueur de cette race.

Aussi ne le garrotte-t-on pas de tous les liens, de toutes les ficelles dont, dès le berceau, on nous emmaillotte. Liberté de ses mouvements, de ses bras, de ses jambes. Il court, va, vient, sans que la mère ou la gouvernante crie : « Vous allez tomber, vous allez vous faire mal, vous fatiguer. » Eh ! s'il tombe, il se ramasse ; s'il se blesse, il sera plus prudent une autre fois ; s'il se fatigue, il n'en dormira que mieux. Moins grondé, moins morigéné, moins entouré d'une inintelligente sollicitude ou d'une surveillance vexatoire, il est heureux. Il est libre, il lutte, il se prépare dans ses jeux, inconsciemment mais efficacement, au *Struggle for Life*. « A l'éducation que j'ai reçue à Eton, disait Wel-

lington, je dois d'avoir pu supporter les fatigues de ma vie militaire, et peut-être la victoire de Waterloo. » Cette éducation rend les enfants égoïstes, objecte-t-on. Mais tous les enfants ne sont-ils pas égoïstes, ne reportent-ils pas tout à eux ? Les Anglais le sont plus franchement que les nôtres ; c'est toute la différence. Dans les broussailles sophistiquées de Rousseau, se trouve cette vérité : « Je n'ai guère vu dans les enfants que ces deux espèces de générosité : donner ce qui ne leur est bon à rien, ou donner ce qu'ils sont sûrs qu'on va leur rendre. »

Quoi qu'il en soit, les Anglais sont d'avis qu'il vaut mieux laisser trop de liberté à la jeunesse que pas assez. Elle s'y façonne et s'y habitue. Nos collégiens ne peuvent être loin du pion sans commettre quelque excès ou se livrer à quelque fredaine ; l'écolier interne anglais, en dehors des heures de classes et d'étude, n'est emprisonné par nulle grille, retenu par nul geôlier ; il ne s'en porte et comporte que mieux.

Cette liberté d'allure peut avoir son inconvénient pour les filles, et les manières de la petite Anglaise, beaucoup plus indépendante et par conséquent, beaucoup plus délurée que la Française, ne laissent pas que de nous étonner et de froisser les chatouilleuses susceptibilités de nos

matrones en matière d'éducation des jeunes demoiselles, habituées à garder constamment les leurs à portée de leurs jupes, yeux baissés et coudes au corps. Mais il en est de l'éducation comme des ordonnances médicales, elle doit varier suivant le sujet. Je ne sais ce qu'il adviendrait de Georgette ou de Clémentine, si on les laissait flirter comme Maud et Polly. Celles-ci, dès l'âge de douze ans, comptent déjà leurs amoureux par douzaine, cousins, voisins, amis des frères. Mais, *honni soit qui mal y pense*, ces essais d'amourettes sont *jeux innocents*; ils ne dépassent guère le baiser derrière la porte, et soyez certain que, filles curieuses, mais prudentes, elles savent trop la valeur de leur bonnet pour le jeter par-dessus les moulins.

Je n'ai parlé jusqu'ici que du petit Anglais des familles aisées; chez les pauvres, fatalement, l'éducation diffère et l'élevage laisse à désirer. Pas plus ici qu'ailleurs, le bas peuple ne connaît la propreté ni l'hygiène, et dans la promiscuité des taudis encombrés, les ruelles infectes et sombres, l'enfant ne peut pousser que malingre et chétif. Livré à lui-même, il gagne sa pitance aux hasards de la rue, vivant de mendicité, de rapines, vendant des allumettes, des fleurs. Ce dernier commerce est la spécialité des petites

filles, dont quelques-unes, sous la crasse et les haillons, sont remarquablement jolies. D'autres, armés d'un balai, tracent pour les piétons un passage dans les rues boueuses ; d'autres encore s'embrigadent dans la corporation des *shoe blacks* (décrotteurs). Chacun cherche son pain.

II

Le peintre James Tissot, qui habita longtemps Londres, a, dans l'une de ses nombreuses évolutions artistiques, étudié et bien rendu l'enfant de la riche bourgeoisie anglaise, ses jolies fillettes, couchées sur de somptueux tapis aux pieds d'une jeune mère, d'une sœur aînée, ou bercées dans une serre tropicale par les moelleuses ondulations du hamac ; à côté, le jouet ou le livre à images échappé de la main paresseuse ; et si roses, si blondes, si correctement jolies, qu'on les croirait artificielles !

Et les scènes enfantines dans les parcs privés, les *children's parties*, les *children's picnics*, où sous l'œil des parents ou de la *governess*, fillettes et garçonnets prennent méthodiquement un thé méthodique et apprennent à se soumettre aux

exigences du décorum et de la *respectabilité*!

Comme toutes ces petites filles sont déjà femmes, comme elles semblent comprendre qu'il y a deux rôles à jouer dans la vie, l'officiel et l'autre, deux morales à suivre, la morale publique et la morale privée; tandis que leurs cousins et frères, bambins de dix à douze ans, élèves d'Eton ou de Harrow, restent franchement bambins, un peu bruts, et surtout très grotesques avec leur chapeau tuyau de poêle, leur veste étriquée sur laquelle se rabat le large col blanc, dernière forme de la haute correction!

On s'asseyait. Sur l'herbe? Non pas. On a des coussins pour poser son derrière, appareils en caoutchouc nouvellement brevetés. S'asseoir sur le sol nu n'est ni propre, ni convenable, c'est bon pour les petites filles du menu peuple, qui poussent par les rues le perambulateur où sont entassés trois marmots fâcheux, et qui salissent les parcs publics de leur vermine familiale.

La campagne la plus reculée, la plage la plus déserte devient une succursale du *drawing-room*. Les mamans sises sur des pliants assistent avec une mutuelle dignité à ce triomphe du plaisir décoratif. Pas une fillette n'oserait, pour se mettre à l'aise, retirer une épingle de sa toilette, ni un garçon un bouton de son gilet. On

rit peu et l'on ne parle guère, et tout ce petit monde, en l'honneur de qui est donné le festin champêtre, paraît s'amuser médiocrement et attendre avec impatience que la fête soit terminée. Mais comme l'on va se rattraper après!

Il en est tout autrement des fêtes d'enfants de la petite bourgeoisie et du peuple; elles sont bruyantes et animées et plusieurs fois par an la forêt d'Epping à l'est de Londres, les parcs, les *commons*, les environs de la métropole, retentissent des joyeux ébats d'une armée d'écoliers et d'écolières.

C'est, depuis de longues années, la coutume anglaise de procurer aux enfants pauvres des journées de plaisir à la campagne. Depuis quelque temps, cet usage a passé le détroit. Là-bas les souscriptions ne manquent jamais et il faut assister à la joie exubérante, à l'ivresse de tous ces petits êtres emprisonnés dans les quartiers sombres des districts populeux, les cours humides des cités ouvrières, les ruelles malsaines, les immondes taudis, pour reconnaître que les souscripteurs font œuvre bonne et philanthropique. Emmenés et ramenés par les maîtres et les maîtresses des *boards schools*, soit par le train, soit en wagonnettes, grisés par la campagne et le grand air, ils saluent à grands cris de joie, en

agitant leurs mouchoirs, tous ceux qu'ils rencontrent en chemin.

Ainsi que toutes les nations bibliques, le peuple anglais pousse effroyablement à la propagation de l'espèce. La maxime : « Croissez et multipliez », bonne et logique au temps d'Abraham, est devenue danger social. Crevant comme un sac trop gonflé sous son accumulation d'êtres, l'Angleterre a rejeté jusqu'ici une partie de ce trop-plein dans ses immenses colonies et la grande Amérique. Mais voici que ses colonies ont besoin de capitaux plus que de bras, et l'Amérique commence, elle aussi, à regorger de misérables. Charles Bradlaugh, effrayé, comme le prévoyant Malthus l'avait été jadis, de ce monstrueux pullulement, lança il y a quelques années, en collaboration avec la célèbre mistress Annie Besant, une brochure où il mettait à la portée des plus simples les moyens d'arrêter cette désastreuse propagation. Mais la pudique Albion ne pouvait souffrir un tel scandale.

Les auteurs furent traduits en cour d'assises, et, bien qu'acquittés, mis à l'index par les vertueux anglicans. Les pauvres continuèrent à pulluler et à jeter leurs enfants dans la rue et

les *clergymen*, adversaires les plus acharnés de la brochure, à procréer des filles par douzaine, victimes prédestinées à grossir les bataillons pressés des institutrices sans élèves, des *barmaids* sans comptoir et des demoiselles déclassées, livrées au Minotaure.

Les Anglais n'ont garde de se dépouiller pour faire des loisirs à leur fils ou une dot à leur fille. Ce travers des races latines, se coucher sur la paille pour mettre sa progéniture dans le coton, ne viendra jamais au pratique John Bull.

Il a travaillé sa vie durant, que ses enfants travaillent à leur tour ! A mesure que ceux-ci grandissent, ce principe leur est nettement inculqué. Se tirer soi-même d'affaire, ne compter sur personne. S'il a donné à son fils et à sa fille un métier ou l'instruction, le père anglais se trouve dégagé, certain d'avoir fait tout son devoir. Aussi, dès l'enfance, chez le pauvre, dès l'adolescence chez le bourgeois, le jeune Anglais se lance dans la mêlée, à la conquête du pain quotidien, et, s'il ne trouve pas de place sur le sol natal, il va s'en tailler une en quelque coin du globe.

On lui garnit le gousset de l'argent du voyage. On l'embrasse : « *Good bye!* Au revoir, bonne chance, cher ! » et tout est dit. Deux mois, six mois après, l'on a de ses nouvelles. Il lutte

là-bas, dans le *Far-West* ou le sud africain. Que fait-il? Souvent l'on n'en sait rien, sinon qu'il se débat et que c'est dur; chose prévue. Il est dans les *business*, ou bien apprenti fermier, garçon d'hôtel, berger, portefaix! Quoi encore? On est rassuré, l'enfant est solide, il a de l'opiniâtreté, du courage. Il n'est pas de métier méprisable dans les colonies. De gros banquiers, des *aldermen* eurent de plus infimes débuts. Une seule chose déshonore, la paresse et vivre aux dépens des siens.

Les années passent, on n'a pas oublié l'absent, mais des affections plus récentes ont effacé peu à peu l'ancienne; des nouveaux venus occupent sa place au foyer, et, une fois l'an, aux toasts de *Christmas*, autour du *plum-pudding* flambant, les parents, en buvant à la santé du fils qu'ils ne reverront peut-être jamais plus, rappellent aux cadets qu'ils ont un grand frère à l'autre bout du monde et que comme lui, un jour, ils devront quitter le *home* qui, à mesure qu'ils grandissent, devient trop étroit.

Une telle éducation fait à coup sûr des hommes, mais on ne peut douter qu'elle ne détruise les attaches familiales. Surtout chez l'ouvrier, ces liens sont fragiles. La facilité avec laquelle le père ou la mère *déserte* ses enfants,

pour me servir de l'énergique expression anglaise, est inimaginable. Les asiles des *work-houses* sont remplis de petits malheureux abandonnés, ou que la mère a déclaré dans l'impossibilité de nourrir. Pas de jour où les justices de paix n'aient à statuer sur des faits de cette nature. Je fus récemment témoin à la *police court* de Woolwich d'un de ces cas pouvant passer pour type dans l'espèce, celui d'un certain Bob Swithon, savetier, que le magistrat condamna à rentrer malgré lui dans les félicités conjugales, augmentées des joies de la paternité représentées par une demi-douzaine de petits Swithon, sans compter un nouvel embarqué sur cette mer de misères et de gin où flotte le bas peuple anglais. La plaignante, matrone boursouflée et couperosée, se présente avec un marmot sur le bras et trois autres cramponnés à ses jupes. Un galopin d'environ dix ans, au visage encadré dans un bandeau noir destiné à dissimuler des écrouelles en ébullition et une gamine de six à sept ans ferment la marche. La femme n'a pas trente ans et paraît fort capable d'enrichir la corporation des savetiers d'une autre demi-douzaine de membres. Bob Swithon, au contraire, petit, malingre, est de piètre apparence. Son cou sillonné de profondes cicatrices

explique le bandeau noir du fils aîné, fatalement destiné à encercler les faces de toute la bande.

— Pourquoi avez-vous abandonné votre femme ? demande le magistrat.

— Cela est venu, j'en demande pardon à Votre Honneur, à la suite d'une dispute à cause de l'innocent qui est en train.

— Quel innocent ?

— Eh ! regardez-là, cette femme ! C'est une infirmité chronique.

— Il me semble que vous y êtes pour quelque chose.

— C'est possible. Mais mon intention n'était pas de prendre une couveuse, sauf votre respect. Un par an, c'est trop. Elle a même débuté par deux jumeaux. Depuis neuf ans, la voici à son dixième.

— Où sont les autres ?

— Le bon Dieu les a pris ! répond mistress Swithon d'une voix gémissante.

— Fameuse idée qu'il a eue ! observe le savetier cynique.

— Silence ! — dit le magistrat —. Vous devriez être honteux. Choisissez entre la prison et votre famille.

— J'opte pour la famille, répond le savetier, à cause des pauvres chérubins.

— Prenez-les, crie vivement madame, je ne garde que Fredy qui fait mes commissions et l'innocent qui a encore besoin du sein de sa pauvre maman.

Tout le monde rit; mais elle pousse devant elle les « chérubins », qui observent leur père d'un œil malveillant et sournois. Ils sont d'ailleurs absolument disgracieux, aussi nul ne s'étonne de la réponse paternelle :

— Gardez-les, je payerai pour eux; je ne veux pas vous en priver.

— Je les mettrai au *workhouse* alors, réplique la tendre-mère.

— Vous ne le pouvez pas, dit le magistrat, puisqu'ils ont un père qui peut les nourrir.

Ces cas, je le répète, sont journaliers, mais le plus souvent, le père ou la mère ou tous deux disparaissent, laissant les enfants au hasard de la rue.

Il n'est peut-être pas de plus lamentable spectacle que celui de ces petits êtres errant à l'aventure, vivant comme ils le peuvent, de rogatons ramassés, de mendicité, de rapines, accroupis par les nuits pluvieuses sur le seuil des portes, dans quelque cour boueuse, une ruelle sombre où ne s'aventure pas le *policeman*; les uns abandonnés complètement, les autres chas-

sés par la brutalité de parents ivres, par les batailles sanglantes du logis ; pépinière sans cesse renouvelée pour les geôles et la basse prostitution.

Les paroisses en recueillent un grand nombre qu'on élève dans les *workhouses*, et la charité privée dépense pour eux des sommes énormes. Chaque quartier de Londres a ses maisons de refuge : *Help! save the boys! Help! save the girls!* « Au secours! sauvez les petits garçons! sauvez les petites filles! » C'est le cri général. La corporation des petits décrotteurs est composée de ces misérables. Ils ont un uniforme et un *home* où ils rentrent chaque soir apportant leur recette. Dans toutes ces institutions d'orphelins, *Orphan asylum*, *Destitute children*, on apprend un métier. Échappés aux immondices du ruisseau, ils jouissent d'un certain bien-être. On enseigne la musique à ceux qui en témoignent le désir, et aux fêtes estivales, on voit les enfants de ce qu'on appelait autrefois les *écoles en guenilles* jouer ou chanter, sur quelque plage, ou la pelouse d'un parc et accroître, par ce moyen, les recettes de l'institution.

Mais cette graine trop féconde de nécessiteux pousse toujours et toujours, et malgré les efforts, les donations, les souscriptions, les quêtes à

domicile, les maisons de refuge et les asiles, l'armée des petits misérables va sans cesse grossissant.

Ah ! qu'il y aurait à raconter si l'on voulait fouiller les sombres dessous de l'enfance malheureuse, voir derrière le baby frais, heureux et rose que l'Angleterre nous étale fièrement, cet autre baby décharné, hâve, loqueteux ; retourner enfin le séduisant décor de morale et de vertus bibliques... Mais la place n'est pas ici pour soulever les oripeaux de parade dont l'Angleterre couvre ses plaies secrètes, disant comme les *Sandwichs boys* que dessina Raffaëlli : *Don't look at my back ! Don't look at my back !* « Ne regardez pas derrière, ne regardez pas derrière ! »

CHAPITRE V

LE FOUET

Il y a quelque quinze ans, j'ai consigné dans un volume certains détails recueillis en diverses pérégrinations, sur les dessous de la *pudique Albion*, entre autres l'antique prédilection de nos voisins pour les châtimens corporels.

J'ai raconté comment, dans certaines écoles publiques et pensionnats privés, l'on donnait le fouet aux grandes demoiselles.

Il faut rendre cette justice à la presse, qu'elle a contribué à démolir ces coutumes attardées, jadis communes à toutes les races; mais néanmoins, à l'heure actuelle, il est peu de *boys* des écoles publiques et privées qui hésiteraient entre le choix d'une raclée ou d'un pensum, c'est-à-dire qui n'accepteraient avec empresse-

ment une volée de coups de canne en échange d'une retenue qui les priverait de leur partie de cricket.

« Tapez, et que nous soyons libres. » Quant à leur dignité, elle n'est pas plus offensée que celle de nos potaches à qui l'on fait stupidement conjuguer 145 fois « Je suis un paresseux et un désobéissant ». Ne croyez pas que je les blâme; mais il en est des coups de trique comme des drogues pharmaceutiques, il faut les administrer avec prudence, suivant les natures et les tempéraments.

Au collège de Harrow on the Hill, l'une des plus grandes écoles préparatoires de l'Angleterre, un professeur me montra la salle où l'on fustige les récalcitrants. Et ce ne sont pas seulement des petits garçons d'une dizaine d'années, qui reçoivent les coups de verge, mais les grands aussi, les jeunes gens prêts à entrer aux Universités.

La façon dont on procède est assez curieuse. Le *head master* accompagné d'un appariteur mande l'élève sur le lieu de l'exécution. Celui-ci se déculotte, s'agenouille sur un banc *ad hoc*, le haut du corps appuyé sur un pupitre, exposant aux regards ce qu'on a coutume de cacher. L'appariteur prend une verge de bouleau flexible

autant que solide qu'il a sortie d'une petite armoire et la présente au proviseur qui, le bras levé à une hauteur ne dépassant pas l'épaule, administre sur la partie mise à nu le nombre de coups auxquels le coupable a été condamné. Puis, l'opération terminée, il remet gravement la verge à l'appariteur qui, de la main droite, la remet avec non moins de gravité au patient lorsque celui-ci est reculotté, tandis qu'il tend sa gauche dans laquelle le fustigé dépose une pièce de *deux shellings et six pence*, à la suite de quoi la verge demeure sa propriété, souvenir du châ-timent reçu.

Inutile de dire que ces punitions infligées à des garçons de dix-sept et dix-huit ans sont de plus en plus rares et ne s'appliquent que pour des fautes d'une excessive gravité. L'expulsion suit la récidive.

La pénalité anglaise a sagement conservé, à mon sens, ce qui tend à disparaître dans la pédagogie. Lorsque de jeunes voyous s'amuse à casser le nez des passants à coups de pierre ou à s'exercer au palet sur les vitres des trains qui passent, au risque d'éborgner les voyageurs, le magistrat, loin d'infliger une amende à des parents aussi insolvables qu'innocents, condamne le délinquant, lorsqu'il est âgé de moins

de seize ans, à recevoir un certain nombre de cinglades administrées par une poigne solide et une bonne baguette de bouleau. Il n'y a pas d'exemple que le coupable, privé ainsi pour quelques jours de l'usage naturel de son postérieur, se soit jamais exposé à la récidive.

C'est l'application du fouet à neuf lanières — le chat à neuf queues, comme on l'appelle ici — qui délivra Londres des bandes d'étrangleurs qui l'infestaient encore il y a moins de trente ans. Ce petit instrument opéra d'un coup ce que prison, déportation, bagne n'avaient jamais pu faire.

La douleur est, paraît-il, si atroce, que les cheveux des fustigés se dressent d'horreur, et qu'elle laisse dans la mémoire des souvenirs aussi ineffaçables que sur les chairs. Le « cat » est appliqué spécialement aux « mangeurs de nez », aux casseurs de mâchoires, aux aimables bandits qui, après vous avoir détroussé, vous assomment. Pas d'exemple non plus que, dans cette partie, on rencontre des récidivistes.

Grâce à de hautes protections, je le vis expérimenter à la prison de Newgate, sur les parties

charnues de deux jeunes drôles, émules de nos souteneurs de barrière, qui, après avoir dévalisé « un pante », essayaient sur la tête et les côtes de leur victime la dureté de leurs talons. Coût : vingt cinglades du *chat à neuf queues*, sans préjudice de cinq ans de servitude pénale.

L'opération eut lieu dans une salle voisine de la chapelle de la prison, sans doute pour donner aux condamnés la consolation que leurs plaintes seraient mieux entendues du Père des miséricordes. Le premier, conduit au poteau, ne se rendit compte de ce qu'on allait lui faire que lorsqu'on lui ordonna de se dépouiller de ses vêtements et qu'il vit un geôlier aux larges épaules et au formidable biceps fouet en main; bientôt, des cris de douleur s'élevèrent et furent entendus de toutes les cellules.

— Voilà, me dit un superintendant, qui est plus efficace pour la conversion des pécheurs que tous les prêches de nos missionnaires, y compris le sermon de la Montagne. Que n'essayez-vous en France ce petit remède ?

— Je vous crois, lui répliquai-je. C'est la panacée universelle. Senèque en a donné la formule. « On a vu des malades, disait-il, dont la fièvre quarte a été dissipée par la flagellation. »

— Ah ! monsieur, c'est souverain !

Je me souviens qu'en Algérie, je témoignais mon étonnement à un chef arabe, officier de mon régiment et heureux mari de quatre épouses légitimes, de la bonne harmonie qui régnait sous sa tente.

— Et jamais de dispute entre tes femmes? lui demandai-je.

— Jamais.

— Tu dois déployer une somme extraordinaire d'énergie pour maintenir la paix dans ta maison de toile.

— Moi! pas du tout, me répliqua-t-il avec modestie. Au moindre éclat de voix, à la plus petite parole aigre entre mes bien-aimées, je n'ai qu'un signe à faire. Regarde là au coin, près de ma selle, cette belle branche de palmier. Elle met ici le bon ordre. C'est *Sidi Matraque*, mon-seigneur le bâton.

Cette façon d'imposer la paix dans le ménage eût eu, certainement l'approbation d'un digne magistrat d'un quartier sud-est de Londres aux jugements duquel je prenais grand plaisir. Un jour, entre autres, une mère éplorée se présente devant lui, traînant par la main un méchant marmot.

Elle vient humblement demander quel moyen employer contre ce fruit de ses entrailles, que ni

les réprimandes, ni les menaces, ni les exhortations, ni les punitions ne peuvent décider à fréquenter l'école. Déjà, maintes fois, elle a dû payer l'amende infligée aux parents des enfants qui *jouent au truand*, c'est-à-dire qui font l'école buissonnière; et elle se lamente d'être rendue responsable de la fainéantise de son rejeton.

Le magistrat l'écoute paisiblement et hausse les épaules.

— Ecoutez, ma bonne dame — lui dit-il — voulez-vous me promettre de suivre mon conseil.

— Je le promets, Votre Honneur.

— Prenez une flexible baguette de bouleau, trempez-la dans le vinaigre... Puis déculottez votre fils et donnez-lui chaque matin, en guise de déjeuner, six ou huit vigoureuses cinglades! Si au bout de trois jours, il refuse de vous obéir, je consens à descendre de ce tribunal.

Ce procédé pour inculquer l'obéissance ne réussit pas à tout le monde. Il est des natures récalcitrantes qui se montrent rebelles aux coups, témoin une jolie fille du nom d'Emma Nunn, élève de l'école industrielle de Coventry, à l'affaire de laquelle j'assistais avec intérêt.

L'école industrielle est quelque chose comme

nos maisons de réforme. On y enferme jusqu'à leur majorité les jeunes personnes d'un caractère par trop indépendant. Emma Nunn était alors, eût dit Rabelais, de l'âge d'un vieux bœuf, mais elle avait tous les légitimes appétits d'une très jeune génisse. Ne pouvant les satisfaire, elle s'est enfuie de l'hospitalière maison.

— Pourquoi vous êtes vous sauvée? lui demande sévèrement le juge.

— Parce qu'on me fouettait, répondit Emma.

— On vous fouettait? fait l'autre en mettant ses lunettes. Quel âge avez-vous?

— Quinze ans.

— Vous avez, en effet, passé le temps où l'on est fouettée, répliqua cet homme naïf, touché de cette infortune. Mais est-il vrai qu'on se soit porté à cet acte sur vous?

— Toutes mes compagnes peuvent être appelées comme témoins, répliqua la jeune personne, et même aussi M. le directeur; car c'est en présence de l'atelier réuni et en la sienne que j'ai subi cette punition.

— Combien de fois? demande le juge, comme s'il était confesseur catholique.

— Trois, réplique-t-elle.

— *In naturalibus?*

— Pardon, Votre Honneur?

• — Ah! c'est juste! Je veux dire sans votre... dessous.

— Mon dessous était par dessus ma tête, Votre Honneur — réplique la délurée petite personne. Toutes mes compagnes riaient, se moquaient de moi... et j'ai préféré m'enfuir que de subir cette honte une quatrième fois.

Le magistrat donne les signes d'un étonnement profond. Il voudrait le voir pour le croire. Mais il ne peut cependant pas commander qu'on reconstitue la scène. Il se contente d'ordonner une enquête. Le livre de punitions est apporté. On le consulte séance tenante et l'on trouve plusieurs cas de fessées *in naturalibus* et *coram populo* et M. le directeur, cas plus nombreux que les mises au pain sec.

Le colonel Inglis, inspecteur des écoles industrielles pour le gouvernement de Sa Majesté, se présente rouge d'indignation à la barre et s'apprête à demander un mandat d'arrêt contre l'indécent directeur.

— Attention! riposte celui-ci. Ne vous montrez pas si farouche.

— Que voulez-vous dire?

— Rien à vous, mais au juge... Et si Son Honneur veut prendre la peine de consulter attenti-

vement le registre de l'école, il verra que lorsqu'il s'agissait de ces châtimens corporels, MM. les inspecteurs exigeaient d'en être prévenus à l'avance, afin de pouvoir assister à leur stricte exécution.

CHAPITRE VI

ARMÉE DU SALUT

Cette étrange manifestation des aberrations religieuses prit naissance en Angleterre vers 1860. Elle ne représente ni une religion ni une secte nouvelle. C'est l'évangélisme dans ce qu'il y a de plus grossier, la propagande religieuse revenue au titre primitif, faite par des illettrés, des illuminés et souvent des pitres ; la prédication à la foule ignorante, sans temples et sans prêtres. Hommes, femmes, jeunes filles, adolescents, le premier venu peut monter sur l'estrade et faire son sermon. « Ma cathédrale est la voûte céleste ! » dit William Booth.

Cet énergumène doublé d'un habile fumiste est le fondateur de cette « Armée » dont il s'intitule lui-même le « général ». Il est né en 1829, à Nottingham (Angleterre), et débuta comme

apprenti chez un tailleur. Après ses heures d'atelier, il allait suivre les prêches des *Méthodistes Wesleyens*, et, comme devait faire plus tard Charles Bradlaugh, dès l'âge de quinze ans, il commença à prêcher dans sa ville natale avec quelques jeunes gens bourrés de lectures bibliques.

Il n'avait pas dix-sept ans que le ministre de la congrégation, reconnaissant en lui une véritable éloquence populaire, l'engagea à suivre la méthode régulière, c'est-à-dire à prêcher dans le temple ; mais il préféra la prédication en plein air dans les quartiers populeux, basant son système de propagation évangélique sur ceci : que le cerveau humain subit d'autant plus fortement les impressions religieuses qu'il est plus inculte et que, pour s'emparer des natures grossières, les moyens les plus bruyants et les plus vulgaires en apparence sont les plus efficaces.

Jésus n'a-t-il pas dit : « Le royaume du ciel est aux pauvres d'esprit. »

A dix-neuf ans, on le pressa de nouveau de devenir ministre suivant l'orthodoxie wesleyenne : il refusa et partit pour Londres. A la suite d'une controverse survenue entre les méthodistes, et à laquelle il ne prit cependant nulle part, il se sépara d'eux pour se consacrer entièrement à

ce qu'il appela dès lors *the Salvation*. Six mois après, on le trouve dans le Lincolnshire, à Spalding, prêchant dans les villages, répandant la « bonne nouvelle ». L'année suivante, il revint à Londres s'y préparer à la mission pastorale de ministre de la secte des *Methodistes New Connexion*, interrompant fréquemment ses études pour évangéliser dans les quartiers misérables de l'est de la métropole. De Londres, il alla à Guernesey, puis dans le Staffordshire, opérant de nombreuses conversions. En face de ses succès, le comité de direction l'engagea à continuer sa mission évangélique à Bradford, Oldham, Manchester, etc.

C'est à cette époque qu'il épousa une jeune fille, miss Mumford, qui, depuis trois ans, le suivait et le secondait dans son œuvre et l'a toujours secondé depuis, étant à la fois, suivant sa propre expression, sa compagne, son amie, sa bonne conseillère : « Si j'ai, écrit-il, été le père du mouvement, ma pieuse compagne en a été la mère. » Après son mariage, il retourna prêcher dans les îles de la Manche, puis à York, Hull, Scheffield, Leeds, Halifax, Chester, Birmingham, dans tous les centres populeux enfin. Cette mission dura trois années, pendant lesquelles mistress Booth commença sa carrière

d'active évangéliste, prêchant et convertissant à l'instar de son mari. Ayant définitivement rompu avec les méthodistes, ceux-ci lui fermèrent leurs chapelles. Mais que lui importait ? Sa théorie était de sauver le peuple hors des temples, pour l'envoyer ensuite aux temples y achever son instruction religieuse. Il se trouvait alors en Cornouailles, et, afin d'attirer la foule, il organisa ce qu'il appela la *Hallelujah Band* (la musique de l'alléluia) composée de tambours, tambourins, d'instruments de cuivre, de grosse caisse, qui traversait la ville avec le fracas d'un cirque forain. L'on s'arrêtait aux carrefours populeux, l'on chantait des hymnes, l'on prêchait et priait, puis l'on se rendait à grand orchestre dans une salle louée pour le prêche.

W. Booth obtint un succès considérable par l'heureuse inspiration qu'il eut d'appeler à lui des célébrités populaires qu'il affirmait avoir converties : boxeurs, repris de justice, contrebandiers, gibiers de potence, qui, à tour de rôle, prêchaient sur l'estrade et confessaient *coram populo* leurs crimes passés.

Des affiches funambulesques annonçaient ses grotesques exhibitions. En voici une, copiée d'après nature, précédée de cette épigraphe évangélique : *Il y aura plus de joie au ciel pour*

un seul pécheur repentant que pour quatre-vingt-dix-neuf justes !

*Il est arrivé,
L'oiseau de géôle,
Le briseur de serrures,
L'enfonceur de portes,
Le voleur avec effraction,
L'ancien étrangleur,
L'émule de Dick Turpin,
Le bandit fieffé,
Le célèbre
Jack Pawk,
Le complice de Peace,
Qui n'a pas été pendu,
Ayant obtenu le pardon
De sa gracieuse Majesté
Il arrive ! Il est arrivé !*

Et il prêchera

*— Présenté par la maréchale Booth —
Sur la miséricorde divine.*

*Bienvenue à tous !
Toutes les places gratuites,
Pas d'excuse pour ne pas se convertir
immédiatement.
Ayez pitié de vos âmes.*

AMEN !

Bientôt les villes du centre et de l'ouest furent

remplies du bruit des prêches du chef des Salu-
tistes dans les halles, les marchés, les chapelles
de dissidents, les carrefours, au milieu des vociférations, des injures, des blasphèmes, des projectiles de toute nature, et souvent des coups de la populace.

Revenu à Londres en 1864, William Booth se trouva en pleine résurrection du sentiment religieux ; des missions s'organisaient dans tous les quartiers. Il commença à prêcher à Whitechapel, dans un espace libre ménagé sur la chaussée. Dès qu'il avait rassemblé un nombre suffisant d'auditeurs, l'on se rendait processionnellement sous une tente appartenant à la *Société des Amis* ou *quakers* et dressée dans un cimetière. Un orage l'ayant enlevée et mise en pièces, il loua pour l'office dominical une salle de bal du voisinage. Le bal durait jusque fort avant dans la nuit, et, la salle à peine évacuée, l'on disposait les bancs pour le service religieux du matin. Le propriétaire cumulait les professions de maître de danse et de photographe, et, pour cette dernière, il opérait spécialement le dimanche ; mais comme, pour se rendre à l'atelier de l'*artiste*, les clients traversaient un coin de la salle transformée en cénacle évangélique, le prédicateur les

admonestait au passage et, comme il l'écrivit lui-même, « les convertissait ».

De ce-bastringue ouvert à la plus basse catégorie de la population de l'*East-End* date véritablement la création de l'*Armée du Salut*. Ne pouvant l'occuper que le dimanche, on trouva pour les prêches quotidiens un ancien entrepôt; mais le service était continuellement troublé, non seulement par les huées de la populace groupée au dehors, mais par des projectiles, pierres, poignées de boue, détritrus, chats crevés et même des pétards et des fusées qu'on lançait au travers des fenêtres brisées. La congrégation chantait *alleluia* pendant les explosions. Après une courte apparition dans une chapelle, ce qui souleva les protestations des Salutistes, qui repoussent tout signe symbolique d'adoration, on loua une écurie, d'où l'on dut partir bientôt sur les réclamations d'un club de gymnasiarques qui prétendaient que les chants troublaient leurs exercices. La boutique d'un charpentier, un chantier en construction, des étables, une baraque foraine, une salle de cabaret, un vieux théâtre, l'un des plus bas lieux de Londres furent successivement témoins des efforts et des infortunes des Salutistes, qui se heurtaient non seulement au mauvais vouloir, aux railleries et

à l'hostilité générale, mais avaient de plus à soutenir des combats dans les rues. Des bandes agressives s'organisèrent même sous le nom de *Skeleton Army* (Armée du Squelette), avec un drapeau portant une tête de mort et des tibias en sautoir, et livrèrent de véritables batailles à celles du Salut. Il y eut des scènes sanglantes. Des femmes, des jeunes filles furent battues, foulées aux pieds. La police dut prendre d'énergiques mesures pour mettre fin à ces désordres.

Les Salutistes furent bientôt assez nombreux pour former des groupes dans tous les quartiers de la métropole, et leur organisation devenait d'année en année en quelque sorte militaire, indépendamment des combats presque journaliers qui leur donnaient une teinte guerrière. Déjà, en 1877, un évangéliste annonçait ses prêches dans la ville de Whitby par des affiches ainsi conçues : *La Guerre à Whitby*, et il signait *Le Capitaine Cadman*. Quant à William Booth, depuis des années ses adeptes l'appelaient « le général », mais ce n'est qu'en 1878 que la secte, qui avait porté différents noms, prit celui d'*Armée du Salut*. Tout, dès lors, fut organisé militairement; on enseigna aux évangélistes les principaux commandements militaires; chaque corps,

c'est-à-dire chaque *mission*, eut à sa tête un capitaine, assisté d'un ou deux lieutenants suivant l'importance du groupe, d'un sergent-major, de sergents et de caporaux, tous revêtus d'un uniforme, képi, vareuse et pantalon bleu foncé, gilet rouge, et les insignes des grades comme dans l'armée anglaise. Des femmes, des jeunes filles sont capitaines, lieutenants, sous-officiers. Chaque corps a son drapeau, son numéro, sa musique, son lieu de rassemblement appelé *caserne*, aussi ses enfants de troupe des deux sexes, fils ou filles de Salutistes. Deux missions forment un *district* commandé par un major.

Pour développer l'esprit de corps, inspirer la confiance, stimuler le zèle, et en même temps tenir tous les membres au courant des nouvelles concernant les missions éloignées et les intérêts de l'association entière, le général établit, dès 1879, des conseils de guerre où l'on se rend en masse. Ces conseils sont suivis de prières qui durent toute la nuit. C'est dans une de ces réunions que fut adopté le drapeau emblématique rouge et bleu portant au centre les armes des Salutistes, un S traversé d'une croix avec deux épées en sautoir dans un cercle entouré de gloires, et pour cimier la couronne de David avec la devise *Blood and Fire*, Feu et Sang

(*Blood*, le sang de Jésus-Christ ; *Fire*, le feu de l'Esprit-Saint).

En 1880, un journal hebdomadaire devenu bientôt bihebdomadaire, le *War Cry* (Cri de guerre), connu à Paris et dans les centres salu-
tistes de langue française sous le nom de : *En Avant !* devint l'organe de l'*Armée*. Ce réceptacle des plus idiotes billeyesées et des plus écœu-
rantes inepties qui puissent sortir de cerveaux bibliques s'éleva en quelques années à une vente de plus de 500,000 par semaine. C'est un des signes les plus caractéristiques de l'imbécillité publique. Un second journal, *The Little Soldier* (Le Petit Soldat), destiné aux enfants, dépasse 100,000 numéros.

De Whitechapel, district populeux et misérable, William Booth établit son quartier général dans Queen Victoria Street, un des centres les plus riches de la Cité. Là sont ses bureaux, son imprimerie, son état-major, son administration enfin, vrai ministère communiquant avec toutes les parties du monde, car l'*Armée du Salut* fait tache d'huile.

Au commencement de 1880, sept sœurs salu-
tistes appelée communément *Hallelujah lasses* (jouvenelles de l'alléluia), partirent de Londres pour aller planter le drapeau évangéliste aux

Etats-Unis, où déjà s'était formé à Philadelphie un noyau de frères. L'année même, huit corps s'organisaient et une édition américaine du *War Cry* était répandue. De ce départ date l'adoption de l'uniforme. J'ai parlé de l'uniforme des hommes ; celui des femmes se compose d'une sorte de waterproof à pèlerine de couleur bleue avec un S de métal au collet et d'un chapeau de paille brun, de forme évasée, n'ayant d'autre ornement qu'un ruban rouge sur lequel est écrit en lettres d'or : *Salvation Army*.

En 1881, une seconde mission partit pour Adélaïde (Australie) et, la même année, miss Catherine Booth marcha à l'attaque de Paris, secondée par trois jeunes filles, dont l'une, miss Soper, épousa depuis Bramwel Booth, fils aîné du général, l'un des promoteurs des révélations scandaleuses de la *Pall Mall Gazette*, qui, alors âgé de dix-neuf ans, vint rejoindre l'expédition avec le titre de commandant. On s'établit rue d'Angoulême, mais, en raison de nombreux désordres, la police fit fermer le lieu de prêche, et, après trois mois de démarches et de pourparlers, les Salutistes finirent par s'installer quai de Valmy, puis rue Auber, dans un local devenu le quartier général de la mission française. En 1882, on essaya d'ouvrir une « batterie » rue

Oberkampf, mais sans succès. Sur ces entrefaites, un jeune Irlandais, ministre de la *Société des Amis*, le « colonel » Clibborn, qui épousa en 1886 la « maréchale », fut dépêché en Suisse pour sonder le terrain. Il loua une salle à Genève, où Kate Booth arriva bientôt escortée de son petit état-major. Mais les orages que soulevaient tous les soirs les prêches des Salutistes furent tels que le conseil de Genève en ordonna l'expulsion. Ils se rendirent à Neuchâtel, où surgirent de nouveaux troubles. Chassés de Neuchâtel, ils se réunirent dans un village de la forêt du Jura, où la « maréchale » fut arrêtée. Relâchée sous caution, elle retourna à Genève, fut arrêtée de nouveau et expulsée une seconde fois. Avec l'entêtement particulier aux fanatiques, on la retrouve huit jours après prêchant dans le même canton. Elle est encore arrêtée, traduite devant la cour, qui l'acquitte après un emprisonnement de dix jours. Mais la populace l'assaille à sa sortie, elle et ses compagnes, et les eût jetées dans le lac sans l'intervention des magistrats. La maréchale et Clibborn retournèrent alors en France, non sans revenir de temps en temps en Suisse, où ils avaient laissé un certain nombre d'adhérents.

Ce n'est pas seulement à l'étranger que les

Salutistes eurent des démêlés. En plusieurs comtés de la Grande-Bretagne, on arrêta et emprisonna les prêcheurs pour rassemblement illégal et obstruction de la voie publique. On leur infligea de fortes amendes qu'ils ne payèrent jamais, préférant la prison. La propagande évangélique, d'après le système du général Booth, ne s'arrêta pas en France et en Suisse, mais se répandit avec une singulière activité dans toutes les parties du monde.

Des quêtes, des donations, des souscriptions subviennent aux dépenses énormes de cette propagande. On sait la générosité du public anglais dès que la religion est en jeu. Créer une secte est plus fructueux que fonder une banque. C'est par millions que les offrandes sont arrivées à William Booth. Pour les augmenter encore, il imagina, en 1891, sa fameuse croisade contre la misère qu'il intitula : *In Darkest England*, parodiant le trop fameux *In Darkest Africa* de Stanley. Rien que l'annonce de l'entreprise lui rapporta plusieurs millions qu'il s'empressa d'empocher.

La même année, il s'embarqua à Southampton pour un voyage de propagande en Orient. Il débarqua au Cap au milieu d'ovations frénétiques qui le suivirent jusqu'à son réembarquement.

Quelques malveillants ayant fait courir le bruit qu'il soutirait une fortune énorme de la poche des pauvres, 60 à 80.000 livres sterling par an, il a bravement et ironiquement répondu : — « Qu'on le prouve ! » Et il est monté triomphalement sur le vapeur accompagné des feux roulants de hourras.

En Australie, il marcha de succès en succès, du moins d'après ce qu'il écrivit aux journaux : « Victoire sur victoire, clamait-il, le démon est vaincu. »

Ce voyage lui rapporta plus de 50,000 livres sterling.

Pour opérer, les Salutistes forment un petit groupe sur une place, un carrefour et chantent des hymnes. Quand la foule s'assemble, ils la haranguent, conjurant les pécheurs de revenir à Dieu.

Puis on se rend à la « caserne » (lisez chapelle), musique en tête, étendard déployé. Le cortège est souvent commandé par une femme, quelquefois une très jeune fille choisie parmi les plus jolies. Les hommes les plus vigoureux ouvrent la marche, les sœurs (*Hallelujah lasses*), les adolescents, les faibles, les poltrons, se mettent au milieu, et l'arrière-garde est protégée

par de vigoureux frères. Il est à remarquer qu'une certaine gaieté règne dans la troupe et que, même sous les injures et les attaques, les Salutistes conservent leur bonne humeur. Ils n'ont ni la mine hypocrite, ni le maintien compassé ordinaires aux sectaires ; de là l'énorme succès chez le peuple, qui s'éloigne de la religion triste et des lugubres mômeries. Les airs militaires joués pendant les marches et dans la salle de prêche ont aussi grand effet, et ce côté que l'on blâme comme ridicule et charlatanesque est précisément un des facteurs du succès.

Il faut du bruit à la masse, et, comme le dit William Booth, un tambour et une grosse caisse attireront toujours plus de monde et plus rapidement que la voix de stentor du plus puissant prédicateur. Ce qui prouve l'habileté qui présida à cette extraordinaire organisation, c'est que ces orchestres jouent, non des airs funèbres ou d'église, mais des marches triomphales et populaires, des hymnes nationaux, et la foule de suivre !

A part les devises évangéliques qui ornent les murs, rien dans les salles de réunion n'annonce un lieu de prières. Des bancs pour les fidèles ou

les curieux, toujours chaleureusement accueillis, et, en face, une estrade, le plus souvent disposée en gradins, sur laquelle prennent place les officiers, hommes à gauche, femmes à droite et au milieu, l'orchestre. On chante des hymnes en commun, quelquefois un frère ou une sœur fait un solo, plusieurs prêchent à tour de rôle, et les nouveaux convertis se confessent publiquement. On vend les organes de l'œuvre et la cérémonie finit par une quête.

Les officiers et soldats s'habillent à leur frais; mais les magasins des quartiers généraux fournissent à prix réduit tout ce qui leur est nécessaire. Encore une source de revenus pour l'administration.

Les soldats ne reçoivent aucune solde et celle des officiers inférieurs varie, suivant les districts, de 10 à 30 shellings par semaine prélevés sur les souscriptions et les quêtes. Chaque corps doit suppléer autant que possible à ses propres besoins.

Un des facteurs qui ont le plus contribué au triomphe de l'œuvre de propagande salutiste est la petite sœur de l'Alléluia. Gentilles et pas timides dans leur bizarre costume destiné à attirer l'attention, ces jeunes personnes ont obtenu un succès plus fructueux et plus actif

que celui de leurs congénères du sexe vilain. Ah! le patriarche Booth est un pasteur habile, et si, comme on le dit, il manque d'éducation première, il ne manque pas, assurément, de connaissance du cœur des troupeaux humains!

CHAPITRE VII

SNObS ET CADS

Snob et *snobisme* ont depuis plusieurs années pris droit de cité dans notre langue. Ce sont de ces néologismes qu'il est permis d'adopter, car ils ne font pas double emploi, n'y ayant pas leur équivalent comme tant d'autres d'importation anglaise, dont une sotte anglomanie nous a inondés, tels que : *high-life*, *meeting*, *ticket*, *turf*, *performance*, *skating*, etc., autant de barbarismes inutiles, prétentieux et ridicules, car ces mots sont généralement mal prononcés.

Snob n'est que de l'argot anglais. Il signifie littéralement *savetier* et métaphoriquement homme vulgaire et vaniteux. On voit d'ici la nuance, le *snoob* est le voyou endimanché. Ce fut William Tackeray, le célèbre auteur de *Vanity*

Fair, qui le mit en circulation. Il fit pour la première fois son apparition en 1829 à l'Université de Cambridge par un petit journal hebdomadaire, scientifique et littéraire, intitulé : *The Snob*. Thackeray, alors étudiant, en était le principal rédacteur.

Chaque numéro contenait six pages, petit in-octavo, de différentes couleurs, vert, violet, jaune, et coûtait deux *pence* et un demi-penny (25 centimes).

Le *Snob* n'eut qu'une durée de onze numéros, du 9 avril au 18 juin 1829.

C'est sans doute ce petit journal, où Thackeray ridiculisait la cuistrerie pédagogique et ce qui s'appela depuis le *snobisme* scolaire, qui lui donna plus tard l'idée de son amusant, spirituel et humoristique livre des *Snobs*, qui parut d'abord, en 1848, en articles détachés, avec des illustrations de l'auteur, dans le journal satirique le *Punch*.

« Celui qui admire petitement de petites choses, dit Thackeray, n'est qu'un *snob*. » Cette définition est vague autant qu'incomplète. D'après son livre même, le *snob* est à la fois ce que nous appelons un *gogo*, un vaniteux et, en certaines occasions, un imbécile. Le *snob* se rencontre dans toutes les classes de la société,

aussi bien dans l'échoppe du savetier que dans les salons de la Présidence et aux réceptions de la reine. Le monde est rempli de *snoobs*, nous en sommes entourés, et, à certains moments, les plus intelligents d'entre nous deviennent eux-mêmes des *snoobs*. Napoléon fit acte de *snobisme* quand il voulut entrer dans les vieilles et orgueilleuses familles souveraines; Victor Hugo fit acte de *snobisme*, lorsqu'en 1870 il se présentait à l'Assemblée de Bordeaux coiffé d'un képi de garde national.

« Le *snob*, dit encore Thackeray, dans son introduction comique, existe depuis des années et des années, et n'était pas plus connu que l'Amérique, il y a cent ans... Maintenant, ce nom s'est tout à coup répandu dans la Grande-Bretagne, comme les lignes ferrées: voilà les *snoobs* connus et reconnus dans l'empire où le soleil ne se couche jamais. » Le tort de l'auteur fut de croire que le *snobisme* était particulier à l'Angleterre; par le fait, il est de tous les temps et de tous les peuples; nombre de personnages historiques de l'antiquité, que nous laissons au lecteur le soin ou le plaisir de citer, n'étaient que de simples *snoobs*; jugez alors l'état d'esprit de la foule de leurs admirateurs; mais c'est dans la Grande-Bretagne, c'est dans la race anglo-

saxonne que le *snobisme* est le plus accentué, le plus ridicule.

Avec les faux-cols carcans, les complets à carreaux, le *five o'clock tea*, il a passé le détroit et envahi furieusement, depuis quelques années, les différentes couches de la société française.

Depuis que nous sommes en République, le *snobisme* semble avoir pris une extension singulière. Jamais la sotte vanité, le désir d'imiter les grands, la puérile curiosité de savoir ce qu'ils font, de paraître vivre de leur vie ne se sont tant répandus dans le public. Max O'Rell, dans son *Voyage en Amérique*, se moque fort des journaux américains où l'on raconte, avec force détails, que miss Jones a pris le thé lundi avec miss Robinson, ou que miss Brown a dansé mardi chez M^{me} Smith. « Nous autres Français, dit-il, nous ne tenons nullement à savoir que « M^{me} A... était superbe en rose au bal de M^{me} B... », et que « M^{me} C... a reçu ses invités à l'entrée du salon avec beaucoup de grâce », ou encore que « M^{lle} D... était belle à faire tressaillir, en bleu électrique ».

C'est une erreur. Il n'y a qu'à ouvrir le premier grand journal parisien venu pour le démontrer. Nous verrons, en première page, que M^{me} la comtesse une telle part en villégiature,

que le vicomte de Boisflotté, lieutenant de cuirassiers épouse M^{lle} de Beaupertuis; que le *five o'clock tea* de M^{me} Troisième était ravissant; qu'il y a eu un très brillant mariage, hier, à l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas, avec la liste des invités; que la toilette de M^{me} C... était exquise, et celle de M^{lle} Q... du dernier *select*. Qui cela peut-il intéresser? vous demandez-vous, à part les personnages eux-mêmes qui payent ces réclames, ou les invités cités ou les gens de connaissance? Détrompez-vous, cela intéresse les *snoobs*, et leur nombre est légion. Paul Hervieu, dans un remarquable article sur les *snoobs*, cite les changements opérés par le *snobisme*, depuis vingt-cinq ans, dans le public du bois de Boulogne :

« Avant 1870, le monde n'y était retranché que sur deux régions : la tribune du Jockey, à Longchamps, et le Cercle des Patineurs, dans l'allée des Acacias.

« A présent, la société mondaine a fortifié ces postes par la prise, très régulière, d'ailleurs, d'une quantité d'autres points stratégiques; les steeple d'auvent, le polo de Bagatelle, le tennis de l'île de Puteaux... »

Et il ajoute :

« Dans l'état actuel du langage parisien, les

mots de *snob* et *snobisme* me semblent surtout servir à caractériser la recherche des apparences aristocratiques, l'effort déplacé vers des relations soi-disant supérieures par leur naissance ou leur fortune et par leur classement mondain.

« Et même, sans se trahir par aucun de ces genres de recherche ou d'effort, il suffit à certaines gens, pour être marquées de *snobisme*, qu'ils manifestent une pure et simple béatitude en se sentant transplantés de leur milieu naturel dans un milieu plus élégant, plus en belle évidence, dans quelque société dite *select*. »

Je crois qu'il serait plus exact de donner une acceptation moins large à ce mot, mais je ne vois rien qui définisse mieux le *snob*, dans son inconscient *snobisme*, que ce professeur de chimie dont parle Bulwer, qui, faisant l'éloge de Robert Boyle, le savant fondateur de la *Société des Invisibles*, noyau de la Société Royale, constituée sous Charles II, conclut ainsi son panégyrique : « C'était un grand homme, un très grand homme ; il eut l'honneur d'être le père de la chimie et le frère du comte de Cork. »

Le *cad* est le voyou ou celui qui se conduit en voyou, et il faut bien le dire, c'est généralement

en voyous que se comportent nombre d'Anglais à l'étranger.

Un journal de New-York exprima, il y a quelque temps, son opinion sur ce malotru dans un article intitulé *The british cad abroad* « le rustre britannique à l'étranger ». Cet article excita, bien entendu, l'indignation des feuilles anglaises et le *Daily Telegraph*, organe aussi chauvin que gallophobe, ne dissimula pas sa colère. Il la dissimulait d'autant moins que les critiques acerbes du journal américain arrivaient à point, c'est-à-dire au moment où chacun se prépare à boucler sa valise, pour changer d'air et de milieu et où, par conséquent, les trois quarts des touristes sujets de la reine Victoria allaient étaler leur sans-gêne et leur manque d'éducation.

Peu de continentaux, à quelque race qu'ils appartiennent et qui de juillet en octobre vont chercher la quiétude et l'oubli des affaires loin du sol natal, qui n'aient à se plaindre du fâcheux voisinage du *cad britannique*.

Avec la satisfaction la plus vive, j'ai vu que le journaliste américain professait à l'égard du *british cad* les mêmes sentiments que tous les voyageurs.

Le tableau qu'il en trace n'a, en dépit des protestations et des dénégations du *Daily Tele-*

graph rien d'exagéré, et tous ceux qui, je le répète, ont eu la malchance d'avoir soit pour compagnon de voyage, soit pour voisin d'hôtel le *cad* britannique apprécieront la justesse de ses critiques.

« Généralement, dit l'Américain, le *cad* voyageur appartient aux classes moyennes; son *cadisme* se manifeste d'abord par un chauvinisme d'une forme offensante et même agressive étalée par un mépris profond pour tout ce qui n'est pas anglais. Dans nul autre pays du monde, excepté peut-être en Chine, ne se montre un dédain si hautement avoué.

« Pour le *British* englué de préjugés, — et ils le sont presque tous — tout ce qui est étranger est mauvais, ridicule, absurde. L'opinion de l'étranger n'est pas digne d'être prise en considération, et dans ses rapports avec l'étranger, il ne se croit nullement obligé d'observer les règles conventionnelles, les usages de sociabilité qu'il conserve vis-à-vis de ses concitoyens. »

« Il faut observer, dit le *Daily Telegraph*, que l'article du *New-York* accuse le peuple anglais entier de cette irrégulière arrogance » ! Parbleu, il serait injuste d'affirmer qu'on la rencontre partout. En Angleterre comme dans toutes les nations se trouvent des gens éclairés, instruits,

exempts ou débarrassés des préjugés imbéciles du vulgaire, mais ceux qui ont longtemps coudoyé les Anglais, reconnaîtront que c'est l'exception. L'Anglais est presque toujours malveillant ou dédaigneux pour qui n'est pas de sa race.

Même dans les classes où l'éducation, l'instruction, surtout le frottement des voyages ont poli la raboteuse écorce saxonne, où règnent l'urbanité, l'affabilité même envers l'étranger, on sent que c'est à la façon de ces grands seigneurs qui vous accablent d'autant plus de prévenances qu'ils sont persuadés de leur supériorité.

Le lecteur appréciera la justice des critiques du *New-York* :

« Du moment où il met le pied sur la terre étrangère, le « cad » perd tout sentiment de convenance et en même temps d'égards pour les sentiments de ceux avec qui il se trouve en contact. C'est ainsi qu'on en voit s'asseoir aux fauteuils d'orchestre du grand Opéra de Paris ou de Vienne, où il est d'usage de venir en habit, affublés d'un veston du matin couleur caca d'oie ou moutarde ou d'une jaquette à gros tissu de Norfolk, quelquefois même montrant une chemise de flanelle, des culottes de touriste alpin, et des souliers à clous de fer à cheval, témoignant ainsi de la plus insolente manière que tout

est, à leurs yeux, assez bon pour l'étranger. »

Il est évident qu'un voyageur n'est pas obligé d'emporter un vêtement de soirée et un chapeau gibus, mais on n'a pas dans ses bagages que des complets quadrillés et des chaussures de montagnard.

Une autre forme de cadisme est la brutalité des critiques sur les choses et les personnes, si bien qu'on est tenté de demander au « cad » pourquoi il a quitté son éden d'outre-Manche et n'y retourne pas au plus vite. Il ridiculise la langue, l'accent, les manières, les modes, la cuisine.

S'il rencontre un Américain, il ne manque pas de lui faire savoir que son anglais conserve un abominable accent nasal, inconscient lui-même de son vulgaire accent de *cockney*; si c'est un Allemand, il s'étendra avec détails sur la malpropreté de la race teutonique; si c'est un Français, il lui fera la vieille plaisanterie si chère au bas peuple britannique de croire qu'on se nourrit chez nous exclusivement de grenouilles et d'escargots. S'il se trouve en compagnie de prêtres catholiques ou de sœurs de charité, il plaisantera tout haut sur les scandales des couvents et la vie dissolue des papes. Quant à saluer un corbillard qui passe, il ne le fera pas pour rien au monde.

Est-ce que le mort qu'on porte en terre lui a jamais été présenté ?

Les voyages ne lui enlèvent aucun de ses préjugés. Il est sorti de son île avec la détermination bien arrêtée de trouver tout « beastly », opinion qu'il manifeste tout haut et en toute occasion. Il est prêt à dire, comme cet aspirant de marine à qui son commandant demandait un rapport sur les habitants d'une île où l'équipage avait passé deux heures :

« *Manners they have none and their customs are beastly.* »

« De mœurs, ils n'en ont pas, et leurs coutumes sont bestiales. »

Courtoisies, prévenances, hospitalité cordiale, rien ne touche le *cad* ; ce sont choses dues à Sa Grandeur britannique et si, par hasard, il en fait mention devant ses compatriotes, c'est pour tourner en ridicule les égards qu'on lui a montrés.

« Naturellement, observe le *Daily Telegraph*, un anglophobe seul peut s'exprimer ainsi ; ou l'Américain de New-York a été bien malheureux dans ses compagnons de voyages, ou il est au-dessous de cette classe moyenne anglaise qu'il calomnie, et n'a dû fréquenter que des gens du commun. Ce libelliste acrimonieux oublie

que les Anglais voyagent en bien plus grand nombre que les habitants des autres pays ; il s'en trouve fatalement de toutes les classes, et l'on peut tomber sur des *cad*s. »

Cette observation est juste, mais, il faut le dire, la race du *cad* est fort nombreuse, surtout depuis que l'agence Cook la promène dans tous les coins de l'Europe et de l'Asie.

Pour être sincère, cependant, avouons que le « *cad* » n'est pas particulier à l'Angleterre. Combien de nos compatriotes qui trouvent, eux aussi, tout détestable, ridicule, grotesque à l'étranger, le témoignent hautement par leurs critiques, leurs plaisanteries, leur conduite. Le *cad*, pas plus que le snob, n'est un produit spécial à la Grande-Bretagne, ni à une certaine classe : on le rencontre partout, en haut comme en bas, dans l'arrière-boutique comme dans les bureaux de rédaction.

Le *Daily Telegraph*, qui finit par avouer que le *New-York* a dit quelques vérités, termine par de sages conseils : « Ne pas oublier quand on voyage à l'étranger qu'on est jusqu'à un certain point un représentant ou un envoyé non officiel, et que grossier, insolent, rustre, on fait le plus grand tort à son propre pays.

« Le vrai gentleman doit se regarder comme

l'hôte de la nation qu'il visite. L'affabilité, qui n'est aucunement le monopole de la fortune et de l'instruction, mais l'indice d'un bon cœur et d'un légitime désir de plaire, ne coûte rien à prendre avec soi et ne paye aucun droit de douane. Elle double le plaisir du voyage, rend agréables les rapports, et produit plus pour la bonne entente des peuples que tous les traités et tous les efforts des diplomates. C'est le premier devoir des voyageurs, qu'ils aient ou non dans leurs bagages des habits de soirée et des chapeaux tuyau de poêle. Leur meilleur passeport, pour que les habitants viennent à eux courtois et affables, est de faire eux-mêmes la moitié du chemin. »

Voilà, certes, de sages avis et qu'avant de se mettre en route les *cads* parisiens et londoniens feront bien d'emporter avec eux et d'emmagasiner en leur mémoire, si jamais *cad* est capable de se servir d'un sage conseil.

CHAPITRE VIII

LES SOCIÉTÉS DE VERTU

Il se trouve en tous pays des fanatiques de morale qui, à l'instar du curé d'Azai dont Paul-Louis Courier nous relate les excès de vertu rabique, prétendent empêcher le 'pauvre monde de danser et appellent à leur rescousse, avec les mandements de Monseigneur l'évêque, les arrêtés de M. le préfet.

De quoi se mêlent-ils ?

Ne nous trouvent-ils pas déjà assez administrés, catéchisés, ligotés et engendarmés ! Et en quoi les plaisirs d'autrui, si malsains qu'ils leur paraissent, peuvent-ils gêner leur digestion ?

Tous ces dépravés de la *Ligue contre la licence des rues*, que Séverine appelle avec juste raison de « vieux dégoûtants piqués de cantharides »,

ces Père-la-Pudeur n'ont assurément nulle goutte de sang gaulois dans les veines, et, si l'on remontait aux origines, on y découvrirait de copieuses infusions saxonnes, suisses ou belges, à moins que le pesant marteau du huguenotisme n'ait aplati un coin de leur cervelet.

Pas de notre race, Gaulois et Francs ; tous ces gens là ont besoin d'être recuits !

Ces croisés grotesques me ramènent naturellement à leurs congénères de la Grande-Bretagne, pays où ils poussent comme champignons dans les pourritures des vieux bois.

Pendant mes longues années de séjour dans les pays bibliques, j'ai remarqué que les éclosions de furieuse vertu coïncident avec les éclosions printanières. La sève de vie qui monte dans les tiges et met le sang en ébullition apporte un surcroît de perturbation dans la bouillie cervicale des fanatiques, des cafards et des détraqués. Les races protestantes ont surtout la spécialité de ces dévergondages de pruderie farouche, qui éclatent périodiquement comme la cholérine ou le typhus.

C'est en mai, l'année dernière, que les femmes du Minnesota sortirent subrepticement, la nuit,

à l'instar des épouses infidèles et glissèrent silencieusement le long des rues désertes. Le fouet des amours coupables les chassait-il du lit conjugal? Non, elles étaient appelées par un devoir pieux, une chaste croisade; chargées de grandes feuilles de papier et armées de pinceaux et de pots à colle, elles allaient couvrir les affiches théâtrales représentant de diaboliques créatures habillées de l'impudique maillot. Était-ce simple protestation contre le rejet d'un projet de loi qui demandait l'interdiction pour les actrices de se montrer en maillot sur la scène? Du moins, elles l'affirmèrent; mais n'y avait-il pas un peu de jalousie et craignaient-elles de la part de leurs maris de désobligeantes comparaisons! Le diable, dit l'apôtre, se faufile toujours au fond des actions les plus saintes.

En réponse à cette démonstration de vertu, les directeurs de théâtre invitèrent quelques pères conscrits à présenter une loi défendant aux dames de se présenter décolletées aux salles de spectacle, aux concerts, soirées, bals, sous peine d'une amende de 500 dollars et d'un emprisonnement d'une année. Les membres féminins de la *Ligue de la Pudeur* préférèrent continuer à exhiber leurs seins et renoncèrent à couvrir les formes des actrices.

En mai, aussi, dans un autre Etat de l'Ouest, des dames plus pudibondes encore voilèrent les statues grecques de la bibliothèque publique; mais elles ne se contentèrent pas, comme feu Sosthène de La Rochefoucault, de la légendaire feuille de vigne, et l'on vit Mercure aux pieds ailés enculotté comme un zouave, Vénus enveloppée d'un peignoir et Cupidon d'une redingote.

La bêtise humaine n'a d'ailleurs ni patrie ni limite. Elle est aussi cosmopolite qu'universelle. Dans les églises d'Espagne, les jambes du Christ sont chastement recouvertes d'un jupon.

On connaît la décence de nos voisins d'outre-Manche, leur horreur bruyante du nu. Aussi ne s'exhibe-t-il pas comme chez nous dans leurs expositions de peinture. L'Académie royale n'offre chaque année qu'un nombre restreint de baigneuses, de naïades ou de Vénus, et encore si pudiquement nues qu'une pensionnaire du Sacré-Cœur pourrait les regarder sans se croire obligée de rougir.

Cependant, il se trouve toujours des « matrones indignées » pour protester publiquement contre ces « indécences » et réclamer pour

leurs auteurs les rigueurs du bras séculier en attendant les foudres du ciel.

Une de ces « matrones indignées » — c'est ainsi qu'elles signent leurs épîtres — se plaignait l'autre jour, dans le *Daily Télégraph*, d'un spectacle révoltant.

Se promenant avec ses filles dans les allées de *Regents Park*, elle aperçut deux couples qu'à leur dehors et leurs manières elle reconnut aussitôt pour d'immoraux étrangers. Ils étaient assis sur un banc, et, s'approchant, elle remarqua avec une indignation profonde que tous, hommes et femmes, fumaient la cigarette et, chose affreuse à dire, les dames paraissaient y prendre plaisir.

Elle éloigna rapidement ses filles d'une aussi choquante scène, mais voyez la force des pernicieux exemples ; le lendemain même elle découvrait un paquet de cigarettes dans la poche de son aînée.

« Ne peut-on donc faire, demandait-elle, une loi qui interdise aux femmes de fumer dans les lieux publics? »

Le *Daily Telegraph* qui, à l'instar, du reste, de ses confrères, accueille bénévolement toutes les inepties de ce genre, se contente d'ajouter, qu'en effet, il est bien choquant de voir une

femme fumer dans un parc, mais que, *malheureusement*, il n'existe aucune loi pour faire cesser ces indécences !

Dans son journal, *The Referee*, George Sims disait, en réponse à l'un de mes articles où je raillais ces explosions de vertu : « Que penseront non seulement les Français, mais les habitants du monde civilisé de cet extrait de la *Kirk Session*, non du XVII^e siècle, mais du XIX^e. » Et il cite un rapport imprimé de la défense d'une dame Mac-Kay expulsée de la chapelle par le *Free Presbytery*, de Lochcarron, pour avoir dansé deux fois en quatre ans.

Une pareille excommunication nous ferait rire et nul n'y attacherait la moindre importance. Mais il faut s'imaginer la place et le milieu où elle est prononcée et savoir qu'autant qu'au moyen âge, une punition semblable est en certaines localités d'Écosse une honte qui expose à tous les outrages et à tous les affronts.

« Ces brutes bigotes, capables d'insulter cruellement et publiquement une dame dont le seul crime est d'avoir dansé, sont, dit M. George Sims, les descendants directs de ces Écossais qui considéraient le sourire comme péché véniel, et le

rire comme entraînant la damnation. Encore aujourd'hui, dans les prêches, les fidèles sont exhortés à marcher gravement, d'une manière ni vive, ni affairée, et courir est déclaré indigne d'un chrétien. »

Un fameux prédicateur écossais informa sa congrégation que le Christ n'avait jamais ri sur la terre, il y avait seulement pleuré; par conséquent, il suppliait tous les vrais chrétiens de se rendre aussi malheureux que possible.

Un autre de ces idiots était célèbre dans toute l'Écosse par ses saints gémissements : *His holy groan*.

On voit un ministre sévèrement réprimandé par son évêque pour s'être arrêté devant une baraque de *Punch* et *Judy* (le polichinelle anglais). Écrire des vers, surtout quand ils sont assommants, est fâcheuse manie; mais à la condition qu'on n'en inflige pas la lecture à ses amis, c'est manie inoffensive; les puritains la considèrent comme un péché.

Bien plus, les ministres et les magistrats de Greenock, avant d'admettre un *magister* à la direction d'une école stipulaient qu'il devait abandonner le « profane et stérile art » de confectionner des vers.

Voilà des contempteurs des muses que Platon eût approuvés.

Mais que dire de cet arrêt des *Sessions* de 1649 interdisant la cornemuse aux noces, sous prétexte qu'écouter la musique est une offense à Dieu.

Et l'année suivante, un décret de la commission de la *Grande assemblée*, lu dans toutes les églises d'Édimbourg, prohibait la danse comme acte criminel !

En face de ces accès de puritanisme rabique, l'on se demande où nous eût mené le calvinisme triomphant.

La plus célèbre des vertueuses sociétés de la Grande-Bretagne est la *Société de Vigilance Nationale*. Fondée à Londres en 1885 par le directeur de la *Pall Mall Gazette* William Stead, à la suite des scandales soulevés par cette feuille et de l'enlèvement par ledit directeur, de la petite Élisabeth Armstrong, qui fut confiée aux soins d'une sage-femme dans le but de s'assurer si elle était *virgo intacta*, la *Nationale Vigilance Society* ne pouvait que croître et prospérer sur cette terre de saints.

Aussi compte-t-elle aujourd'hui quantité de

rire comme entraînant la damnation. Encore aujourd'hui, dans les prêches, les fidèles sont exhortés à marcher gravement, d'une manière ni vive, ni affairée, et courir est déclaré indigne d'un chrétien. »

Un fameux prédicateur écossais informa sa congrégation que le Christ n'avait jamais ri sur la terre, il y avait seulement pleuré; par conséquent, il suppliait tous les vrais chrétiens de se rendre aussi malheureux que possible.

Un autre de ces idiots était célèbre dans toute l'Écosse par ses saints gémissements : *His holy groan.*

On voit un ministre sévèrement réprimandé par son évêque pour s'être arrêté devant une baraque de *Punch et Judy* (le polichinelle anglais). Écrire des vers, surtout quand ils sont assommants, est fâcheuse manie; mais à la condition qu'on n'en inflige pas la lecture à ses amis, c'est manie inoffensive; les puritains la considèrent comme un péché.

Bien plus, les ministres et les magistrats de Greenock, avant d'admettre un *magister* à la direction d'une école stipulaient qu'il devait abandonner le « profane et stérile art » de confectionner des vers.

Voilà des contempteurs des muses que Platon eût approuvés.

Mais que dire de cet arrêt des *Sessions* de 1649 interdisant la cornemuse aux noces, sous prétexte qu'écouter la musique est une offense à Dieu.

Et l'année suivante, un décret de la commission de la *Grande assemblée*, lu dans toutes les églises d'Édimbourg, prohibait la danse comme acte criminel !

En face de ces accès de puritanisme rabique, l'on se demande où nous eût mené le calvinisme triomphant.

La plus célèbre des vertueuses sociétés de la Grande-Bretagne est la *Société de Vigilance Nationale*. Fondée à Londres en 1885 par le directeur de la *Pall Mall Gazette* William Stead, à la suite des scandales soulevés par cette feuille et de l'enlèvement par ledit directeur, de la petite Élisabeth Armstrong, qui fut confiée aux soins d'une sage-femme dans le but de s'assurer si elle était *virgo intacta*, la *Nationale Vigilance Society* ne pouvait que croître et prospérer sur cette terre de saints.

Aussi compte-t-elle aujourd'hui quantité de

rejetons parmi lesquels le *Comité pour la protection des mineures*, la *Société pour la suppression du Vice*, le *Comité du Trafic des jeunes filles belges*, et d'autres encore étalant une farouche vertu qu'elles répandent par quantité de branches ou ruisseaux de lait dans l'évangélique Albion. Elles se livrent de temps à autre à de féroces assauts contre les affiches décolletées, les jupes trop courtes ou les maillots des demoiselles de ballet, proscrivent notre littérature, font condamner les œuvres de Zola et les contes de la reine de Navarre, condamner au feu séculier pour outrages aux bonnes mœurs les trente-six toiles de Granier représentant diverses scènes de l'œuvre immortelle de Rabelais !

Heureusement, les propriétaires des toiles en ont appelé de ce singulier jugement, et une cour supérieure, la *County sessions court* de Londres, présidée par un magistrat sensé, *Sir Peter Edlin*, fit justice des prétentions du juge Vaughan s'arrogeant le droit de détruire des œuvres d'art. Le bon sens public avait d'ailleurs réagi contre cette outrecuidance asiatique dudit Vaughan, qui se croyait sans doute encore au temps où il suffisait de l'arrêt d'un robin pour brûler non seulement les œuvres, mais aussi leurs auteurs, temps où voudrait nous ramener l'abominable

clique des sectaires hypocrites enrégimentés sous le nom d'*Association de Vigilance Nationale*.

Il ne faudrait pas s'imaginer cependant que les exhibiteurs des tableaux de Granier aient été renvoyés indemnes. On leur rendit leurs toiles, mais avec l'ordre de les réexpédier sans délai pour la terre de perdition d'où elles étaient sorties, avec chacun cinquante livres sterling d'amende sans compter les frais.

CHAPITRE IX

PÉRIODE ÉLECTORALE

Personne n'ignore que les membres du Parlement anglais ne touchent d'émoluments d'aucune sorte. Ils ne travaillent, disent-ils, que pour l'honneur. Mais on ne vit pas que d'honneur, on vit de beefsteak, et l'honneur ne peut se couper en tranches ni s'étendre sur le pain. A moins que les électeurs ne se cotisent, comme ils firent pour Bradlaugh, l'accès de la Chambre des communes n'est donc permis qu'aux riches.

Il n'en a pas toujours été ainsi.

Dans son *Histoire des élections parlementaires au vieux temps*, M. Joseph Grego raconte qu'on payait jadis les élus du suffrage pendant le temps de leurs sessions. Les émoluments étaient même assez élevés pour l'époque.

Au quinzième siècle, les bourgeois servant au Parlement, comme on les appelait, recevaient de six à sept shellings par jour. Mais ces sommes descendirent bientôt à trois shellings quatre pence et, en 1443, elles n'étaient plus que de deux shellings. Au XVII^e siècle, elles devinrent plus élevées et variaient, d'ailleurs, suivant les localités dont beaucoup tenaient à honneur de bien payer leurs représentants pour leur permettre de faire figure dans la métropole. On leur donnait jusqu'à dix shellings par jour, et quelquefois on y ajoutait un cheval magnifiquement harnaché. Ces paiements ont continué jusqu'à Charles II.

Actuellement, un siège à la Chambre des communes n'est donc permis qu'aux fortunes, et tout candidat peut calculer d'avance, à quelques milliers de francs près, ce que ce siège lui coûtera.

Un mois avant les élections, il commence à se démener et à stimuler ses agents qui vont carillonner aux portes ces petits coups de marteau rapides et secs qui annoncent le *gentleman*.

Tantôt, c'est un monsieur maigre un peu râpé et barbu à tête de puritain ou de sectaire. Il est membre des sociétés de tempérance, prêcheur de rues souvent : on reconnaît le radical.

L'instant d'après, c'est un gentleman souriant

et correct, bedonnant et bon vivant : c'est l'opulent conservateur. Puis des dames, des jeunes filles, agents d'une importance considérable, propagatrices ardentes, dévouées, tenaces.

On refuse carrément ou même brutalement son vote à un monsieur qui insiste ; mais comment l'oser quand c'est une jolie bouche qui vous prie ?

Aussi pour éviter ces visites, ces sollicitations, ce temps perdu et parfois aussi les défaillances de la dernière heure, les électeurs indépendants, ceux qui n'ont à compter ni avec d'utiles relations, ni à ménager une clientèle, affichent à leur fenêtre le nom et le portrait du candidat de leur choix.

Les agents électoraux sont alors avertis.

Chaque candidat, d'ailleurs, en vous envoyant ses circulaires, y insère une lettre affranchie à son adresse que vous êtes prié de lui retourner :

« Cher monsieur, vous fait-on dire, ayant lu votre programme, je désire vous informer que je suis prêt :

« 1° A faire partie de votre comité ;

« 2° A voter pour vous ;

« 3° A exhiber votre nom à ma fenêtre. »

Vous effacez ce que vous voulez de ces trois lignes, vous signez et renvoyez la lettre. De cette façon très pratique, le candidat est à peu près fixé une huitaine à l'avance sur le chiffre de ses électeurs.

On sait quelle était autrefois la corruption des mœurs électorales anglaises. Les « bourgs pourris » sont restés célèbres.

Les achats éhontés de votes, les villages entiers gorgés de bière, de gin et de mangeailles, conduits ivres au scrutin, les vols de bulletins, les falsifications des urnes, les gens qui votaient à différents endroits, les sommes énormes gaspillées, les chats et les rats crevés jetés à la tête des orateurs, les dames allant de maison en maison porter de l'argent, du thé et la promesse d'un tonneau de bonne « ale » après la victoire, tout cela est loin. De récentes lois punissent de peines sévères les actes qualifiés de manœuvres. La seule chose autorisée au candidat, c'est d'aller chercher ses électeurs pour les conduire en voiture au scrutin.

Le temps n'est plus des tours de force de manœuvres électorales qui rendirent célèbres la belle duchesse de Devonshire, à qui Fox dut à

Westminster sa réélection fort compromise. Elle excellait dans l'art de « bribery » et le baiser donné au boucher Steel pour prix de son vote est devenu légendaire. Une livre sterling était alors le tarif des consciences. Plaçant la pièce d'or entre ses blanches dents, elle engageait les plus vilaines et les plus roturières lèvres à venir l'en décrocher.

Passant au plus fort de la lutte devant l'étal du farouche whig qui criait qu'on lui apporte la tête de Fox et qu'il la servirait comme tête de cochon à sa clientèle, elle fit arrêter son carrosse.

— Eh bien, M. Steel, dit-elle, je vois avec peine que vous ne voterez pas pour nous.

— *By Jove!* Je déclare que non, milady. A moins toutefois que vous ne me laissiez prendre un doux baiser sur votre bouche.

— Qu'à cela ne tienne, répondit la duchesse. Il ne sera pas dit que je refuse un baiser à qui me promet son suffrage.

Et elle tendit gracieusement ses belles lèvres au tueur de bœufs qui, s'étant au préalable poliment essuyé du revers de la main, y appliqua les siennes, et le baiser donné et rendu se mit à crier : « Vive Fox ! » de toute la force de ses robustes poumons.

C'était aussi l'époque des rats et des chats crevés, des épluchures de légumes, des pommes pourries, des briques et des pierres jetés à la tête des candidats et des orateurs.

Les dessins de George Cruikshank montrent que ces mœurs se sont continuées jusqu'au milieu de ce siècle.

Humiliations et insolences allaient de pair. Les candidats, ne reculant devant aucune bassesse, recevaient sans sourciller toutes les avanies.

Mais il fallait être bien riche pour briguer les horions et les suffrages, car vainqueur ou vaincu la note à payer atteignait des proportions fantastiques.

C'est en ce temps qu'un agent électoral portait sur sa liste de frais, présentée à l'élu :

Item. Inquiétudes et anxiété mentale au sujet de Son Honneur... ci. 300 livres (7,500 francs)!

Alors les hommes « sandwiches » exigeaient une demi-guinée pour promener sur leur ventre et leur dos le nom proposé aux foules, et une guinée, les colleurs d'affiches.

Aujourd'hui, deux shillings et quelques pintes de « porter » les satisfont complètement.

Donc, presque plus de bandes de boxeurs aux gages des candidats pour assommer les rivaux, rarement de batailles dans les rues, les pares et aux portes des salles de scrutin.

Les électeurs même qui tentent de glisser plusieurs bulletins dans l'urne ou de « personnifier » des absents ou des morts sont punis d'amende et de prison.

La vieille et cynique exhortation des affiches et des prospectus électoraux : « Volez tôt et souvent » (*Vote early and often*) n'a plus cours.

On se contente de dire aux électeurs : « Volez tôt, afin d'empêcher quelque autre de voter à votre place, et pour éviter l'encombrement du moment final et souvenez-vous que le bulletin est absolument « sacré, secret et sûr ».

Voter au nom d'un autre ou plusieurs fois est maintenant puni de deux ans de prison et il faudrait être par'isan bien fanatique ou bien intéressé pour s'y risquer.

La propagande féminine est surtout très efficace. La femme du candidat visite chaque maison, chaque famille, sollicitant les voix, même jusqu'à la dernière heure.

Quand elle est jeune, aimable et jolie, elle grossit en quelques tournées le nombre des adhérents. On en voit, dans les comités surtout,

qui assistent régulièrement aux réunions électorales et qui, assises sur la plateforme où siège le bureau, partagent bravement le succès ou l'insuccès de leur mari.

Des voitures, des chars, des vagonnettes, des coupés placardés d'affiches portant les noms des postulants et enrubannés aux couleurs des partis parcourent les rues et vont chercher les électeurs retardataires. S'ils sont hors de la localité on leur expédie des permis de circulation sur les voies ferrées.

A la station, des délégués de chaque parti attendent les électeurs avec victorias et musique et les conduisent en triomphe à la salle du scrutin, au milieu des acclamations des partisans et des huées des adversaires.

Comme tous les pays livrés au parlementarisme, les professions de foi sont pleines de séduisantes promesses, et les électeurs sont assurés d'une ère de félicités.

« Toutes les jeunes filles, disait Sidney Smith au lendemain du triomphe des *Reforme Bills*, s'imaginent qu'elles trouveront aussitôt un mari; les écoliers que les pensums et les fessées seront abolis et les tartes aux confitures données presque pour rien; les caporaux et sergents qu'ils

auront double paye, les poètes qu'ils auront cent éditions, et les fous seront désappointés comme ils le sont toujours. »

Il va sans dire que comme chez nous des satires et des pamphlets plus ou moins insultants ou calomnieux sont lancés contre les candidats par leurs adversaires.

Comme chez nous, les épithètes de « coquin, renégat, fripon, lâche », sont les aménités courantes. Autrefois, les Tudors et les deux premiers Stuarts ne badinaient pas sur les propos calomnieux venant d'ennemis politiques. On coupait tout simplement le nez et les oreilles au pamphlétaire ou au gazetier.

Ah ! le bon temps !

La duchesse de Marlborough se servit une fois d'un moyen original pour couler un concurrent, lord Grimstone : elle fit réimprimer une ridicule et stupide comédie intitulée : *L'Amour dans un creux d'arbre*, dont il était l'auteur et qu'il avait depuis longtemps fait disparaître de la circulation.

On en distribua des milliers d'exemplaires aux portes des « halls » où il devait haranguer les électeurs.

Comme lord Grimstone était assez corpulent, le frontispice représentait un éléphant dansant sur une corde.

Le truc réussit. Le candidat tomba sous les risées.

Mais la meilleure histoire en ce genre est celle arrivée, vers 1850, à un certain Robert Jones, candidat pour Liverpool. A la porte des salles de réunion, ses ennemis répandirent un placard contenant ces seuls mots : « Questionnez-le sur la veuve du pauvre M. Smith. » A peine Jones paraît-il sur la plate-forme que des centaines de voix indignées ou railleuses l'apostrophent : « Qu'avez-vous fait à la veuve du pauvre Smith? »

Etonné, ahuri, il ne comprend d'abord pas.

— Il fait l'ignorant, crie-t-on, mais il faut qu'il réponde.

Enfin, il veut parler ; les cris redoublent, les têtes s'échauffent, cent poings sont levés vers lui : « Oui, canaille, suborneur, homme immoral, qu'avez-vous fait à la veuve de ce pauvre Smith? »

Bien entendu, il ne connaissait ni Smith ni sa veuve, ne les avait jamais vus et n'en avait jamais même entendu parler. C'était une fumisterie, une pure imagination de son adversaire. Mais plus il niait, cherchant à se défendre, à se

disculper, moins on l'écoutait, et les amis du candidat rival se hâtaient de répandre par la ville toutes sortes d'histoires scabreuses sur ce misérable Jones et la prétendue veuve du prétendu Smith.

Découragé, au désarroi, il allait retirer sa candidature lorsqu'un gaillard avisé de son comité le sauva en payant son rival, un nommé Glassbrook, de la même monnaie. Le lendemain un placard était distribué aux électeurs : « *Ne votez pas pour Glassbrook! — Assez duper le peuple! — Pas de Stoneybatter!* » Personne ne savait ce qu'était Stoneybatter. Était-ce un convict, une rue puante, une boisson frelatée? On s'interroge, personne ne peut répondre, mais la populace déclare qu'elle ne veut de *Stoneybatter* à aucun prix.

Glassbrook essaie de parler. Sa voix est étouffée, couverte par ce nom de Stoneybatter jeté comme une injure : « Ah! la canaille, il voulait nous imposer Stoneybatter! Pas de Stoneybatter! »

Il sort au milieu des menaces et des imprécations, saute dans sa voiture. Des bandes de gamins le poursuivent, hurlant : « Stoneybatter! », cassent des vitres, lui lancent des pierres à la tête. Il échappe à grand'peine, aux

fureurs de la foule, s'enferme chez lui, entendant crier ce nom sous ses fenêtres, n'ose plus sortir, laisse le champ libre à son rival.

On préféra l'homme qui avait fait quelque chose, on ne savait quoi, à la veuve de ce pauvre M. Smith. Après tout, Smith était mort. Mais Stoneybatter? Ah! non! jamais de Stoneybatter!...

CHAPITRE X

UNE ÉLECTION

Au moment des élections générales de 1880, pour la Chambre des Communes, je reçus de Southeast, petite ville du Kent, que je n'habitais plus depuis trois mois, la dépêche suivante, signée d'un des *aldermen*, M. Coronat *senior* :

Elections demain. Venez.

On était au 1^{er} avril, mais la plaisanterie séculaire du *poisson* dudit mois n'est que peu entrée dans les mœurs anglaises, et, du reste, le nom du grave magistrat signataire de la dépêche éloignait de moi toute pensée de mystification. Cependant je répondis :

Pourquoi faire?

Une heure après, seconde dépêche :

Urgence. Tous frais payés. Recevrez billet aller et retour.

Le lendemain matin, en effet, arrivait, avec les compliments de *MM. Haseldine* et *Goodhope*, candidats libéraux pour le *borough* de Southeast, un billet ainsi conçu :

A l'ordre des candidats n° 3043. Hector France, esq., est autorisé à recevoir de la Compagnie du South Eastern Railway un billet de 1^{re} classe, aller et retour, pour le paiement duquel je me rends responsable.

BUCKMAN,

Agent pour Haseldine et Goodhope,
candidats libéraux.

Et la lettre ci-jointe :

Cher monsieur,

Je vous serais très obligé si vous vouliez bien prendre la peine de venir à Southeast aussitôt que possible pour honorer de votre vote *MM. Haseldine* et *Goodhope*, les deux candidats libéraux.

Votre fidèle,

CORONAT *junior*,

Président du comité libéral.

Mon vote ! Je me demandais comment, moi, Français, étranger, et non résident d'une loca-

lité, je pouvais donner mon vote pour un siège au Parlement de la vieille Angleterre, et je réfléchissais encore, lorsqu'une troisième dépêche survint :

Ne manquez pas. Urgence. Voiture attendra à la station. Réponse payée.

Je n'avais qu'à répondre :

J'arrive.

J'arrivais, en effet, vers onze heures à South-east. La ville était pavoisée de bannières, d'oriflammes, de drapeaux bleus et rouges ; une foule énorme encombrait la gare. *Ladies* et *gentlemen*, décorés d'une large rosette, les unes bleues, les autres rouges, attendaient le train. La morgue silencieuse, indice suprême du bon ton, avait disparu. On acclamait par des hurrahs frénétiques les voyageurs, les appelant par leurs noms. Tous gens du pays, arrivant évidemment pour les élections. Je descends. Des inconnus se jettent sur moi.

— Vous venez pour le vote ?

— Oui.

— Rouge ou bleu ?

— Rouge.

— *Hurrah!* c'est un rouge!

Et des messieurs à rosette rouge me serrent les mains, me saisissent, m'entraînent hors de la station.

En ce moment, j'aperçois la face pâle et l'œil irrité du fils de l'alderman qui m'avait convoqué, M. Coronat *junior*, grand jeune homme blond et solide, qui faisait des efforts extraordinaires pour arriver à moi. Ne pouvant y réussir, il me criait, me montrant le poing :

— Honte! vous passez à l'ennemi!

— Mais non! protestai-je indigné, je viens pour vous. J'ai reçu votre lettre. Je vote pour Haseldine et Goodhope!

— Bravo! s'exclama M. Coronat *junior*, réussissant à s'emparer de mon bras.

Les autres m'avaient lâché et me regardaient avec colère.

— Pourquoi nous avez-vous déclaré que vous étiez *rouge*, alors?

J'expliquai aussi bien que possible que le rouge était en France la couleur du parti avancé.

— C'est le contraire ici, me souffla M. Coronat. Le gouvernement est rouge et l'opposition bleue. Filons.

— Vous n'allez pas le faire voter? cria un de

ceux qui m'avaient saisi d'abord, c'est un *foreigner* (étranger).

— Il est résident, riposta M. Coronat; si vous épluchez mes listes, j'éplucherai les vôtres; on verra qui rira.

Une voiture attendait. Mon nouvel ami m'accablait de tendresses.

— Ah! que mon père va être heureux de vous voir, et aussi l'honorable Arthur Goodhope! Vous avez déjeuné?

— Pas encore.

— Alors, vous devez avoir besoin de prendre quelque chose. Laissez-moi vous offrir un verre de *sherry*; nous déjeunerons après le vote.

La voiture s'arrête devant un *public house* hérissé de drapeaux bleus. Une corde traverse la rue, soutenant une bande de toile bleue où est écrit en gros caractères :

VOTEZ POUR HASELDINE ET GOODHOPE.

Reprise du commerce et de l'industrie.

Extinction de la misère.

Bien-être pour tous.

On nous servit des rafraîchissements aux cris

enthousiastes et aux hourrahs du populaire. M. Coronat *junior*, après avoir distribué petits verres, brocs et poignées de mains, reprit sa place en voiture comme un triomphateur. Mais la roche Tarpéienne était à deux pas, car au détour de la rue, nous rencontrâmes devant un autre *public house* une autre bande transversale, celle-là rouge, et qui, paraphrasant le mot de Nelson à Trafalgar, criait à l'œil des passants :

L'Angleterre compte que chaque homme fera aujourd'hui son devoir :

*Hommes libres, assurez sa grandeur
en votant pour*

le major NICHOLSON, le baron J. POTTER,
candidats conservateurs.

*Plus de tyrannie, plus de misère.
Richesse pour tous !*

Le cocher mit la voiture au grand trot, mais du *public house* se précipitèrent des voyous ivres qui nous assaillirent de huées et de trognons de choux.

A cinquante pas plus loin, deux cabarets rivaux se faisaient face : aux fenêtres de l'un, sur une grande oriflamme, on lisait :

Anglais, jugez :
Les actes de Gladstone.
Les méfaits de Beaconsfield.

Et sur l'autre :

Ne vous laissez pas duper, Anglais :
Les actes glorieux de Beaconsfield.
Les crimes de Gladstone.

Les portes vomirent encore des groupes d'hommes, face rouge, œil hébété, repus de gin et de bière, gorgés de saucisses, brandissant qui son chapeau, qui un pot d'étain, qui un morceau de fromage, acclamant ou huant l'agent des candidats.

— Avez-vous tout ce que vous désirez, bonnes gens? cria M. Coronat au groupe bleu.

— Oui, oui. Haseldine et Goodhope *for ever!*

— Alors vous êtes contents?

— Nous le sommes.

— Moi, je ne le suis pas, dit un gros homme, maçon ou tailleur de pierre, qui sortit de la taverne, son chapeau bosselé sur l'oreille.

— Parlez, mon ami.

— Je n'ai vendu mon vote qu'une livre, et Thomas Keeble a reçu pour le sien une livre dix shellings.

— Avez-vous voté?

— Oui.

— Eh bien, de quoi vous plaignez-vous? C'est trop tard.

— Je me plains de ce que vous avez voulu me voler, répliqua l'ivrogne, car j'ai revendu mon vote à l'agent de Nicholson pour dix shellings de plus.

Et se plaçant, gouailleur, devant la victoria, il se mit à danser une gigue aussi grotesque qu'insolente.

Nous partîmes, escortés par un double concert de hourras et de grognements.

— Voilà le malheur, me dit Coronat, on ne peut compter sérieusement sur leur vote. Des agents de Nicholson et de Potter viennent derrière nous et renchérissent sur nos offres. Si nous essayons une défaite, ce sera la faute des ouvriers; non pas que les conservateurs aient le nombre, mais ils ont l'argent, et donnent de merveilleuses primes. C'est pourquoi nous avons fait appel à tous nos amis. Votre nom a été porté par erreur sur les listes électorales, il y est resté et nous en profitons. C'est de bonne guerre.

Les conservateurs, aux dernières élections, continua-t-il, ont bien recueilli le vote d'un

électeur enterré depuis huit jours. Un parent s'est présenté pour lui. Ah ! un siège au Parlement coûte gros et il ne faut rien négliger. Goodhope en est déjà pour plus de 150.000 francs. Quant à Potter, il n'en sera pas quitte à moins de 200.000.

Cela devait coûter gros, en effet, de gorger ce peuple aux larges soifs et au formidable appétit. On avait réussi, du reste, et il semblait qu'un vent de démence eût soufflé sur cette ville d'ordinaire calme et silencieuse. De toutes parts s'élevaient des cris démoniaques et des tapages d'orchestres en furie. Des voitures conduites par des cochers ivres passaient emportant des *ladies* enrubannées, qui envoyaient à la foule hideuse, grotesque, hurlante et soûle, leurs plus tendres œillades et leurs plus gracieux sourires ! *Hurrah ! hurrah !*

On chante, on danse, on boit dans chaque carrefour. Des mégères montrent le poing aux rosettes rivales, puis tout à coup, troussées jusqu'aux genoux en dépit de la pudeur britannique, esquissent un pas de gigue et tombent dans le ruisseau.

Les clameurs redoublent. Une file de voitures

arrive. Ce sont les candidats : Vive Nicholson ! Vive Goodhope ! Vive Potter ! Vive Haseldine ! ou des grognements : Hou ! hou ! hou ! hou !

M. Coronat *junior* ne m'a pas lâché, il m'accompagne au scrutin avec une tendre sollicitude ; mais, aussitôt mon bulletin glissé dans l'urne, il s'éclipse et je ne le revois plus.

Je cherche vainement pour déjeuner un endroit qui ne soit pas envahi, et j'ai grand'peine à obtenir un morceau de pain et de chester. Tout est dévoré, il ne reste que de la bière et les libations de *porter* continuent jusqu'au dépouillement du scrutin ; alors les *public houses* se fermeront promptement sur le dos des électeurs ivres-morts.

En attendant, on ne cesse de verser à boire, et, sur le seuil des tavernes, des messieurs bien mis, arborant à la boutonnière la couleur de leur parti, invitent les passants.

Tel cabaret est conservateur, tel autre libéral. Il ne faudrait pas se fourvoyer, sous peine de sortir assommé à demi. On entre, on boit gratis. Ce sont les candidats qui payent : gouvernement ou opposition. Gorge-toi, misérable, bois, mange, soûle-toi aujourd'hui aux frais de tes

maîtres, libéraux ou conservateurs, radicaux ou socialistes, quels que soient les vainqueurs, demain tu n'en crèveras pas moins de faim !

Des fiacres, des coupés, des cabs, des vagonnettes, portant les noms et les couleurs des candidats, entraînent gratis au scrutin les électeurs trop ivres pour s'y conduire.

Six heures sonnent. Fini le dépouillement. *Great excitement.* La foule assiège la *Town-Hall*. Les portes s'ouvrent... Les libéraux sont battus.

Goodhope et Haseldine, très pâles, de mine déconfite, descendent lentement les marches du monumental escalier.

Au milieu des clameurs diverses, ils montent en voiture et font signe de la main qu'ils vont parler.

Le populaire observe un silence relatif.

— C'est perdu, mes amis, dit Goodhope, nous sommes battus. Ces *pick-pockets* de conservateurs ont acheté tous les votes.

— Une honte ! crie à son tour Haseldine.

— Mais nous tombons avec honneur ! reprend Goodhope. Allez, cocher !

C'est le moment. Trognons de choux, œufs et pommes pourries, épluchures et quelques chats crevés, au préalable traînés dans la boue, tom-

bent comme une décharge de mousqueterie sur les candidats malheureux.

Væ victis! C'est en effet le moment de disparaître. J'aperçois de loin Coronat *senior* et *junior* qui enfilent rapidement une ruelle en baissant le nez.

La nuit vient. Les rosettes bleues ont peu à peu disparu au fond des poches : on ne voit plus aux boutonnieres que les rouges, étalées effrontément et gardant le haut du pavé. Quelques braves seuls, fidèles au malheur, s'obstinent à afficher la couleur des vaincus ; ce sont les boxeurs à gages et les rageurs, qui se préparent aux coups de poing et ont l'intention de passer leur colère sur le nez ou la mâchoire d'un rival triomphant.

Les dépêches viennent d'arriver de Londres, où les libéraux l'emportent, et ils crient à tue-tête : Grande victoire libérale dans toute l'Angleterre ! Les gens de Southeast sont des idiots et des cuistres !

La bagarre commence. Les *policemen* s'éclipsent. Déjà on entend des éclats de carreaux qui se brisent sur le pavé. Ce sont les vaincus qui usent de représailles sur les fenêtres des

vainqueurs. Impossible de fermer les volets; il n'y en a pas dans la vieille Angleterre. Les publicains se hâtent de balayer en tas les clients qui s'égrènent sur la chaussée. « A nous, Good-hope! — A nous, Nicholson! » On entend des coups sourds sur les mâchoires et les crânes. Le sang coule, mêlé à la bière et au gin rendus. D'horribles odeurs se répandent. Les cris redoublent et un orchestre horrible emplit la cité d'un bruit infernal.

C'est la procession des vainqueurs. Armés de flambeaux et de triques, ils éclairent la chaussée tout en distribuant de droite et de gauche des horions aux ennemis.

Et je prends au plus vite le dernier train de Londres!

Hurrah! hurrah! hurrah!

CHAPITRE XI

UNE VIEILLE COUTUME

Parmi les vieilles coutumes anglaises, il en existe une singulièrement curieuse et pittoresque, conservée religieusement à travers les âges, dans tous les comtés : celle pour chaque paroisse — et le mot paroisse, *parish*, a ici le sens de commune — de s'assurer de temps à autre de l'intégralité de son territoire.

Par une étrange anomalie, bien que le gouvernement ait fait dresser une carte correspondant à celle de notre état-major, les plans des arpenteurs officiels sont, en cas de litige, de nulle valeur devant les cours de justice. Elles ne s'en rapportent qu'à celui des géomètres des municipalités.

Autrefois, c'étaient les jours de l'Ascension ou

du jeudi saint que choisissaient, chaque année, les officiers de la paroisse, c'est-à-dire les membres de la municipalité, pour s'assurer du bornage. Maintenant, ce n'est plus que tous les cinq ans que se fait cette cérémonie et, en quelques comtés, deux fois en sept années.

L'étendue et la forme de ces territoires sont très variables et souvent bizarrement disposées. Certaines paroisses sont littéralement coupées en deux par un lambeau de terrain appartenant à une autre. Il en est qui poussent un coude jusqu'au cœur même, au *green* de la voisine, déniaient aux habitants du village ou du bourg le droit de jouer au *cricket* ou au *foot-ball* sur leur propre place ; de là nombre de disputes, de conflits, de batailles qui avaient lieu généralement lorsque les deux processions se rencontraient. Maintes fois l'on vit les recteurs des villages rivaux prendre part à la lutte, et tandis que leurs ouailles se battaient, se livrer de leur côté à un combat singulier à coups de parapluie ou de poing.

Ces mœurs se sont adoucies, mais la vieille coutume de vérifier les limites, ce qu'on appelle *Beating the Bounds*, existe toujours dans son originalité primitive.

A neuf heures précises, le clergé représenté par le recteur ou vicaire se trouve à la porte de l'église paroissiale où vingt enfants de huit à quinze ans, choisis parmi les meilleurs élèves des *Board Schools* et des écoles nationales, armés chacun d'une perche de dix pieds ornée de rubans aux couleurs de la paroisse, comme une flamme de lance, sont rangés en bataille.

Près d'eux se tiennent trois hommes, l'un la hache au poing, l'autre une échelle sur l'épaule et le troisième porteur d'une longue corde; instruments utiles comme on va le voir.

La hache sert à marquer certains arbres placés sur la limite et à abattre les clous ou les culs de bouteille qui hérissent les barrières et les murs de façon à laisser un espace pour poser sans trop de danger la main ou le pied; l'échelle sert aux escalades; la corde aux périlleuses descentes, car il va falloir aller devant soi d'une borne-limite à l'autre, sans s'inquiéter des obstacles : haies, fossés, barrières, murs, maisons.

Il va falloir enfin violer pacifiquement le domicile privé des habitants avec bris et effraction, en dépit des protestations des mauvais coucheurs qui, d'ailleurs, restent dans leur tort, car ils n'ont pas légalement le droit de s'opposer à cette invasion.

Rien que pour le plaisir de voir la tête de braves gens dont on viole la propriété et prendre part à ce singulier *steeple-chase* à la borne, en droite ligne à travers jardins et parcs, fermes et villas, je sollicitai la faveur d'être de l'expédition composée des *churchwarden*, des *oversees*, du recteur, du géomètre, de l'agent-voyer et d'autres officiers municipaux, en tout une vingtaine de fonctionnaires, ce qui, avec les enfants, portait à quarante le nombre des explorateurs.

Ces enfants remplissent un rôle important dans la cérémonie, et leurs bâtons enrubannés ne sont pas pour leur donner le plaisir de jouer aux lancers, mais servent à battre la frontière ; d'où *beating the bounds*, car ce n'est pas une figure de rhétorique : ils doivent frapper de leur lance les buissons, les arbres, et surtout les bornes indicatrices, afin, leur dit-on, de se bien graver dans la mémoire la configuration de leur commune.

On employait, il n'y a pas longtemps encore, d'autres moyens plus efficaces. Si le territoire était limité par une rivière, un ruisseau, un fossé boueux, on y plongeait une demi-douzaine de représentants de la jeune génération de façon à ce qu'ils puissent indiquer plus tard à leurs en-

fants la place précise de leur mésaventure; si c'était une haie de jeunes pousses, de braves marguilliers ne manquaient pas d'en couper des branches et d'administrer par-dessus les culottes une bonne volée de bois vert à plusieurs gamins de la troupe pour leur laisser du paysage une impression plus vive. Quand la pierre bornale était fixée dans un mur, on y faisait appuyer le petit et on lui infligeait également une chaude correction.

En revanche, comme tout n'est pas malheur dans la vie, en d'autres haltes on les régalaient de pain, de fromage et de bière, ce qui les consolait de leurs déboires passés.

Ces pratiques un peu barbares des ancêtres, qui n'étaient pas toujours tendres pour leur progéniture, ont disparu. Mais il reste encore le *bunting*.

Le *bunting* s'opère sur chaque borne-frontière.

Trois ou quatre grands gaillards empoignent le patient par les jambes et le milieu du corps, le soulèvent de plusieurs pouces au-dessus de la borne et l'y font asseoir trois fois au milieu des hurrahs des spectateurs, avec une force proportionnée à sa dignité.

Hip! hip! hip! Hurrah! Ce cri trois fois répété, la colonne enfantine s'ébranle sous le comman-

dement de l'homme à la hache, un vieux petit, trapu, solide, auquel ils obéissent au doigt et à l'œil. Il nous montre la pierre où y il a cinquante ans il fut *buntiné* pour la première fois.

Les autorités suivent.

Halte ! C'est la première borne. Je regarde et ne vois rien. Il paraît qu'elle est dans une étable laquelle est sise derrière une porte cochère. On applique déjà l'échelle pour l'assaut ; heureusement, la porte s'ouvre et nous sommes admis sans avoir besoin de nous livrer au délit d'effraction.

Mais l'étable est fermée solidement, éclairée seulement bout à bout par deux fenêtres barrellées de fer.

Impossible d'ouvrir. Il faut casser un carreau. Allons-y. Alors je reconnais, sans autre explication, l'utilité de la jeunesse qui nous escorte.

Un petit de huit ans, à mine résolue, est hissé au travers des barreaux, et le voilà qui passé. On l'entend tomber. Il se relève, cherche la borne, la découvre dans une sorte d'armoire, pousse trois hourrahs et sort triomphant de l'autre côté.

Mais comme le témoignage d'un marmot ne suffit pas, on en fait passer cinq ou six autres qui entrent et sortent par le même chemin.

En route pour l'autre borne, celle-ci en plein air. La cérémonie du *bunting* commence. En ma qualité d'étranger, je reçus un des premiers cet honneur. Comme j'approche sans défiance, quatre vigoureux gentlemen m'empoignent, me soulèvent au-dessus de la pierre et m'y laissent retomber trois fois.

Je mêle mes hurrahs à ceux de la troupe, surtout aux bornes suivantes, où j'ai la satisfaction de voir les plus gros bonnets de la paroisse, y compris le recteur, se soumettre de bonne grâce à la même facétie, à laquelle se prêtèrent d'ailleurs, à plusieurs reprises, tous les membres de l'expédition. Néanmoins, je pensais l'endroit singulièrement choisi pour y fixer la mémoire des lieux. Il est vrai que les extrêmes se touchent.

J'ai prononcé le mot *expédition*, et c'en est véritablement une. Jamais dans ma carrière de soldat je n'ai été obligé d'escalader tant de murs et de barrières, de passer par tant de fenêtres, de grimper sur tant de toits, de sauter dans tant de fossés en une simple journée.

C'est ainsi que j'eus l'occasion de pénétrer par effraction, avec l'aide des autorités qui me tenaient un bras ou une épaule secourable dans mes sauts ou mes escalades, dans quarante jardins fermés de murs, dix parcs également fermés,

quinze villas dont nous forcions les fenêtres, non seulement à Charlton, mais aux villes voisines, Woolwich, Lee, Blackheath, dont les tentacules de verdure ou de pierre empiètent sur le terrain charltonien.

Je suppose que vous ne me croiriez pas, et vous auriez raison, si je vous assurais que de bons bourgeois, occupés à savourer la quiétude et l'ombre sous leur véranda ou leurs marronniers, où de jeunes couples jouent au *lawn-tennis*, nous voyant dégringoler tout à coup au-dessus de leur tête avec les instruments de crime : hache, corde et échelle, nous accueillaient avec des transports de joie et nous offraient des rafraîchissements variés.

En maints endroits, la réception manqua de cordialité. L'homme à la hache et les quatre ou cinq officiers municipaux qui nous avaient suivis avaient beau crier : *Beating the bounds! Beating the bounds!* leur voix était couverte par des injures et des protestations.

De vieilles dames se montrèrent surtout intraitables et furieuses. Pour les calmer, on fut obligé d'avoir recours au grand moyen : celui d'infliger à leur vénérable derrière, sans sortir des bornes de la décence, l'indignité du *bunting* sur la borne fatale qu'elles avaient la malchance de posséder

dans leur jardin; ou, si la borne manquait, sur leur propre siège, à la grande joie des gamin, qui poussaient des hurrahs frénétiques.

Un déjeuner substantiel dans une auberge de campagne rompit les fatigues de cette journée et en augmenta les joies.

Puis on se remit en route, à travers buissons, champs, jardins, fossés, murs, parcs, barrières, allant droit devant soi, oriflammes au vent comme les chevaliers de jadis, sans s'inquiéter de ce qui barrait le chemin.

A sept heures nous rentrions triomphalement à Charlton, mais combien diminués en nombre. A part les enfants au grand complet, nous n'étions plus que sept sur les rangs. Un banquet nous attendait à la maison municipale; c'était bien le moins après ces labeurs!

Hip! hip! hip! Hurrah!

CHAPITRE XII

SPURGEON

Qui connaît en France le possesseur de ce nom qui rappelle un héros de Molière? Personne, à part quelques rares Français qui dans un dimanche de désœuvrement et de spleen se sont aventurés dans le *Tabernacle* de ce saint. Car Spurgeon est un saint, et lorsqu'il rendit à Dieu son âme en l'année de grâce 1892, Sion fut dans les larmes, et le *Tabernacle* retentit de lamentations, non pas le tabernacle du temple du roi Salomon, mais celui de Spurgeon, apôtre, l'inventeur du *spurgeonisme*. Le maître s'est endormi dans la paix du Seigneur, à Menton, à l'hôtel Beaurivage, à la suite d'une attaque de goutte, comme un simple jouisseur! Goutteux, il l'était dès l'âge de trente-six ans. Que de bouteilles de

port-wine il a dû vider à la santé et à la multiplication de l'espèce particulière de pauvres d'esprit qui formaient son vaste troupeau, pour être atteint bien avant la maturité de ce mal commun aux vieux noceurs et aux archevêques !

Certes, celui dont les journaux anglais de toutes nuances suivaient soigneusement la marche de la maladie et donnaient depuis des mois le bulletin médical aux lecteurs anxieux, jour par jour et parfois heure par heure, n'était pas un personnage ordinaire. C'est même une physionomie des plus curieuses parmi les pufistes religieux qui paraden en si grand nombre sur les tréteaux évangéliques de la foire aux sectaires de la Grande-Bretagne.

Je ne vois que le *général* Booth qui puisse marcher avec Spurgeon de pair. Booth et Spurgeon ! Comme nos fantoches religieux sont petits et médiocres, à côté de ces deux saltimbanques épiques !

Celui que l'on appelle encore de l'autre côté de la Manche, « le plus puissant et le plus persuasif des orateurs religieux qu'ait jamais entendus la Métropole », naquit en 1834, dans l'Essex, d'une famille de paysans. Les Spurgeon, bien que connus pour leur honorabilité de père

en fils, offraient cette choquante particularité qu'ils ne fréquentaient pas l'église de leur village. Ils s'appelaient « Indépendants ». Un bon point! allez-vous dire; mais voici le mauvais : ils s'étaient arrangé une 'petite religion à leur façon et s'éclairaient de leurs propres lumières, qui ne pouvaient être que de tristes lampions, car ils se montraient plus intolérants que les humbles dévots se contentant de suivre orthodoxement les services divins du pasteur.

Chers amis, défiez-vous des dissidents et des petites chapelles; en religion comme en politique, on y est plus fanatique et plus obtus que dans le gros troupeau de la congrégation.

A l'école de son village, le jeune Spurgeon ne reçut pas, comme on peut le croire, une instruction raffinée, pas plus qu'on ne lui ouvrit des vues bien larges dans le sein de sa famille. A dix ans, il est vrai, on le mit en pension à Colchester, d'où il sortit à treize avec un bagage très léger, ainsi qu'il croit devoir l'affirmer lui-même, de littérature et de sciences, ce qui ne l'empêche pas d'entrer deux ans plus tard dans une autre école en qualité de *pion*. Elle était tenue par un ardent baptiste. Ce baptiste marchand de soupes décida de sa vocation.

Je me hâte de dire qu'il marchait déjà en voie

sainte. Dans une visite à son grand-père, pasteur à Stambourne, il avait reçu le coup de marteau sacré. Le révérend et une vieille fille, tante de Spurgeon, le lui donnèrent par le *Sermon de la montagne*. « Dès lors, dit-il, je vis la lumière. »

Il avait six ans ! C'était, on le voit, un garçon précoce et dont les succès ultérieurs firent mentir en sa faveur le proverbe qui affirme que les petits prodiges deviennent en grandissant de parfaits crétins.

Il devait avoir une intelligence bien robuste, car dans un des nombreux opuscules qu'il lança dans la circulation, il relate qu'il n'a pas lu moins de 1.500 volumes de commentaires sur la Bible. Quinze cents volumes de commentaires ! J'avoue humblement pour ma part que si j'en lisais seulement quinze, je trouverais naturel que ma famille me fît interner à Charenton.

Voilà donc Spurgeon enrôlé dans la confrérie de *Baptistes*. On sait que ces sectaires repoussent avec quelque apparence de logique le baptême opéré sur le nouveau-né, ne l'admettant que pour les adultes, et par l'immersion complète et publique. Il a seize ans. Il publie son premier livre : *L'Antechrist ou la Papauté démasquée*, se fait admettre dans l'*Association des Prêcheurs*

laïques, et commence sérieusement sa carrière de prêcheur, tout en restant chez son marchand de soupes.

A vingt ans, on le trouve haranguant dans une chapelle de *Southwarck*, quartier misérable et populeux de Londres, d'où sa réputation grossissant, et sans doute aussi sa caisse, il loue le *Music hall*, de Surrey-Gardens, qui, de café chantant dans la semaine, passe le dimanche à la dignité de chapelle, et finalement s'installe à Newington Buttes, près d'*Elephant Castle*, où il élève son fameux *Tabernacle*, la plus vaste enceinte de Londres après la cathédrale de Saint-Paul.

La première pierre fut posée en 1859 et Spurgeon comptait déjà une telle masse de fidèles que les souscriptions s'élevaient au chiffre respectable de 31.000 livres sterling, soit 775.000 francs, et pendant les deux années que prit sa construction, Spurgeon parcourut l'Angleterre, prêchant la bonne nouvelle et récoltant la bonne galette.

Ce *Tabernacle*, l'une des curiosités de Londres, est disposé comme une salle de spectacle et peut contenir 6.500 personnes. Le dimanche, tout est plein et, pendant les mois d'été où les provinciaux et les étrangers affluent, la foule se presse

aux portes comme à celles d'un théâtre, les soirs de fructueuses représentations.

En voyant ce gros homme d'aspect vulgaire, épais, courtaud, cette tête broussailleuse, ces petits yeux percés à la vrille, ce visage lourd aux traits communs, encadré dans un de ces colliers de barbe qui donneraient au Père Éternel lui-même la mine d'un porteur d'eau, les profanes se demandaient la cause de cet extraordinaire engouement.

On s'explique le succès des prédicateurs à femmes, carmes ou dominicains, dont un costume théâtral relève la beauté et l'éloquence; mais ce gros bourgeois sans prestige, avec sa redingote ouverte, son faux col, son ventre bedonnant que battaient dans ses élans épileptiques ses breloques et sa chaîne de commis-voyageur, sa boutonnière ornée d'une rose, gesticulant et parlant de l'enfer, des anges et de l'éternité, m'a toujours paru le spécimen le plus réussi du grotesque. Pour le voir autrement, il faut des yeux et un cerveau d'Anglais auxquels manquent la perception et le sentiment du ridicule.

Cet engouement, je l'attribue, non à la mélodie et au charme de sa voix, comme le fait l'un de ses biographes, ni à son art supérieur de parler longuement pour ne rien dire, art très

spécial aux déclamateurs politiques et religieux, mais à ses excentricités oratoires, sa bonhomie, sa vulgarité même, son gros bon sens de paysan madré qui chez lui remplaçait la science, enfin, surtout, à ses procédés renouvelés des curés des villages espagnols et avant lui absolument inédits dans les temples anglais, si froids, si momifiés et où la religion s'enveloppe d'un suaire de correction, de *cant*, de haute respectabilité.

C'est Spurgeon qui, un jour, s'écria :

— Je vais vous montrer, mes frères, la facilité avec laquelle on descend en enfer.

Et cela dit, il escalade la chaire et se laisse glisser rapidement jusqu'au sol. Toute la congrégation est debout, anxieuse.

— Et maintenant, vous allez juger de la difficulté de monter au ciel.

Et le voici qui se cramponne aux barreaux, se hisse avec peine, souffle comme un phoque et finalement est obligé de recourir à ses diacres, qui le poussent au derrière et le réinstallent par-dessus la balustrade.

— Vous voyez, mes chers amis, la difficulté que j'ai eue, même avec l'aide de ces pieux *gentlemen*, qui représentent mes bonnes actions !

Et toute l'assemblée de rire et d'applaudir.

Ces façons, dignes des tréteaux de Tabarin,

auraient chez nous pour résultat une averse de pommes cuites. Ici, c'est un délire d'admiration. « Ah! que ce bon M. Spurgeon a donc de l'esprit! » On s'esclaffe, on plaisante; il interpelle ses ouailles, il entremêle ses sermons d'anecdotes, de contes, de facéties.

Il y a des chœurs de jolies filles, on chante, on entend de la musique.

Où trouver dans les noires tristesses du sabbat londonien un passe-temps plus agréable?

Peut-être est-ce le succès de Spurgeon qui donna l'idée à William Booth de ses prêches, de ses parades et de ses processions carnavalesques? Les grosses caisses, les cymbales et les mignonnes *lasses* de l'*Alléluia* renchérèrent sur les excenricités du fondateur du *Tabernacle*. Et à celui-ci comme à celui-là, les guinées, but de la fête, sont venues.

Les sermons de ce Barnum évangélique ont été imprimés, réimprimés et vendus à des centaines de milliers d'exemplaires.

Si l'on songe que depuis 1855 il en a publié au moins un par semaine, on ne s'étonnera pas que leur chiffre atteigne 2.200, mais on sera plus surpris en apprenant que la somme qu'ils lui ont rapportée dépasse 10.000 livres sterling.

Avec cela on peut, comme il ne manquait

jamais de le faire, se payer chaque année quelques mois de villégiature sur les bords enchantés de la *Riviera*!

Deux cent cinquante mille francs de sermons à un penny et deux pence pièce! L'on se demande à quelle catégorie d'aliénés appartiennent ceux qui se plaisent à lire ou relire ces radotages.

On s'explique à un certain point le succès prodigieux d'un orateur tintamaresque, mais descendu de ses tréteaux, que reste-t-il? Un amas d'antiques billevesées et de lieux communs ressassés en des mots nouveaux.

Ne rions pas trop cependant du troupeau spurgeonnesque. Vieilles idées habillées de neuf, n'est-ce pas tout ce qui constitue nos religions, notre politique, notre philosophie, notre morale!

CHAPITRE XIII

IVROGNES ET BUVEURS D'EAU

Un vent de vertu souffle actuellement sur notre planète. Les sectes puritaines, unies aux gouvernants augustes, tendent à nous ramener à l'âge d'or chanté par le doux et farouche Vermersch :

Où les hommes, troupe sacrée,
Avec le lait, avec le miel,
Revêtus de tuniques blanches,
Iront célébrer sous les branches,
L'em... bêtement universel.

En France nous avons M. le sénateur Bérenger, en Angleterre il y a M. William Stead qui a fait nombreuses écoles.

Car, c'est surtout sur les pays de langue anglaise que font fureur ces outres des pieux

Eoles. Les descendants des forbans qui peuplèrent l'Amérique se montrent aussi obtus et intolérants que les descendants des Jeffreys qui condamnèrent leurs ancêtres, et les petits-fils des forçats de l'Australie se posent en enragés champions de la morale et de l'austérité.

On se rappelle la grande croisade, dite de *Pureté*, organisée en Angleterre par William Stead, le héros de la *Pall Mall Gazette*, les campagnes de la presse contre le « nu » en art, et les sociétés de Vigilance qui s'ensuivirent et se multiplièrent comme poux sur tête de teigneux.

Devant ces succès des « Purs », les « Tempérants » ne pouvaient rester en arrière, et les voici qui organisent des croisades à leur tour.

L'industrie vinicole n'a qu'à se bien tenir, car elle est menacée d'une maladie autrement dangereuse que le phylloxera, le *mildew*, l'oïdium le *black rot* et autres plaies, car, à celles-ci, l'on peut trouver des remèdes tandis qu'il n'en est pas de même pour l'incomparable sottise des fanatiques et des sectaires politiques, apostoliques ou évangéliques.

Les tempérants, les « teetotalers », comme on les appelle, ceux qui ont prêté le serment de s'abstenir de toute boisson fermentée et font du thé et de l'eau leur principal breuvage et leur

unique vertu, forment dans la Grande-Bretagne une vaste légion, « The United Kingdom Band of Hope union », répandue dans les comtés, villes et bourgades, au nombre de 17.500 groupes, contenant plus de deux millions de membres.

Il faut les voir dans les manifestations publiques défiler processionnellement avec leurs musiques et leurs bannières, recouverts de leurs insignes, cordons, écharpes, rubans, pour se rendre compte de l'importance numérique et de l'insignifiance intellectuelle de tous ces pauvres diables à têtes d'imbéciles, conduits par des énergumènes qui récoltent dans le champ des niais considération et profit.

Il ne faut pas croire que cela ne coûte rien de ne boire que de l'eau. Deux mille livres sterling sont annuellement dépensées pour la propagande : conférences dans les écoles et harangues sur les places et dans les carrefours.

Je ne parle pas, bien entendu, des grosses sommes qu'engloutissent les bureaux, bouteilles à l'encre de toutes ces sociétés morales.

D'où vient l'argent?

Tout le monde donne, et une grosse part, dit-on, est récoltée dans les clubs riches. Tous les infatigables buveurs de champagne s'empres-

sent de souscrire pour que le peuple ne boive que de l'eau.

L'ivrognerie des femmes attire surtout l'attention des *teetotalers*, attention justifiée.

Sous ce titre : *A National Shame*, une honte nationale, le *Daily Telegraph* publie chaque jour une série de lettres et de comptes rendus sur ce grave sujet, et, de toutes parts, les « Sociétés de Tempérance » s'agitent.

Les chiffres donnés sont éloquents.

Sur cent femmes arrêtées et traduites devant les cours de police, 95 le sont pour ivresse, et il y en a, chaque année, rien qu'à Londres, une moyenne de 8 à 9.000 !

Si l'on songe que les agents ne ramassent que celles qui font du tapage dans les rues, causent du scandale et roulent dans le ruisseau, l'on peut juger de l'étendue de la rage alcoolique.

Le fait est que nombre de dames et demoiselles de la haute et petite bourgeoisie « se piquent régulièrement et secrètement le nez », comme on dit vulgairement, et ce nombre est certainement aussi grand que celui des femmes du peuple.

Il ne faut pas s'en rapporter aux allures des jeunes et vieilles *misses*, des matrones qui affectent à table la passion de l'eau pure. Devant un

verre de vin, elles donnent les signes du plus profond dégoût. Mais elles ont toutes dans leur armoire quelque bouteille de vieux *porto* ou de *whisky* qui les aide, après le repas arrosé d'élixir de grenouilles, à faciliter leur digestion.

Combien je préfère nos braves et loyales petites Françaises qui, franchement, tendent leur verre à la purée septembrale que verse le papa.

Je me souviens d'une fort « honneste dame », comme disait Brantôme, chez qui j'eus l'occasion de dîner quelquefois dans les premiers temps de mon séjour à Londres.

Le mari buvait de la bière; mais ayant timidement déclaré mon aversion pour ce breuvage septentrional et abrutissant, l'on me servait du vin. Quant à la dame, elle s'abreuvait d'eau, et devant elle reluisait une superbe carafe.

Cependant après quelques larges lampées, je m'étonnais de voir sa prunelle s'allumer d'un éclat insolite, et sa langue, d'ordinaire paralytique, se délier comme celle d'une pensionnaire sur le chapitre de ses primes amours.

Le mari lançait des yeux terribles, mais elle n'y prenait garde et continuait à pérorer et à vider le blanc flacon.

J'eus bientôt le secret du mystère : la préten-

due aquatique boisson n'était autre que du gin.
Ab unâ disce omnes.

Le mal d'ivrognerie prend en effet chaque année des proportions de plus en plus alarmantes, et, s'il faut s'en rapporter aux statistiques présentées par le président du comité d'un projet de loi draconien contre les ivrognes, le D^r Norman Ken, il y aurait chaque année, dans le Royaume-Uni, une moyenne de 250.000 cas d'ivresse passant devant les cours de police, chiffre qui va toujours en augmentant.

Le D^r Ken a noté que dans les villes, deux à sept pour cent des ivrognes comptent de cent à six cents condamnations, et dans ce nombre les femmes figurent pour plus de la moitié.

Chez ces dernières surtout, l'alcoolisme fait d'effrayants ravages, car, chose curieuse, tandis que la plupart des ouvriers anglais se saoulent avec les différentes sortes de bière, *ale*, *stout* et *porter*, c'est aux eaux-de-vie, *brandy*, *whisky*, et plus spécialement le *gin*, que s'adonnent leurs moitiés.

Jusqu'ici, tous les individus des deux sexes ramassés ivres-morts ou occasionnant du scandale ont été punis d'une semaine à un mois

d'emprisonnement ou de travaux forcés, suivant la gravité du cas. Les comités de tempérance ont reconnu que cette application d'une loi de 1879 est un véritable *fiasco*.

L'emprisonnement et les mauvais traitements n'ont jamais guéri les ivrognes. Au contraire, de la prison et des privations qu'ils y ont subies ils sortent plus altérés que jamais, et l'on a remarqué que, dès l'ouverture de la porte de la geôle, la première chose que faisait le libéré était de courir au *public house*.

Je ne suis pas partisan des sociétés de vertu ni de tempérance, loin de là; car elles tendent non seulement à imposer leurs théories fort discutables, mais à s'immiscer dans la vie privée, s'introduire dans le *home*, à fouiller les bibliothèques et les armoires pour s'assurer qu'il ne s'y trouve ni livre défendu ni boisson prohibée.

Il ne faut pas nous abuser, et supposer que parce que nous sommes en République nous sommes pour jamais à l'abri des manœuvres vexatoires et inquisitoriales du temps jadis.

Les Etats-Unis sont aussi en République, et depuis plus longtemps que nous; cependant, dans la Caroline du Sud, tous les bars, cafés, débits de boissons sont fermés en vertu d'un acte récemment voté par sa législature; les

clubs même ne sont pas autorisés à servir des liqueurs à leurs membres.

Seuls les dispensaires peuvent en vendre, mais à titre de remède seulement.

Et notez que cette loi a été votée par les socialistes.

De même en Pensylvanie, — toujours cette *libre* Amérique dont on nous vante les beautés, — une vieille loi de 1828, connue sous le nom de *loi bleue*, encore en vigueur, punit d'une amende de 67 cents (3 fr. 25) par juron toute personne qui a juré. A défaut de paiement, le coupable fait autant de jours de prison qu'il a juré de fois!

Ah! ces bons républicains protestants! Comme ils font excuser et comprendre la révocation de l'édit de Nantes.

Je le répète, ce n'est pas que j'entende déverser ma bile sur les sociétés de tempérance, mais s'il me plaît de boire et de m'ébaudir chez moi, sans bruit et en petit comité, en quoi cela regarde-t-il ces messieurs?

Il y a ivrogne et ivrogne, et ils se méprennent en s'imaginant que les gens qui boivent sont poussés par l'irrésistible amour de l'alcool.

Et la misère, les chagrins, les déceptions, les trahisons ne poussent-elles pas les natures les

plus saines à chercher au fond de la bouteille le divin oubli !

Les efforts des *teetotalers* se sont tournés vers l'enfance ; ils ont cherché, ils cherchent leurs recrues dans la marmaille mal mouchée. Leurs apôtres ont visité plus d'un million de familles — je dis un million — dans le but d'obtenir l'adhésion des marmots et leur promesse formelle de renoncer à jamais à la bière, à l'alcool et au vin.

Vous me répondrez que ce n'est pas plus bête que de faire jurer par procuration à un nouveau-né de renoncer à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Mais je suis de votre avis.

En tout cas, l'on fait signer au gamin ou à la gamine sa promesse d'abstinence tout imprimée — le bon billet qu'a la Châtre ! — et l'apôtre s'en va content.

Je veux que le diable m'emporte si ce n'est pas là une excitation pour ces mineurs à l'ivrognerie !

Rien n'est si doux que le fruit défendu — la pomme volée est toujours meilleure que celle donnée au dessert familial — et faire jurer à des jeunes gosiers de ne jamais avaler que de l'eau, c'est leur inspirer une furieuse envie de se

délecter en cachette aux liquides les plus falsifiés.

Bien entendu, l'autorisation préalable est demandée aux parents, auxquels, par la même occasion, on fait si l'on peut signer la même promesse.

Avec l'esprit pratique qui distingue nos voisins, et afin que nul n'échappe à ces tentatives d'embauchage sous l'oriflamme de la sainte carafe, les organisateurs de l'œuvre se sont assurés de trente-cinq à quarante mille visiteurs officiels qui doivent entreprendre chacun 33 familles, c'est-à-dire entamer une petite conversation avec le père ou la mère, les deux si possible, et faire passer le spectacle dramatique des pernicieux effets de la bouteille, renouvelé des huit planches de Cruikshank.

La plupart du temps, les auditeurs demeurent sourds aux insinuations, mais pour ce qui est de leurs enfants, ils y vont largement et enrôlent les bambins dans l'abstème milice. Ils ne crieront plus pour avoir de la bière, et ce sera autant de gagné.

Un visiteur d'un des quartiers les plus peuplés de Londres, le district de Warworth, a visité trente-quatre familles et a été partout fort bien accueilli; en maints endroits, on lui offrit un verre de porter ou une goutte de gin; mais dans

quelques maisons moins hospitalières, on le chassa à coups de pied.

Cependant, son éloquence convertit neuf personnes à la cause, dont sept enfants de cinq à dix ans.

Ce ne sont que de simples escarmouches, des reconnaissances préparatoires, façon d'éclairer le terrain. Bientôt viendra la décisive levée des carafes. « A mort, les buveurs ! »

On croit rire. Rien de plus sérieux. Ces gens s'agitent comme diables en bénitier et il suffit de stationner une minute devant les orateurs qui haranguent la maigre foule du haut du pupitre agrémenté d'un verre plein d'eau pour constater leur fanatisme.

La bande de Goode Hope n'est pas seule. Vient à la rescousse la Société de Tempérance de la Haute Eglise, dont l'évêque de Londres — gentleman qui ne passe pas pour avoir une cave garnie d'eau de Lourdes — est le président ; la Brigade des Adolescents de l'Eglise ; la Ligue de la Croix, qui s'occupe exclusivement de propager dans les populations catholiques le culte de l'eau claire.

La Société pour l'étude de l'ivrognerie compte au nombre de ses pontifes un certain docteur Williams qui n'y va pas de main morte. Ce

féroce Williams, appuyé par d'autres confrères, ne demande rien moins qu'une loi nouvelle par laquelle tout individu pris en état d'ébriété serait considéré comme fou et enfermé dans une maison de santé jusqu'à complète guérison.

L'ivrogne devant, pendant le temps de son internement, être soumis au régime de l'eau claire, je me demande par quelle opération le docteur reconnaîtra que son malade est guéri. « Qui a bu boira », et il est probable qu'au sortir de l'hospice, il n'aura rien de plus pressé que de courir au cabaret voisin prendre ce qu'on appelle vulgairement « une cuite » d'autant plus sérieuse que plus longue aura été l'abstinence.

Cette loi d'ailleurs ne pèsera que sur les pauvres diables, et le bourgeois, qui s'enivre au coin de son feu, en sera parfaitement à l'abri.

D'ailleurs, comment pourrait-on autrement l'appliquer? Beaucoup de gens ont besoin de stimulant pour se mettre au travail. Et cela est si bien connu qu'en 1832, en 1848, en 1852 et en 1871, on saoula les troupes pour les mettre en état d'écrabouiller le peuple, ce que, n'en doutez pas, les gouvernements, quels qu'ils soient, ne manqueront pas de faire à la prochaine occasion.

Frédérrik Lemaître ne devenait jamais plus

beau sur la scène que lorsqu'il se tenait à peine debout pour y entrer.

Il fallait au fameux Pitt deux bouteilles de Porto à chacun de ses repas, et lorsqu'il en vidait une troisième, il était superbe à la Chambre.

Edgar Poë ne contait jamais mieux ses fantastiques et extraordinaires histoires qu'ivre d'absinthe, et j'ai ouï dire que le père Hugo n'était jamais plus poétique que lorsqu'il s'était « piqué le nez ».

Je ne parle pas de Gérard de Nerval, de Musset et de Beaudelaire qui trouvaient au fond du verre leurs plus belles inspirations.

Alors, quoi? La législation ne doit intervenir en ces matières que quand il y a tapage et scandales publics.

Que les sociétés de tempérance, composées en grande partie de dyspeptiques, de goitreux, d'anciens ivrognes ou d'hypocrites boivent tant qu'il leur plaira de l'eau de Tamise ou de Seine, mais qu'elles laissent se griser ceux qui en ont envie et cherchent, comme le poète Verlaine, dans « l'honnête verre un coin d'oubli divin ».

Et puisque nous parlons de célèbres ivrognes, n'oublions pas le trop fameux chancelier de Jacques II, l'un des plus grands et des plus redoutables scélérats qui aient jamais tenu la

balance à faux poids de la justice, j'ai nommé le juge Jeffreys.

Dans une des salles de son vaste hôtel de *Duke Street*, près de Westminster, lorsque les infirmités résultant de ses débauches empêchaient le premier magistrat de se rendre, à Lincoln's Inn ou à Westminster Hall, juger les hommes au nom de Dieu et des lois, Jeffreys avait coutume de se donner le spectacle d'un prétoire carnavalesque. Juges, jury, avocats, huissiers, tout se trouvait au complet.

On caricaturait d'abord les formes, les farces et les dénis de la justice, puis on introduisait des prostituées raccolées pour l'occasion, et alors se passaient des scènes semblables à celles que nous représente Garnier dans sa toile de l'orgie papale.

Le grand chancelier du royaume, comme Alexandre Borgia, revêtu de ses insignes, assistait aux saturnales.

Il est bon de rappeler de temps en temps ces histoires édifiantes au peuple pour bien lui montrer que les grands de la terre sont faits de même pâte que lui et se chauffent leurs mollets et leurs vices aux mêmes fagots.

Je me souviens que, vers la fin de l'Empire, mon escadron campa pendant deux ou trois se-

maines près d'un de ces villages algériens de création récente, placés comme points stratégiques sur les grandes voies de communication.

Les maisons bâties par le génie militaire sur un modèle unique, le type caserne, naturellement, offraient le plus mélancolique aspect.

A côté de l'une d'elles se dressait un superbe presbytère pour lequel nul frais n'avait été épargné. Si les colons étaient logés à l'étroit, le curé l'était au large, tellement qu'il eût pu donner l'hospitalité à une demi-douzaine de confrères ornés de leur famille, — j'entends nièces, cousines, sœurs, amies, enfin le petit ménage habituel du pasteur. Aussi, homme entendu et pratique, sachant faire la part de toutes choses, avait-il cherché à utiliser de son mieux le vaste immeuble occupé par lui seul.

Dans les nombreux loisirs que lui laissait le soin de son âme, celui de sa jeune gouvernante et les soucis du salut de ses paroissiens, il se livrait au négoce, achetait en gros aux Arabes du blé et de l'orge qu'il leur revendait ensuite en détail, et ses chambres désertes servaient à emmagasiner les grains des tribus voisines. Religion et commerce.

Je dois ajouter, pour la gloire de notre sainte mère l'Église et la réputation de M^{sr} Pavy, évê-

que d'Alger, que ce marchand fut honteusement chassé du temple. Furieux, il se fit ministre protestant.

Si je suis entré dans cette petite digression, c'est pour en arriver au cas du révérend Michaël Pagès, qui vient d'être appelé au *banc de la Reine*.

J'imagine qu'aucun de vous ne connaît ce Michaël. Outre sa qualité de ministre de l'Eglise anglicane, il est propriétaire du *Christian Herald*, organe très répandu dans le monde dévôt et les sociétés de tempérance, dont il est à Londres un des plus ardents avocats; car il ne se contente pas de faire de la propagande *aquatique* par des articles de journaux, mais il tonne dans les conférences publiques contre les buveurs de vin, de bière, d'alcool, les voue aux misères de ce monde et aux châtiments de l'enfer.

Le plus curieux dans cette affaire de couleur vraiment locale est qu'il cumule les fonctions de pasteur d'âmes, de directeur évangélique, d'avocat de la tempérance, avec les spéculations de marchand de vin.

Car le digne homme est marchand de vin, partenaire de la maison Paget, Botter et C^{ie}, qui fournit aux gosiers britanniques fatigués du *pale ale*, du *stout*, du *porter* et autres grossières décoc-

tions des houblons, des buis et des orges, les plus délicates fermentations de la purée septembrale.

Il importe, enfin, en la triste Albion, et grâces lui soient rendues, le jus divin des vignes ensoleillées qui boute en plein frimas la joie et le soleil au cœur

Au pays morne du charbon,
Du brouillard et du suicide.

C'est même en cette qualité de *mastroquet* en gros qu'un fournisseur lui réclame une somme de 6.000 francs de liquides vendus, bus et non encore payés.

Que le révérend Michaël doive mille livres ou pas un farthing, qu'il paye en belles guinées ou en monnaie de singe, c'est le cadet de mes soucis et nul doute aussi des vôtres; mais n'est-il pas amusant ce négociant en denrées à la fois profanes et saintes, qui distribue d'une main des appels à la tempérance, et de l'autre des prospectus incitant à la boisson, probablement en vertu de ce principe tiré des Evangiles que la dextre doit ignorer ce que la senestre fait.

Il est vrai que, des deux côtés, ça rapporte; cependant, j'aime encore mieux mon curé d'Algérie.

Mais c'est toujours ainsi dans le monde, ainsi

que l'affirmait, il y a pas mal de lustres, le sage Sénèque, — qui fut fouetté, puis chassé de Corse pour ses mauvaises mœurs. On écrit, sur des tables d'or, l'éloge de la pauvreté; on proclame des théories qu'on se garde de mettre en pratique; on dit blanc, on fait noir; on pense bleu, on affiche rouge; on prêche à grands fracas l'honnêteté pour pouvoir plus impunément pratiquer la rapine. On crie : *Au voleur!* tandis qu'on barbotte dans le sac.

Et c'est comme quoi Robert Macaire gouverne toujours les foules.

CHAPITRE XIV

POUR L'IRLANDE

J'assistais par une belle journée d'avril au grand meeting *anti-coercioniste* qui eut lieu sur la vaste pelouse d'*Hyde-Park* en faveur de l'Irlande.

Superbe et grandiose démonstration, dirent les organes libéraux ; *fiasco* complet, affirmèrent les tories. Ce ne fut certainement ni l'un ni l'autre ; car s'il est puéril d'attacher une importance trop grande à une manifestation que tout favorisait, beau temps, vacances de Pâques, fermeture des bureaux, des ateliers et des boutiques, indépendamment du bruit fait préalablement par la presse et les clubs, ce serait peu connaître les mœurs britanniques que de s'imaginer que ce meeting n'influencera pas la

politique de lord Salisbury en ce qui touche l'Irlande (4).

On sait quel est le but de cette loi de coercition proposée par le gouvernement. « En finir avec les désordres de l'*Ile sœur*, incendies, attaques, pillages, meurtres qui la désolent depuis tant d'années en assimilant aux crimes de droit commun tous les délits politiques que les jurés irlandais couvraient de leur protection, en supprimant le jury et en mettant les accusés à la merci des juges de comtés, simples agents du pouvoir et absolument ignorants, d'ailleurs, de la législation. »

Le doux soleil de printemps enveloppait la ville d'une couleur festive et semblait mettre en bonne humeur même les farouches socialistes.

A part les chauds partisans du *home rule*, la boutonnière ornée de faveurs vertes, de feuilles de trèfle et de branches d'if, le gros de la foule avait l'air de prendre — suivant l'expression vulgaire mais consacrée — *la chose à la blague*.

Aux jours de fête, les distractions des Londoniens ne sont pas variées. Ceux qui le peuvent prennent le train pour quelque plagé, Brighton, Margate, Hastings, Douvres ; les autres

(1) Ce meeting eut lieu le 12 avril 1887.

n'ont que les grossières gaietés des courses à âne ou à rosse, des jeux de noix de cocos, des sauts à la corde ou des danses en plein air sur les divers *commons*. Un meeting est une agréable diversion à ces banalités trimestrielles.

En le fixant au lundi de Pâques, les organisateurs étaient certains d'une grande affluence. Aussi évalue-t-on à 150.000 le nombre des assistants, qu'il serait folie de supposer tous partisans de l'Irlande. Si libéraux, radicaux, parnellistes, socialistes arrivaient en colonnes serrées, escortés de ce que les Anglais appellent le *King Mob*, la souveraine canaille, les indifférents, les curieux, les oisifs étaient certainement aussi nombreux.

C'est le plus grand rassemblement qu'on ait jamais eu à Londres et, chose à noter, du commencement à la fin, le bon ordre régna. Il faut de temps en temps de semblables réunions. Soupape de la chaudière, elle empêchent l'explosion terrible des grosses colères saxonnes. Pas de ville au monde — et aucune ne compte tant de misérables — ne pourrait jeter par les rues sans graves conséquences un tel flot houleux.

Les dispositions de police avaient d'ailleurs été bien prises ; elles étaient simples : laisser faire ; n'empêcher que les tentatives de désordre.

Pour ce dernier cas, l'on avait consigné les troupes. Quatre bataillons de la garde occupaient. l'arme au pied, les casernes voisines de Hyde Park, mais rien n'en transpira; on n'aperçut pas même un bonnet à poil.

Vers une heure, les différentes sections se mirent en branle. Chacune appartenant à un club politique avait son oriflamme, ses drapeaux, sa musique, sa bannière, ses devises, menaces ou avertissements :

Justice pour l'Irlande.

Amitié, pas de baïonnettes.

Justice, pas de coercition.

Rien que la victoire ne peut nous faire taire.

Le ministre a trahi le peuple; qu'on suspende ses gages.

Robert (1) nous a donné le pain à bon marché.
Arthur nous donne le bâillon!

Arthur est le fils indigne d'un illustre père.

Londres est devenue la banque d'avidés politiques, le refuge des mendiants royaux.

A Charing Cross, la plupart des sections s'étant réunies, on se mit en marche. En passant

(1) Sir Robert Peel, à qui l'Angleterre doit l'abolition radicale des lois de prohibition sur les céréales.

devant la colonne de Nelson, la *Marseillaise* éclata. J'eus un moment de légitime orgueil. Nelson nous a battus à Trafagar, mais notre hymne national est chanté sous sa colonne. Ceci, comme eût dit Hugo, a tué cela. Marchons ! Nous marchons en bon ordre. Pendant une heure et demie le défilé continue par Pall Mall, Saint-James street, Piccadilly, le quartier des clubs.

Les fenêtres du *Reform Club* sont occupées. Plusieurs membres étalent un ruban vert. On les acclame, la musique joue le *God save Ireland*, on agite les chapeaux. Mais devant les clubs conservateurs, les *hou ! hou !* d'indignation se succèdent, groupe par groupe, district par district ; on leur joue une marche funèbre, on prend le pas d'enterrement.

Carlton-Club, centre conservateur entre tous, celui-là même que les *séparatistes* essayèrent de faire sauter il y a quelques années, fut l'objet d'une manifestation toute spéciale. Les *hou ! hou !* continuèrent sans relâche pendant la marche du cortège, et un cercueil noir, porté par quatre hommes, et sur lequel se lit à la craie le nom de Balfour, est hissé pendant plus de dix minutes sous les fenêtres, ainsi que le portrait gigantesque de Gladstone.

On passe devant *Marlborough House*, résidence du prince de Galles, en chantant la *Marseillaise*, puis on débouche dans Piccadilly.

Aux fenêtres, de belles dames agitent en riant des foulards verts. Pauvre peuple ! cela suffit pour exciter sa joie ; il répond par des acclamations nombreuses à des gens qui se moquent très probablement de lui. Devant la maison de John Bright, nouvelles huées.

Les fenêtres des premier et deuxième étages sont hermétiquement closes ; mais à celles du dernier, quatre ou cinq servantes agitent leurs mouchoirs, sourient à la foule, montrant bien que l'ennemi, c'est le maître, et que, comme l'apôtre Pierre, elles sont prêtes à le renier.

Près de Park-Lane, une vieille dame est assise à un balcon à côté d'une jeune. C'est mistress Gladstone avec lady Cavendish. On l'acclame ; le cortège s'arrête. *God save Ireland !* La vieille dame, qui s'est placée là évidemment dans l'attente d'une ovation, la reçoit avec un air de reine, ainsi que chose légitimement due ; elle salue, comme eût fait Victoria, et, d'un geste, ordonne de continuer.

D'horribles mégères ivres, qui s'exercent avec des gestes ignobles à un pas de gigue, retardent un peu la marche. Une escouade de police à

cheval garnit l'entrée du parc. Le coup d'œil est des plus curieux. Le piédestal de la statue de Wellington-Achille est couvert d'une foule compacte de jeunes gens et de jeunes filles, et rien de plus singulier que de voir le géant de bronze entièrement nu, avec une feuille de vigne dessinant audacieusement des protubérances cyclopéennes, donnant asile entre ses cuisses à un essaim de demoiselles.

En entrant dans le parc la musique joue l'air des rebelles de 1798 :

*God save Ireland cried her heroes
God save Ireland cried they all,
When around the gallows high
Or on the battlefield we die,
No matter if for Erin dear, we fall! (1).*

Seize ou dix-huit camions forment une sorte de croissant entre la statue d'Achille et *Marble Arch*. Ce sont les tribunes. Nous arrivons au fourgon central. Il est déjà chargé de reporters. Là s'agite le président du meeting monstre, le député Stuart, professeur d'économie politique à l'Université de Cambridge. Moustache noire, un faux air de Clemenceau.

(1) Dieu sauve l'Irlande, crièrent ses héros. Dieu sauve l'Irlande, crièrent-ils tous ; qu'importe que nous mourions sur la potence ou sur le champ de bataille, si nous tombons pour notre chère Erin.

Un jeune énergumène désigne un monsieur paisiblement assis dans le camion comme étant conservateur. « Qu'on le jette en bas », hurle la foule. De solides gaillards s'élancent, prêts à la besogne, et empoignent le gentleman, qui proteste et crie qu'il est journaliste. On le laisse tranquille. Moi, qui tire de temps en temps mon calepin pour prendre des notes, on me signale comme *détective* et on se prépare à m'assommer. Je proteste énergiquement, en montrant ma carte de *correspondant*. On me fait des excuses.

Je quitte le faux Clemenceau pour courir à Labouchère, directeur du *Truth* et excellent orateur. Il est malheureusement atteint d'une extinction de voix. Bien qu'on ne l'entende pas à deux pas, on l'applaudit ferme à cent mètres, ce qui prouve combien l'enthousiasme est communicatif et belle la confiance.

Toutes les tribunes sont occupées par des membres du Parlement, qui gesticulent fort, ne sont pas entendus, mais beaucoup applaudis.

J'écoute mistress Ashton Dilke, belle-sœur de l'ancien membre de Chelsea, gentille brunette dont le gracieux visage plutôt que l'éloquence qui se perd dans le tumulte, excite les bravos de la foule.

Enfin on hisse le drapeau blanc, et chaque

président de groupe lit à haute voix la résolution :

« Ce meeting du peuple de Londres, qui est déterminé à traiter désormais l'Irlande avec justice, condamne énergiquement le bill de coercition et s'engage à user de tous les moyens légitimes pour assurer son rejet. »

Tous les chapeaux s'agitent. L'avis contraire ? Il n'y a que des grognements prolongés.

Le grotesque s'étalait à l'aise et sans vergogne, inconscient, du reste, comme il a coutume dans toute assemblée britannique. Sur une estrade, à côté d'un orateur gesticulant, se tient un homme, le chef couvert d'une tête de cotillon représentant le diable orné de cornes et d'oreilles d'argent. Sur sa poitrine s'étale une pancarte : *L'auteur du bill de coercition*.

La foule rit à se tordre. A un autre groupe, le portrait ou plutôt la caricature absolument ridicule de Gladstone, Morley et lord Spencer. Avec cette rubrique : *Les chefs en qui nous avons confiance*.

Un peu plus loin, dans le groupe des socialistes, se dresse une potence où sont accrochés trois mannequins, l'un coiffé d'une couronne royale, les deux autres portant la robe de juge. *Sort des traîtres*, dit l'inscription.

Cinq heures. Tout est fini. Les groupes s'é-

branlent suivis chacun de leurs camions. J'emboîte le pas aux socialistes qui ne me paraissent pas l'élite de la Cité; leur principale occupation consiste à siffler deux bénévoles *policemen* à cheval qui les escortent gravement.

Ils arborent des drapeaux rouges surmontés du bonnet phrygien; rien de mieux; mais pourquoi une dizaine d'entre eux se sont-ils coiffés de chapeaux garibaldiens et armés de haches de licteurs romains dont la lame de bois est recouverte d'une feuille de chocolat Ménier?

J'espère que les destinées de l'Irlande reposent sur de plus sérieux défenseurs.

CHAPITRE XV

MISÈRE

Quand les fêtes de *Christmas* sont passées, que la dernière bouteille de gin est bue et que les hoquets des ivrognes ont été lâchés dans le ruisseau ; quand les *public houses* se sont vidés de leur clientèle de mégères, car l'on sait qu'autant que leurs époux les matrones de la Grande-Bretagne sont les fidèles du dieu *Spirit* et du roi Gambrinus, la misère reparaît avec ses ongles furieux. L'oie et le plum-pudding de Noël et le roastbeef de la semaine de bacchanales ont englouti non pas toutes les épargnes, car il ne peut jamais y en avoir dans les ménages du pauvre, mais les défroques et les hardes, et l'anneau de mariage et les boucles d'oreilles de la fille aînée.

Tout est entassé chez le prêteur sur gages et l'emprunteur ne les reverra plus.

Enfin, les ventres se sont remplis; une fois n'est pas coutume; les craintes du lendemain se sont noyées dans le gin. Mais l'ivresse est cuvée, le lendemain est venu, d'autant plus lamentable qu'il contraste avec les lourdes joies de la veille. Le buffet est vide, le froid plus cuisant, car le lit s'est aminci pour satisfaire aux exigences du ventre, et la cheminée est veuve de charbon.

Et le travail ne vient pas.

Aussi commencent par les rues, les processions des ouvriers sans ouvrage.

We have no work to do

We have no work to do (1)

Ils chantent d'une voix lamentable, les yeux attentifs aux fenêtres, cet unique refrain de la complainte de détresse, plus lugubre cent fois que le *Frère il faut mourir* des Trappistes. Ils vont ainsi par groupes de quatre, de six, de huit, ayant associé leur misère. Presque tous des jeunes gens, camarades d'atelier, compagnons du même chantier; mais ne croyez pas qu'ils soient seuls; pas un qui derrière lui, au taudis dénudé, ne laisse une femme et une nichée d'enfants.

1. Nous n'avons pas de travail.

Et voilà bien autant que l'ivrognerie, la source de la grande misère.

M. George Sims, qui a déjà touché du doigt ces plaies béantes de la gangrène sociale, dénonce courageusement dans un article du *Daily News*, comme la cause principale de l'incurable détresse des classes ouvrières, les mariages prématurés et leur conséquence fatale : le pullulement d'enfants.

Plus le district est populeux et pauvre, plus la semence humaine est féconde. Il n'est guère de maison qui ne contienne de ces couples que la juvénile imprévoyance voue à une vie de famine et à la mort au *Workhouse*. Le mari a vingt et un ans, la femme dix-huit, et déjà trois enfants encombrant le logis. A trente ans la trop prolifique fille du peuple en aura huit ou dix dont la moitié, quelquefois et souvent toute la couvée, est debout criant famine. Vingt-cinq francs par semaine, c'est la moyenne du salaire de l'ouvrier. A deux, avec un enfant, on peut vivre à peine, mais passé ce chiffre, c'est la gêne et ensuite la faim chronique.

Il faudrait un long chapitre pour parler de la misère à Londres et des sommes énormes versées annuellement par la charité publique. Faibles palliatifs contre le paupérisme toujours grandis-

sant. L'Angleterre, on le sait, se débarrasse dans des sortes de prisons appelées *workhouses* d'une grande partie de ces misérables, conséquence d'une vieille loi de la reine Elisabeth. « Personne n'imaginait, fait avec juste raison observer Herbert Spencer, que la loi d'Elisabeth qui, pour arrêter les progrès du vagabondage, mettait les pauvres à la charge des paroisses, aurait pour résultat la création de ces soi-disant *maisons de travail* qui ne sont par le fait que des asiles ouverts à la paresse en cheveux blancs, et un endroit où les gens mariés montreraient successivement toutes « leurs affinités électives », c'est-à-dire où, parfois, sur trente couples d'époux, il ne resterait plus un seul homme vivant avec sa propre femme ». Mais les *workhouses* ne servent guère de refuge qu'aux orphelins et aux vieillards et la jeune population nécessiteuse augmente d'une façon effroyable. Les immenses cités ouvrières que depuis vingt ou trente ans l'on ne cesse d'élever sur tous les points de Londres ne suffisent plus. Il en faut d'autres, toujours d'autres.

La pullulation des enfants touche au fantastique. Les larges et profondes cours, les galeries où ils s'ébattaient sont devenues trop étroites; on les voit s'entasser les uns contre les autres

dans un grouillement et un fourmillement sans nom qui font songer aux nuées de sauterelles que le Dieu de Moïse envoya jadis pour dévaster la terre fertile des Pharaons.

Singulière frénésie qu'ont toutes ces nations bibliques à multiplier et à croître ! Étonnante imprévoyance du pauvre, qui augmente d'autant plus sa famille qu'il a moins la possibilité de la nourrir !

Les sociétés de charité s'ingénient à donner de temps en temps un bon dîner à ces petits misérables : un plat de viande, des pommes de terre, du thé, du pudding. Mais dans les *halls* où on les reçoit, ils accourent en si grand nombre qu'il s'en faut de beaucoup que tous trouvent place au banquet. Rien de plus pitoyable alors que de contempler les mines désolées et déconfites des pauvres petits êtres exclus.

— Que fait ton père ? dis-je à l'un d'eux en lui donnant quelques *pence*.

— Il cherche de l'ouvrage.

— Et ta mère ?

— Elle soigne les petits.

— Elle en a plusieurs ?

— Deux jumeaux.

— Vous êtes beaucoup d'enfants ?

— Nous sommes dix.

Dix! douze! c'est la moyenne. Et ces couples patriarcaux ont quelquefois dix ans de ménage à peine. La mère n'a pas trente ans et le père n'est guère plus âgé.

O Malthus! où es-tu?

Les missionnaires de la cité de Londres qui croient faire œuvre pie en allant de maison en maison engager les jeunes gens au mariage font donc œuvre mauvaise. *Croissez et multipliez*, ce vieil axiome biblique de l'époque où les champs étaient déserts; n'a plus raison d'être dans la Grande-Bretagne. Multiplier! quand la nation étouffe de trop-plein et que la ville immense crève de sa pléthore d'existence! *Multiplier!* quand les fabriques chôment, les fours s'éteignent, quand les ateliers emploient à grand sacrifice le dixième des bras qui s'offrent, c'est un crime de lèse-société.

D'après les récentes statistiques, la population s'est accrue en France, en cinq ans, d'environ 550.000 âmes; en Angleterre, dont la superficie est moins considérable, elle s'augmente chaque année de 300.000.

Depuis 1849, Londres a doublé. Le nombre de ses habitants était alors de 2.475.800; il est de 5.300.000 aujourd'hui, y compris ses faubourgs et

ni le commerce ni l'industrie n'ont prospéré dans des proportions semblables.

Nombre de braves gens, fait observer M. George Sims, s'imaginent que lorsque un homme a beaucoup d'enfants c'est autant de soutiens qu'il se crée pour sa vieillesse. Cela peut exister au beau royaume d'Utopie, mais dans le monde ouvrier, en Angleterre spécialement, il n'en est pas ainsi. Les enfants, en grandissant, font comme ont fait père et mère. Dès quinze ou seize ans les filles se marient ou se mettent en ménage avec des garçons de dix-huit. Quand le père a besoin des siens, qu'il atteint l'âge fatal où son corps est brisé, où ses bras sont devenus invalides, — et, dans certaines industries meurtrières, un ouvrier n'est plus qu'une ruine à quarante ans, — ses enfants ont leur famille à eux, une femme et des petits qui dans le cœur passent avant les vieux, et les vieux vont mendier ou mourir au *workhouse*. Presque toujours ils sont les propres artisans de leur misère. Eux-mêmes, pour se débarrasser d'une fille grandissante dont la garde devient une corvée et l'estomac une charge, l'incitent à se hâter de prendre un mari. Le choix, naturellement, est déjà fait d'avance, le fiancé vit dans le voisinage, souvent dans la même maison, sur le même

palier, porte à porte, et le révérend de la chapelle voisine ne fait que consacrer des relations intimes déjà de longue durée. Le nouveau marié, qui n'a pas vingt ans, gagne tout juste de quoi entretenir frugalement son nouveau ménage. Mais si le travail s'arrête, la misère accourt. Il ne reste à la jeune femme d'autre asile que la chambre de ses parents ; elle y revient avec son mari, partageant avec lui la couche qu'occupent encore des frères et des sœurs.

M. George Sims pense que pour arrêter ces unions prématurées et leur désastreuse conséquence, il faudrait enseigner aux jeunes gens la prudence, non dans le sens malhousien du mot comme le fit, il y a quelques années, Charles Bradlaugh, mais dans le sens philosophique et moral ; et c'est, ajoute-t-il, un beau champ ouvert aux réformateurs. Je suis de son avis, et cela vaudrait certainement mieux que de leur enseigner la Bible ; mais qui dans le rude troupeau écoutera les leçons du pasteur ?

Trop d'enfants ! trop d'enfants ! C'est là que gît le mal ; c'est la cause de l'effroyable plaie qui va toujours grandissant, rongant les pieds du colosse britannique.

Cependant, que ne fait pas la charité privée ! Pas de pays où elle soit plus généreuse et plus exploitée.

Des sommes incalculables sont jetées chaque année dans le gouffre. Peines perdues ! il est toujours aussi profond, aussi épouvantable. De tous côtés on s'ingénie. Un prêtre de l'église anglicane, le révérend Freeman Wills, a été jusqu'à ouvrir des boutiques de boucherie dans les quartiers populeux où l'on débite de la viande au prix de revient. Mais quand on n'a même pas le prix de revient, comment acheter ? Et c'est le cas du plus grand nombre.

Devant ces légions de misérables, le découragement s'empare des mieux intentionnés. Que faire ? « Ils sont trop ! ils sont trop ! » Il y a là, dirait M. Prudhomme, quelque vice social !

Dans une ville qui compte plus de cinq millions d'habitants, c'est-à-dire une population presque équivalente à celle de la Belgique, plus nombreuse que celle de la Suède, du Portugal, de la Suisse, une métropole qui contient une agglomération d'êtres égale à deux fois celle du Canada qui est grand comme l'Europe, et un million de plus que l'Australie, l'on peut s'imaginer le nombre de la légion des meurt-de-faim.

Les hôpitaux, si nombreux à Londres, ne doivent rien au gouvernement. Tous ont été fondés et sont entretenus par des souscriptions publiques et leurs placements de fonds s'élèvent à plus de dix millions de livres sterling; mais depuis quelques années, soit que les donateurs se lassent ou que l'argent s'éparpille en route, les dépenses dépassent de beaucoup les recettes.

Quant à la taxe prélevée sur les contribuables pour le soulagement des misères, elle est effroyable et est devenue, suivant l'expression de Herbert Spencer, une sorte de gangrène nationale.

Les taxes et les surtaxes sans cesse croissantes pourraient aider à faire disparaître ces plaies, mais elles s'engloutissent en d'autres gouffres.

Les dotations aux princes, les riches sinécures, les appointements d'une exagération ridicule donnés à des non-valeurs, le népotisme, les dignités fructueuses absorbent tout.

Mais pas n'est besoin de passer le détroit pour se heurter à ces abus, et la meilleure des républiques, qui, s'il faut en croire les âmes satisfaites, est la République française, n'a-t-elle pas entretenu et n'entretient-elle pas encore dans de grosses sinécures un tas de frères, fils, cousins, arrière-cousins, neveux et gendres de fripons

titrés, sans compter la légion des ratés qui n'ont d'autre mérite que d'avoir, au temps de la folle jeunesse, vidé des successions de bocks en compagnie de copains devenus « les hommes du jour » !

En dépit de l'énorme débouché qu'offrent aux Anglais leurs colonies, la misère comme la mort y frappe indistinctement toutes les têtes.

Non seulement les classes ouvrières étouffent dans leur effroyable fécondité, mais la bourgeoisie est embarrassée de ses enfants. Sur la quantité de misérables que chaque année la faim tue ou pousse au suicide, soixante sur cent sont des déclassés. On ne voit et ne plaint d'ordinaire que les misères des bas-fonds qui s'étalent dans les quartiers populeux et attirent forcément les regards et la pitié ; mais les lamentables drames qui se jouent sourdement au sein de la société policée, les détresses des gens respectablement vêtus, on ne soupçonne ni leur étendue ni leur nombre. On peut se faire une idée approximative cependant de la quantité de ces pauvres en chapeau noir et en redingote boutonnée pour dissimuler la pénurie du linge, en parcourant les immenses colonnes ouvertes dans les journaux anglais aux demandeurs d'emploi. Et encore les

milliers qui s'y inscrivent ne comprennent-ils que les moins à plaindre de cette armée de misère, ceux qui peuvent payer une annonce; les autres, on ne les compte plus. Un négociant de la Cité demande un expéditionnaire parlant trois langues, il reçoit dès le lendemain 225 lettres. Une station du Métropolitain a besoin à l'un de ses guichets d'un receveur provisoire, 2 shellings et six pence par jour (20 francs par semaine); le bureau reçoit 1.500 pétitions. Sur ce chiffre mille à douze cents sont écrites par des hommes dont le style dénote une parfaite éducation.

Il faut un garçon d'amphithéâtre à *Middlesex-Hospital*, vingt-cinq docteurs affamés se proposent. Nombre de pharmaciens anglais sans capacité ni diplôme font triturer leurs drogues par de jeunes médecins. L'instruction court les rues, elle prend les places des ignorants. D'anciens élèves des universités écrivent des bandes à tant le mille, des maîtres ès arts sont garçons épiciers.

Pour les femmes, je parle des instruites, même détresse. La place est aussi encombrée. Dernièrement un célèbre auteur dramatique à qui la fantaisie prit d'avoir une dame comme secrétaire fit paraître une annonce dans le *Illustrated London News*. La postulante ne devait pas avoir moins de trente ans et être diplômée si possible,

posséder une belle écriture, et une parfaite connaissance du français. Afin d'éviter les sollicitations des bas-bleus fort nombreux en Angleterre, qui eussent à l'envi pétitionné le secrétariat d'un homme de lettres dans le secret espoir d'une collaboration future l'auteur prit un pseudonyme et l'adresse d'un marchand de journaux. « La semaine n'était pas écoulée, écrit-il au *Standard*, que j'avais déjà reçu 435 pétitions, toutes d'une superbe écriture, venant de dames ou demoiselles munies de diplômes, déclarant parler et écrire couramment non seulement le français, mais la plupart, l'allemand et l'italien. Et qualité inappréciable pour un secrétaire, cinquante au moins joignaient à leurs « accomplissements » l'art de la sténographie. Et quels étaient les honoraires demandés par ces pauvres filles? De 6 à 25 shellings par semaine! même pas les gages d'une cuisinière !

CHAPITRE XVI

LE DERBY

Depuis l'année 1780, où le comte de Derby fonda à Epsom ce grand concours annuel, il n'y eut jamais une seule interruption.

En dépit des courses rivales et nombreuses qui ont surgi, surtout pendant les vingt dernières années, celle d'Epsom reste toujours le grand événement de la saison, car c'est la course populaire par excellence, ou mieux la course nationale. Tous les Anglais, du moins tous ceux qui en ont la possibilité, considèrent comme un devoir de se rendre au Derby, et quel que soit le temps, les célèbres « dunes » sont le rendez-vous de plusieurs centaines de milliers de spectateurs qu'y transportent de Londres de cinq minutes

en cinq minutes de neuf heures du matin à deux heures, deux voies ferrées.

Mais de tous les attraits du Derby l'un des plus goûtés est sans contredit le voyage par les routes à travers les riantes bourgades du Surrey. Grands et petits, princes du sang, pairs d'Angleterre et marchands de friture, tout ce qui peut se procurer un véhicule, depuis le mail coach à quatre chevaux, l'équipage aux laquais solennels jusqu'à la charrette traînée par un baudet poussif délaisse le monotone chemin de fer pour revenir à la vieille et bonne manière quand rien ne presse, plus longue, plus dispendieuse, mais en revanche combien plus gaie.

Sauf quelques diversités de détail, de physionomie, de costumes, les scènes popularisées par le célèbre caricaturiste George Cruikshank et Firth revivent dans toute leur intensité. C'est la même foule dans sa joie grossière, sa brutale exubérance, ses particularités pitoyables ou grotesques : femmes ivres, *gypsies* en costume pittoresque jouant de la guitare près des tables autour desquelles se gorgent de viande et de champagne les gentlemen du *Highlife*; diseuses de bonne aventure, *minstrels* barbouillés de noir, loqueteux, *cockneys* stupidement corrects, pick-pockets, *detectives*, visages couperosés, déli-

cieuses *Misses*, plus fraîches et plus jolies que les fleurs que tendent de maigres fillettes coiffées de chapeaux à plumes, pieds nus et déguenillées; commis échappés à la banque ou au comptoir qui affectent des allures d'officiers de cavalerie; couples amoureux ingénument entrelacés, pugilats impromptus de voyous, l'enclos de toile ou des *Professional Boxers* donnent pour un penny par tête un *entertainment* sur le noble art de la *self defence*; *snob* affairé qui fend la foule, lorgnette en bandoulière, voile bleu enroulé au chapeau, désireux de laisser au badaud l'impression de son importance; régiments de *police-men* à pied et à cheval, hercules aux biceps saillants et au ventre creux, bonneteurs qui improvisent leur jeu sur un siège pliant ou en un coin de parapluie, marins mutilés brandissant leurs moignons, à côté de la toile où est enluminée leur catastrophe; ouvrier « sans travail » mais non sans enfants, car, prolifique comme un lapin, il est escorté d'une moitié affligée d'un ventre énorme et qui traîne péniblement une nichée biblique; débits de café, de bière ou de thé et de fritures; tentes de commodités où furtivement va se soulager une gentie *miss* ou une imposante matrone à côté de danses écossaises au son de la cornemuse; tout pêle-mêle en

un fouillis et des coudoiements bizarres au milieu des longues lignes des bookmakers, tandis que de vieilles demoiselles à lunettes ou des presbytériens à chapeau mou et à cravatte blanche distribuent d'édifiantes petites brochures.

C'est la saturnale sportique, la confraternité du plaisir, que la pluie vient trop souvent mouiller; l'égalité devant le turf aux bruits tintamaresques des fêtes foraines; cris des camelots, ronflements des bugles, beuglements des bookmakers, hurlements des saltimbanques, glapissements des marchands de programmes, chansons des minstrels, chants des salutistes avec accompagnement de banjo, de castagnettes, de tambours de basque, de grimaces et de gigue.

Et c'est en quoi le Derby est bien différent de Newmarket et surtout d'Ascot, réunion favorite de la haute aristocratie et préservé, par son éloignement de Londres, de l'invasion de cette multitude hétéroclite, indécente et bruyante.

C'est au milieu de l'amas des voitures de luxe et des *mail-coachs* que se dressent rapidement les tables somptueuses. Pâtés monstres, jambons d'York, volatilles froides, fleurs et fruits exotiques. Les convives mangent debout et hâtivement, et des valets poudrés à frimas débouchent gravement le champagne. Nombre de landaus

deviennent salles de festins, d'où l'on jette çà et là un morceau de victuailles à de petits enfants aux entrailles vides ou à des vieilles et des vieux sordides, lamentables Lazares, qui ont marché toute la nuit pour ramasser ces miettes de la table du riche.

C'est là que le flirtage s'étale à l'aise dans un aimable débraillé. Les jolies *misses* sourient aux *mashers* qui, l'air niais et bouche en cœur, entourent le carrosse; et le gommeux anglais, aussi stupide et ridicule que le nôtre, met de côté, pour cette fois seulement, le décorum officiel qui dans la secte des imbéciles proscriit le rire en public.

Tohu-bohu, ripailles, ivrogneries, paris, miaulements, sermons, chants, bousculades, disputes, baisers, tout s'enroule jusqu'au coup de la cloche; alors, poussée formidable. Les tribunes sont déjà pleines; la police balaye la piste, refoulant à droite et à gauche la foule. Le peloton multicolore des jockeys débouche. Le silence se fait. On n'entend plus que les derniers appels des bookmakers.

Après les deux ou trois faux départs inévitables, le peloton s'ébranle enfin. *The y are off!* crient dix mille voix. Moment solennel. En ligne d'abord; la ligne se rompt, se masse, devient tas.

Le tas bondit comme un ouragan, il passe, il est passé; puis il s'égrène.

Une partie de la foule lâche la piste pour se précipiter au travers de la pelouse. Les chapeaux s'agitent, les noms des jockeys sont hurlés frénétiquement, accompagnés de bravos ou de huées.

Nos sports les plus célèbres, Longchamp, Chantilly, ne peuvent donner qu'une faible idée d'Epsom et de l'enthousiasme de nos voisins.

Cependant, il ne faudrait pas s'y tromper; le gros du public anglais ne s'entend pas plus que le nôtre en chevaux. L'hippiatrique est science aussi inconnue au *cockney* de Londres qu'au badaud de Paris. Il s'engoue d'un cheval parce qu'il l'a entendu nommer, d'un jockey parce qu'il a vu son portrait aux vitres d'un public-house. De braves dames incapables de distinguer un pur-sang d'une bourrique, qui n'aventureraient même pas un shelling sur sa tête, poussent des cris d'enthousiasme quand passe le vainqueur.

On court au Derby parce que tout le monde y court, on parie parce que les autres parient, l'épais bourgeois, pour se donner des airs de sportsman, le petit commis pour imiter le patron;

mais l'on y va surtout parce que c'est un prétexte à amusement, à pique-nique, à saoulerie et que c'est une diversion dans la monotonie de la vie routinière.

CHAPITRE XVII

LES SWIMMING-CLUBS

Un bouquet grand comme la ville de Londres, disait Victor Hugo, c'est Jersey ; et il ajoutait : « Une idylle au milieu de la mer. » Riche en superbes baies, c'est aussi de toutes les côtes britanniques la meilleure pour les meetings de nageurs. Depuis plusieurs années, la natation a pris dans la Grande-Bretagne un développement et une importance inconnus chez nous ; nos voisins s'y sont livrés avec l'ardeur qu'ils apportent à tous les genres de sport, les perfectionnant sans cesse jusqu'au degré d'excellence. Pas d'exercice physique plus salubre et peu d'aussi agréables. Au contraire des autres sports, il met le système musculaire en mouvement sans occasionner de déperdition de forces.

Bienfaisant pour la circulation, les organes respiratoires et digestifs, le développement des muscles pectoraux, il a l'utilité plus haute de sauver à l'occasion sa propre vie ou la vie de ses semblables. Rien que pour cette considération, il méritait d'être popularisé. Les Romains, reconnaissant son importance, exerçaient les troupes à traverser le Tibre à la nage. A la tête de ses légions, César coupait les fleuves sans avoir besoin de pontonniers. C'est à la nage qu'il sauva ses *Commentaires*. On cite le même fait du Camoëns naufragé sur la côte de Cambodge.

A l'exemple des Romains, les Anglais ont fait du bain froid un devoir quotidien, régulier comme le chant des hymnes dominicales. S'il n'y a pas à Londres, comme à Rome au temps des Césars, huit cent cinquante bains publics, chaque maison qui se respecte a son *Bath-Room* où, hiver comme été, va s'immerger la famille.

Mais rien ne vaut la pleine eau. Comme tous les autres sports, elle a ses fanatiques qui, l'année durant, quel que soit l'état du ciel et de l'atmosphère, même quand il faut casser la glace, vont exécuter leur plongeon. Plusieurs clubs même choisissent Noël ou le jour de l'an pour leurs évolutions nautiques. Ceux de Glasgow

sur la Clyde et de la Serpentine dans Hyde-Park attirent par leurs excentricités nombre de curieux.

Entre tous les *Swimming-Clubs*, le plus important est celui de Jersey, fondé en octobre 1865 sous l'inspiration de M. William Anderson, qui en devint son premier secrétaire. Les motifs de sa fondation n'étaient pas purement sportifs. Pas d'année ne se passait que les côtes de l'île ne fussent le théâtre de fatals accidents. Dans l'été de 1865, deux jeunes gens qui se baignaient au havre des Pas, près de Saint-Hélier, par une mer parfaitement calme, se noyaient dans cinq pieds d'eau, à vingt-cinq mètres du rivage, sous les yeux d'une vingtaine d'hommes dont pas un ne savait nager. Il eût suffi de jeter une bouée, une corde, mais rien ne se trouvait sous la main.

Malgré les appels pressants des journaux, les autorités locales ne prenant aucune mesure, il y eut une réunion à la suite de laquelle le club fut fondé. « Ce meeting, dit le rapport, déplorant les accidents et les pertes de vie nombreuses sur les côtes de Jersey, désireux de prévenir ces malheurs et d'encourager l'art si utile de la natation, vote, dans l'intérêt commun, la formation d'un *Swimming-Club*. »

Les débuts furent pénibles ; les autorités

municipales refusèrent leurs concours. Il fallait creuser un bassin, énorme dépense, compter avec la marée, disposer autour de l'île des stations de secours, des bouées de sauvetage, des écriteaux indiquant les profondeurs, les endroits dangereux, des placards enseignant les moyens de rappeler les noyés à la vie.

Il faut rendre ce témoignage d'admiration aux Anglais, c'est qu'ils possèdent, au plus haut degré, une qualité qui nous manque : l'initiative individuelle, et, dans leurs entreprises, n'ont nul besoin de l'appui gouvernemental. Les fonds des particuliers arrivèrent peu à peu. Le *Harbour Board* versa 40 livres sterling. Le nombre des membres s'accrut rapidement. De cent trente-neuf qu'il était au début, il s'élève à près d'un millier aujourd'hui (dont plus d'un tiers de femmes) donnant une recette annuelle dépassant deux cents livres.

Comme partout en Angleterre, à l'exception peut-être de quelques rares endroits qui ont conservé les habitudes patriarcales, hommes et femmes se baignent séparément. La pruderie anglaise le veut ainsi, et les autorités locales font afficher, à chaque saison, leurs règlements prohibitifs. Le mari, par conséquent, ne peut apprendre à nager à sa femme, le père à sa fille,

le frère à sa sœur ! il faut avoir recours à un maître baigneur. Mais la morale orthodoxe est sauve. Aussi les Jersiens qui réorganisent leur *Swimming-Club* font-ils construire deux bassins entièrement séparés au hâvre des Pas.

La grande attraction ce sont les *matches* ou concours donnés annuellement.

Le premier eut lieu le 6 septembre 1886. Modestes d'abord, ces réunions devaient devenir rapidement populaires et attirer des milliers de spectateurs.

Elles rappellent en quelque sorte les grands festivals nautiques des Indes, où hommes, femmes, enfants vont se purifier dans le fleuve sacré. On les annonce *urbi et orbi*, et les meilleurs champions de tous les clubs de l'Angleterre sont appelés à y prendre part.

Les prix naturellement varient. C'est d'abord la médaille d'or du championnat, puis des objets d'art, bronzes, coupes d'argent ou de vermeil, montres, chaînes, nécessaires de toilette, de voyage, services de table, etc.

Ces concours étaient autrefois de deux sortes, entre amateurs et entre *professionnels*. Est amateur celui qui n'a jamais enseigné pour un salaire soit la natation, soit tout autre exercice de sport, et qui n'a jamais concouru pour une somme

d'argent avec un professionnel. On saisit la distinction : un *professionnel* n'est pas *gentleman*.

Avant de recevoir son prix, le vainqueur doit donc déclarer sa situation. Professionnel, il reçoit publiquement le numéraire, ordinairement cinq livres sterling. Amateur, on lui lit le règlement en lui demandant s'il veut rester tel. En ce cas, on l'informe qu'il lui faut acheter un prix avec la somme gagnée, et désigner une personne qui se chargera de l'achat. A vrai dire on ne s'occupe pas de savoir si l'instruction du règlement a été suivie, mais les apparences sont sauvées.

Cependant beaucoup protestèrent contre cette manière de procéder, et, dans un meeting général de 1881, les *Swimming-Clubs* se déclarèrent contre les compétitions entre les amateurs et ceux qui n'étaient mus que par l'appât du vil métal.

Ces derniers, rejetés, formèrent une association qui n'eut pas de durée.

La grande attraction des matches du *Swimming-Club* de Jersey, indépendamment de la beauté du site, est leur variété et leurs épisodes comiques, depuis le concours d'enfants au dessous de quatorze ans jusqu'à ceux des vieux et expérimentés nageurs.

Il s'y déploie toute une série de jeux nautiques dont les débats ne lassent jamais les insulaires et dont nos joutes fluviales ne peuvent donner la moindre idée : courses de vitesses sur le dos, plongeurs fantaisistes, courses aux parapluies, *Team races*, *crocodile races*, *Catherine wheels*, *water polo* et les grands *waters carnivals*.

Quelques descriptions sommaires de ces différents sports ne seront pas inutiles pour montrer à quel degré d'agilité et d'adresse une pratique assidue et l'emploi intelligent des forces peuvent amener l'homme dans un élément qui n'est pas le sien et que beaucoup instinctivement redoutent. Cet effroi instinctif de l'eau se manifeste même chez les marins, dont, on le sait, un grand nombre ne savent pas nager.

Le *Team race* consiste en deux équipes de sept nageurs placés en file indienne à l'une des extrémités du bassin. Au commandement de *Go* (allez), le premier de chaque file plonge, parcourt en droite ligne la carrière aquatique et revient toucher le pied du second de sa file qui plonge à son tour, faisant le même trajet, et ainsi de suite jusqu'au septième. L'équipe dont le n° 7 arrive premier au point de départ gagne le prix.

Même jeu dans le *Royal mail*; chaque nageur

entre dans un sac dont il se dévêt en arrivant au but, pour le remettre au suivant qui doit y entrer avant le plongeon.

Le *Crocodile race* se fait également entre deux *teams*. Aussi une course de vitesse. Chaque nageur place sa main sur la hanche de celui qui le précède et après un certain parcours, les deux *crocodiles* reviennent au but sans que la file ait été rompue.

Les *Catherine wheels* sont des feux d'artifice que l'on tire à la nage.

Dans le *Grand water Carnival*, les compétiteurs se présentent dans les costumes les plus bizarres, chapeaux, corsets, bottes, gants, parapluies : ils se dirigent ainsi accoutrés vers un bateau garni d'amateurs aussi grotesquement vêtus, le prennent à l'abordage, le font chavirer à la grande joie des spectateurs et regagnent le point de départ où ils doivent arriver sans avoir rien perdu en route de leur accoutrement.

Puis suivent de véritables tours de force. On en voit faire sous l'eau cent mètres en une minute et quelques secondes. La plus grande distance parcourue ainsi est trois cent quarante pieds. Ce fut un nommé James Finney qui en 1882 remporta le prix. Je ne sais si ce tour eut lieu à Jersey, mais il est resté célèbre dans les

annales nautiques. Il est vrai que Finney s'était fait dans l'art de nager sous l'eau une spécialité. On ne peut y demeurer plus d'une minute et demie, cas encore très rare. Les pêcheurs de perles y restent quelquefois deux minutes, mais on les remonte évanouis, les oreilles ruisselantes de sang.

Se déshabiller dans l'eau, y écrire une lettre, la cacheter, mettre l'adresse et la porter intacte au rivage sont jeux communs à tous les *Swimming-Clubs*. Il y a aussi le sac de Monte-Christo qui ne manque jamais de faire frémir les dames; mais le plus intéressant de ces exercices est sans contredit le *Water polo*, sorte de jeu au ballon que l'on ne lance que d'une main, et où se déploie non seulement l'adresse, la présence d'esprit, le coup d'œil du nageur, mais la pleine maîtrise de son art.

Il y a une dizaine d'années, la *Swimming Association of Great Britain* organisa scientifiquement ces parties, fixant à huit pouces de diamètre la dimension de la balle, à un minimum de six le nombre des joueurs de chaque camp, et à vingt minutes la durée de la partie.

On y compte, comme au *foot ball*, deux capitaines, deux *umpires*, un *referee*, dont, en cas de contestation, la décision est souveraine.

Les clubs de nageurs de l'Angleterre se sont syndiqués.

Ils forment une sorte de chambre, le *Swimming Parliament*, où tout club important envoie son représentant.

Chaque genre de sport compte son corps gouvernemental, mais aucun n'est aussi « représentatif » dans son organisation que la *Swimming Association*, dont les règlements sont basés sur ceux de l'*Amateur athletic Association* et de la *National cyclist Union*.

Une quatrième association, celle du *National Skating*, a été ajoutée récemment aux trois premières, de sorte que si un membre transgresse les règles de l'une d'elles, une quadruple pénalité tombe sur lui. Il est suspendu et aucun des autres corps ne lui permettra de concourir à une compétition quelconque tant que durera sa peine.

On s'explique, par l'organisation de ces sociétés sportives, la force extensive de nos voisins qui ne font rien à la légère et apportent jusque dans leurs jeux cet esprit d'ordre, de règle, d'entente qui nous fait complètement défaut. Pas de dispute, encore moins de bataille. Toute contestation est réglée par des arbitres

membres du club, nommés par chaque partie adverse.

Au cas où les arbitres seraient, eux aussi, en désaccord, un *umpire* tranche la question.

CHAPITRE XVIII

LES MARIAGES DE GREтна GREEN

Le village de Gretna Green, ou Gratena Green, qui dépend de la paroisse de Springfield, comté de Dumfries, en Ecosse, fut longtemps célèbre par les mariages précipités qui s'y contractaient. Sa position sur la frontière de l'Ecosse offrait une commodité des plus agréables aux amoureux qui fuyaient les colères paternelles et se hâtaient de couper court aux interdictions du chef de famille, en s'épousant, non pas clandestinement comme on l'a dit, mais officiellement, devant le forgeron de l'endroit. La loi écossaise n'exigeait, pour toute formalité, qu'une mutuelle déclaration des deux parties devant témoins constatant leur consentement mutuel et au besoin la cohabitation préalable, ne fût-ce que dans une

chaise de poste. On pouvait donc être légitimement uni sans licence et sans prêtre, pourvu qu'il y eût un officiant quelconque qui signât le contrat.

Cet officiant sans mandat fut, pendant plus d'un demi-siècle, un forgeron. Il était en même temps cabaretier et aubergiste. Après l'union conjugale, il offrait le souper et le lit. Les profits qu'il tirait du fructueux monopole qu'il s'était attribué excitèrent si bien la jalousie et l'émulation de ses voisins qu'il eut la douleur de se voir entouré de nombreux rivaux. On lui fit concurrence, non seulement à Springfield, mais à Annan, à Goldstream. Il se célébrait ainsi environ 4 à 500 mariages par an. De gros personnages, des pairs, des lords chanceliers recoururent à Gretna Green, dont le nom devint générique pour toutes les unions de ce genre, quel que fût l'endroit où on les concluait. Charles-Ferdinand de Bourbon, frère du roi de Sicile, épousa, en 1836, la jolie Pénélope Smith avec les mêmes formalités.

Cependant il ne faut pas s'en rapporter aux histoires burlesques racontées au sujet du forgeron officiant avec ses aides comme témoins; la plupart sont fausses, telles, par exemple, que les trois sauts que le fiancé et la fiancée

devaient exécuter au-dessus d'un manche à balai.

Il est même douteux que John Paisley, qui de 1760 à 1814 officia comme « prêtre marieur », fut d'abord un forgeron. On assure qu'il était simple marchand de tabac, ce qui enlève un peu à la poésie de la forge. Il ne vivait même pas à Gretna Green, mais à Meggs'Hill, entre Gretna et Springfield. C'est à ce dernier village qu'il se retira en 1782 et se fit alors forgeron. Il fut remplacé par un nommé Elliot.

Le scandale et la quantité de ces mariages s'accrurent à tel point qu'en 1826 l'Assemblée générale de l'Eglise d'Ecosse crut devoir intervenir, d'autant plus que l'argent payé au forgeron était détourné du budget de ses membres. Chaque auberge sur la frontière avait son « prêtre » pour mariages et la concurrence était telle que les prix descendaient à 5 shellings et même moins. Mais, en dépit des prêches et des menaces d'anathème du clergé, les amoureux pressés continuèrent de courir à Gretna Green. Ce ne fut que trente ans après, en 1856, que la reine Victoria déclara nul tout mariage contracté en Ecosse, si l'un des conjoints n'avait à la même date, son domicile légal dans la Grande-Bretagne ou n'eût habité l'Ecosse 21 jours avant

celui de l'union. Ce statut, ajouté à l'*English Marriage Act*, n'apportait un obstacle qu'aux jeunes personnes qui s'enfuyaient précipitamment du toit paternel; cependant cet obstacle fut, paraît-il, suffisant, car Gretna Green perdit peu à peu son amoureuse clientèle.

Cette pittoresque coutume a donc disparu avec les chaises de poste. Du reste, la loi anglaise offre tant de facilités aux amants désireux de s'unir sans le consentement des parents que le forgeron de Gretna Green est devenu inutile. Le *registrar* qui marie sans papiers, sans pièce d'aucune sorte, se contentant de la simple déclaration verbale des deux parties avec la signature de deux témoins quelconques, est autrement facile et pratique qu'un voyage sur la frontière d'Ecosse. Il est à noter que, dans les classes pauvres, les mariages à l'église sont plus en faveur que ceux contractés devant le *registrar*, et qu'un certificat signé par un révérend est un document plus précieux et plus honorable que celui signé par le greffier de l'office. Mais n'en est-il pas de même en beaucoup de localités en France, où les bonnes gens considèrent nulle toute union que n'a pas bénie M. le curé? La bêtise publique est sans bornes et les préjugés qui s'y appuient longs à déraciner.

CHAPITRE XIX

CHAMP D'IVRAIE

Revenu des rivages ensoleillés que caresse la mer d'azur, terres embaumées et fleuries de la belle Provence et de l'hospitalière et pittoresque Corse, je retrouve les sinistres ombres du Nord. Là-bas, tout réchauffe et met la joie au cœur, depuis le frais rire des jeunes filles, le radieux éclat des yeux des femmes, doux comme des rayons d'étoile, jusqu'à la cordiale poignée de main de l'honnête bandit qui, un matin, se leva justicier, plus confiant en la justesse de son tir qu'en l'équité des lois. Ici, les brumes amoncelées sur l'immense métropole, les horizons barbouillés de suie, les brutes saxonnes, les gentlemen solennellement imbéciles et corrects,

les vieilles dames engluées de *cant*, les jeunes gens aux froides prunelles, bourrés de Bible et puants de vertu.

Des frissons me glacent l'échine, je me hâte de boutonner mon patelot et de refermer mon cœur. Je rouvrirai le tout aux prochaines fêtes estivales, non loin du port de la Joliette et aussi dans les rians villages de la Balagne, le joyau de ce joyau méconnu de la France, l'altière Cynos, l'île aux merveilleux décors.

Combien de paperasses et de feuilles diverses entassées sur ma table ! Ces paquets de journaux de Londres me semblent autant de colis nauséabonds, réceptacles des échantillons des misères, des tristesses, des crimes, des hypocrisies, de toutes les abominations de la vie.

Adieu les rêves sous le ciel bleu, les chevauchées dans les montagnes agrestes, les imprévus des rencontres ; adieu les sourires de jolies filles aux tresses épaisses et soyeuses ; adieu les bienvenues, les mains et les cœurs ouverts des hôtes du foyer hospitalier.

Noire politique, jongleries électorales, mensonges et palinodies, réclames éhontées des

trafiquants de plume, puffisme et fumisterie défilent tandis que grondent les plaintes des spoliés, les revendications des prolétaires broyés par la monstrueuse machine, écrasés par le capital, que s'étale devant les meurt-de-faim le luxe insolent des fortunes mal acquises, que grouillent les débauches en putréfaction et s'épanouissent les vices en herbe, toutes les beautés des civilisations hautes, avec par-dessus tout, couvrant tout, dominant tout, les grands mots de morale, d'honneur national, de pureté nationale, d'intérêt des masses, d'abnégation et de dévouement des charlatans au pouvoir, comme si l'intérêt de ceux qui gouvernent n'était pas toujours en contradiction directe avec l'intérêt de ceux qui sont gouvernés.

Je parlais de pureté et de morale que nos voisins d'outre-Manche prônent si haut, et voilà que, fouillant au hasard dans les dernières feuilles et dans le fumier des comptes rendus des cours de police et des cours criminelles, je tombe justement sur une série d'*offences* — comme on dit ici — dont la Grande-Bretagne offre dans ses bibliques sillons une moisson toujours fertile.

Certes, chaque pays possède ses vices comme ses qualités propres, mais le plus odieux de tous, à mon sens, est encore l'hypocrisie, et la pudique Albion nous jette trop souvent à la tête, à nous autres Français, l'accusation d'immoralité, pour que nous ne laissions pas échapper l'occasion de lui mettre de temps à autre le nez dans sa cuvette d'eau sale.

Commençons la série des forfaitures au sixième commandement par celle de ce directeur d'une école industrielle, *alias* maison de correction, qui, chargé de ramener les jeunes natures dévoyées dans le bon chemin, admirateur passionné de la Bible, prenait, pour ce faire, les sentiers de Sodome.

Glissons sans appuyer et arrivons à une succession de délits tombant sous le coup du « criminal law amendment act », qui laisse si beau terrain au chantage,

Série des jeunes.

Un clerc des ordres sacrés, James Reading, ayant, sans doute pour imiter Noé, fêté la dive bouteille, se trompe de chambre et se met dans le lit de la fille de son hôtesse, gamine de quatorze ans. Celle-ci ne dit mot et, probablement terrifiée par cette visite nocturne, laisse faire et feint un profond sommeil. Mais la mère, qui

ne dormait que d'un œil, entend un bruit insolite, se lève, accourt et surprend l'apprenti clergyman dans une posture qui ne laissait aucun doute sur la nature de ses intentions.

— Misérable, s'exclame-t-elle, que faites-vous là ?

Question au moins superflue.

— Rien, dit l'autre, je me prépare à dormir.

— Dans le lit de ma fille.

— Vraiment ! est-ce possible ? Serait-ce effectivement le lit d'Elisabeth ?

Il ne lui est plus permis d'en douter, car Elisabeth juge le moment opportun de s'éveiller en sursaut et de pousser des cris de paon.

— Ah ! je suis désolé ! dit avec un bel aplomb le jeune apôtre.

Il l'est bien davantage en s'entendant condamner à neuf mois de travaux forcés.

Trois polissons de treize à quatorze ans comparaissent devant la cour de Greenwich pour *indecent assault* sur la personne de M^{lle} Minnie, âgée de douze ans. La mère, qui se doutait de quelque chose de louche, les a guettés et surpris dans un champ. A la vue de cette tête de Méduse, les deux premiers délinquants prirent la fuite et

le troisième grimpa sur un arbre. Quand à miss Minnie, elle fut reconduite à coups de caillottes à la maison. Examinée par le médecin, on ne trouva aucune trace de violence; c'est pourquoi les trois drôles, appréhendés d'abord, furent rendus à leur famille après avoir reçu, au préalable, de par l'ordre du magistrat, douze coups de verge de bouleau sur la partie la plus grasse des reins.

Rose Feutiman est une petite bonne de quinze ans, agaçante et jolie, faite à point pour tenter les vieux célibataires et mêmes les jeunes, car à ses appas le jouvenceau George Batult fut pris. Comme elle lavait le plancher de la cuisine, agenouillée et jouant activement des bras, l'amoureux Batult trouva la position exquise et le moment favorable, et, bien que simple larbin, fit sa déclaration à la hussarde, c'est-à-dire que, sans s'attarder aux bagatelles de la porte, il attaqua vivement la place. La place, se voyant forcée, jugea toute résistance inutile.

— Motus ! fit George.

— Compris ! dit Rose.

Tout se fût donc passé sans fracas, mais un satané marmot caché sous une table et sur lequel

on ne comptait pas, n'eut rien de plus pressé que de relater à sa mère, maîtresse de céans l'événement extraordinaire et inattendu auquel il venait d'assister, récit qui, répété au magistrat, valut au pauvre George neuf mois de travaux forcés.

Encore un jeune homme de dix-neuf ans, et encore un George, George Hawkins.

Celui-ci, suivant l'exemple des patriarches, s'adresse à sa propre sœur, une autre Rose aussi. Mais elle n'a que six ans, âge trop tendre pour bien comprendre les beautés bibliques ; aussi s'effraye-t-elle et pousse-t-elle des cris qui attirent les voisins, et douze mois de travaux forcés à cet émule d'Abraham.

Série des maturités.

Une rougissante fiancée de seize printemps va rendre visite à son futur, guerrier attaché à l'artillerie royale, Il est absent, mais à sa place se présente le papa qui, quoiqu'en cheveux blancs, se propose de remplacer son fils et de lui prouver sa verdeur. Lui aussi a été guerrier. « Plus faire que dire » est sa devise ; il ne perd

pas son temps en longues conférences. La fiancée, plus rougissante que jamais, lutte, se débat, appelle. On frappe à la porte. « Dieu soit loué, c'est Will. » C'est Will, en effet. Il constate le trouble et l'agitation du couple.

— Qu'avez-vous fait ? demande-t-il menaçant à l'auteur de ses jours.

— Allez au diable ! réplique celui-ci, s'armant d'une solide trique.

Le fils n'alla pas au diable, mais il emmena sa fiancée en faisant claquer la porte.

Montrant par là qu'il n'était pas content.

Non plus ne le fut le céladon, en s'entendant condamner à six mois de résidence aux frais de Sa Majesté.

En voici un autre qui s'adresse à la fille de sa femme, cas très fréquent, affirme-t-on. La gamine, Emily Furnival, a quinze ans. Ce doit être une petite flirteuse, car elle a profité de l'absence de sa maman pour venir chercher nuitamment un livre dans la chambre de beau-papa, la Bible probablement.

Beau-papa, qui était au lit, se fit sans doute lire le chapitre de Loth et en mit la morale en

action. Une grosseesse résultat de cette édifiante lecture, en même temps qu'une comparution devant la cour centrale criminelle. Le beau-père jura avoir été en cette occasion aussi sage et circonspect que feu Joseph lui-même; c'était, dit-il, un coup monté par son épouse pour obtenir un divorce désiré.

Comme il fut prouvé que la jeune Emily avait été locataire déjà, à deux reprises, d'une maison de correction pour « habitudes irrégulières »; que, de plus, elle s'absentait fréquemment le soir pour courir la pretantaine, il se pourrait que le beau-père eût raison et fût aussi vertueux que vous et moi; c'est ce que pensa le jury, qui lui donna les bénéfices du doute et l'acquitta haut la main.

Le jury, et spécialement le jury anglais, commet trop souvent de lâchetés et de bévues pour qu'on ne lui donne pas de bons points, quand, par hasard, il le mérite.

Cependant les inconsistances et les sottises qu'on lui reproche ne sont que la conséquence de la faiblesse humaine.

Etant donné que sur, cent individus pris au hasard, il y en a au moins quatre-vingt-dix

d'obtus, de pétris de préjugés et d'une intelligence médiocre, pourquoi supposer que sur douze jurés, il se trouve une majorité douée de lumière ou même de simple sens commun. On peut l'y rencontrer certainement, mais c'est un pur hasard et sept fois sur dix l'on aura affaire à neuf ahuris.

Cependant, le public préfère leur décision, favorable ou non, à celle d'un magistrat chez lequel on soupçonne toujours quelque prévention ou quelque esprit de rancune professionnelle.

Donc, pour une fois, rendons justice au juge et au jury de Glasgow, qui se sont montrés, dans le cas qui nous occupe, intelligents et éclairés.

Une jeune couturière, Jessie Young, fut accusée, à tort ou à raison, de solliciter les *faveurs* des hommes; c'est à mon sens le droit de toute fille majeure, libre de ses actes et de son corps. Excepté les cas d'importunité, de scandale ou de plainte, police ni magistrature n'ont rien à voir dans ces affaires. C'est d'ailleurs une opinion toute personnelle que je ne cherche nullement à imposer.

Question de tempérament ou besoin de payer son propriétaire! Encore un secret qui ne regardait qu'elle. Quoi qu'il en soit, la police la

surveilla et, un beau matin, mit la main sur sa blanche épaule.

Traduite devant le magistrat de *Police court*, elle fut renvoyée faute de preuves.

Mais, pas plus que les Anglais, les Ecossais ne sont, comme les Parisiens moutonniers, disposés à supporter les brutalités et les balourdises de la police.

Les petites couturières de Glasgow firent acte de solidarité; elles se cotisèrent de façon à procurer à leur camarade les moyens de poursuivre ses insulteurs.

L'affaire fut appelée devant la cour des sessions du comté. Plusieurs agents vinrent déposer avoir vu à maintes reprises la jeune fille rentrer chez elle à des heures indues.

— Qu'appellez-vous heure indue? demanda le magistrat.

— Par exemple minuit, dit le policier.

— Les règlements du couvre-feu sont depuis longtemps abolis, réplique le juge, chacun a le droit de rentrer chez soi à l'heure qui lui plaît; je suis surpris d'être obligé de l'apprendre à la police.

— A quatre heures du matin des hommes sont sortis de chez elle.

— C'était le cousin de miss Young et un de

ses amis, dit l'avocat de Jessie; ils ont passé la nuit à causer, danser et s'amuser avec ma cliente et sa sœur. Je ne suppose pas qu'aucune loi de la Grande-Bretagne considère cela comme délit.

— Je n'en connais pas, répond le juge.

— Elle a reçu des soldats, reprend un autre policier.

— C'est une grande légèreté de sa part; mais les jeunes filles en général, aiment les militaires, penchant peut-être dangereux pour la morale mais ne constituant pas matière à arrestation.

— J'ai regardé, dit un inspecteur, par la vitrine de la boutique de miss Young, et j'y ai vu des sous-officiers de lanciers jouer et batifoler avec les deux sœurs.

— Commettaient-ils quelque chose d'impropre?

— Non, Votre Honneur. Ils riaient, luttaient, se pinçaient...

— Enfin, était-ce des actes indécents?

— Rien d'indécents, seulement batifolage.

— Alors, pourquoi l'avez-vous arrêtée?

— Parce que je l'ai vue parler à différents hommes dans la rue.

Un autre inspecteur déclare qu'étant en bourgeois il a été accosté par la plaignante.

— Que vous a-t-elle dit?

— Rien d'objectionnable, je l'avoue; elle m'a dit qu'il faisait beau temps.

— Avez-vous jamais arrêté des jeunes femmes sous le simple prétexte qu'elles vous accostaient pour vous parler du temps, et sans les prévenir au préalable.

— Quelquefois, tout dépend des circonstances et de la personne.

— Ne pensez-vous pas qu'il serait bon de l'avertir?

— Je crois que ce serait une très dangereuse pratique.

Le magistrat a tort de ne pas demander en quoi cette pratique serait dangereuse et écoute un autre témoin, *Mistress Duff*, une de ces matrones enragées de vertu comme il en pullule dans la pudique Albion.

Colocataire de miss Young, elle a été maintes fois horrifiée de la conduite de la jeune fille, qu'elle a surprise, en deux ou trois circonstances, embrassant un maréchal des logis chef de lanciers dans le corridor.

Le magistrat fait observer qu'on peut embrasser un lancier, fût-il maréchal des logis chef, sans se mettre sous le coup de la loi.

Le jury, après une absence de dix minutes, rend un verdict en faveur de l'ardente Jessie,

et condamne la police à lui payer 500 livres de dommages (12.500 fr.), sans compter les frais.

Que les amis des victimes de la police se solidarisent comme ceux de l'aimable couturière et que nos jurés imitent le jury de Glasgow et nous n'aurons plus à nous plaindre des brutalités ni des arrestations arbitraires des agents de M. le préfet !

Il est ici une coutume contre laquelle s'insurgeraient toutes les bourgeoises françaises, une coutume qu'on ne trouverait nulle part dans les *in-folios* des lois bizarres, fantasques et compliquées de la Grande-Bretagne, et devant laquelle se courbe docilement toute famille de l'altière *gentry* : c'est que si l'Anglais est seigneur en sa forteresse, « cuisinière est dame en sa cuisine ».

Une *lady* qui s'aventurerait dans le domaine réservé aux casseroles sans en demander au préalable permission à Mary-Ann où à Sophie Graillon, non seulement ne serait plus considérée comme *lady*, mais s'exposerait à recevoir sur le nez le tablier de la demoiselle.

Quant à Monsieur, comme il n'a rien à fri-casser dans le département des marmites, s'il se

fourvoie par hasard dans ce sanctuaire qui ne s'entr'ouvre d'habitude que pour l'ardent policeman ou le séduisant « Tom Atkins », casaqué de bleu ou de rouge, c'est qu'un feu secret l'y attire, et, à moins qu'il ne soit allumé par les beaux yeux de la vestale de céans, il est traité comme un simple Fouille-au-Pot.

C'est ce qu'a dûment démontré, dans sa cuisine d'abord et devant le prétoire ensuite, la grosse et vertueuse Kate, cuisinière chez l'honorable Arthur Jobbins.

Le fils dudit Arthur, le jeune Lucien Jobbins retour de *Theological College*, presumant que sa qualité de fils de la maison lui donnait le droit de visiter impunément les marmites, fut arrêté brusquement par la souveraine attitrée, qui d'un geste impérieux lui montra la porte.

Le jouvenceau refuse d'obtempérer à cette violente injonction, mais la *cook*, vigoureuse luronne, le prend par les épaules et le pousse dehors.

L'apprenti clerc des ordres sacrés perd le calme qui sied à sa future profession et tente une nouvelle et brutale irruption; une lardoire brandie à deux pouces de son nez arrête son élan; de là, bousculades, vaisselle cassée, échange de gifles, tablier jeté à la face de la maman accou-

rue au tapage et finalement plainte déposée contre le délinquant.

— Qu'alliez-vous faire dans la cuisine? demande le magistrat.

— Je sentais une odeur de brûlé, répond le *séminariste* piteux et je venais voir si le *rumpsteack*...

— Vous n'avez rien à voir au *rumpsteack*, ce n'est pas votre affaire.

— Monsieur ne dit pas la vérité, Votre Honneur, s'écrie la plaignante; ce n'est pas le *rumpsteack*, mais les jupes d'Emily qu'il reniflait.

— Emily? Quelle Emily?

— La laveuse de vaisselle, un souillon de quinze ans, Votre Honneur. Je ne sais ce que M. Lucius a appris au *Theological College*, mais depuis son retour il cherche toutes les occasions de se trouver avec cette créature, et je ne puis supporter que des inconvenances se passent dans mon département.

— Voilà qui est sagement parlé, dit le magistrat.

— L'autre jour il l'a poussée dans le cellier au charbon.

— Oh! menteuse! fit une voix de gamine dans l'auditoire.

— Qui ose ainsi parler? demande le magistrat.

Taisez-vous! Vous n'êtes pas appelée comme témoin.

— Si M. Lucius est un gentleman, reprend Kate avec feu, il dira s'il n'a pas palpé Emily pendant qu'elle tournait la broche. Un jeune homme qui se destine aux ordres sacrés. C'est dégoûtant!

L'amoureux Lucius dédaigne de répondre à cette perfide accusation.

La question, d'ailleurs, n'est pas de savoir s'il a palpé Emily, mais s'il est entré de vive force sur le territoire de la cuisinière.

Pour ce délit, il se reconnaît coupable et s'entend condamner à 4 livres sterling d'amende, de plus à payer 2 livres de dommages au farouche cordon bleu, que le magistrat félicite chaudement pour son ardeur à défendre, dans l'étendue de sa juridiction, le maintien des bonnes mœurs.

Mais la petite *sculery maid* remet cette vertu sous son vrai jour en criant bravement du fond de la salle, ce qui lui vaut d'ailleurs une rapide expulsion :

— Elle ne fait pas tant la vertueuse avec son hussard et son artilleur!

« Pour être vicaire on n'en est pas moins

homme ». C'est ce que vient de prouver une fois de plus le Révérend Joseph Weldone, qui depuis plus de dix ans édifiait la congrégation de Morley par sa piété et la rigidité de ses mœurs.

« Méfiez-vous des vertueux, mes amis, » c'est ce qu'on ne saurait trop prêcher.

Il arrive toujours un moment où la vertu se fond au feu des yeux d'une jolie fille, comme le beurre au soleil.

Pour le cas du Révérend Weldone, la sienne se fondit du jour où l'innocente Marie-Béatrice entra comme cuisinière au vicairage.

Bien que M^{me} la Vicairesse ne fût pas dépourvue d'appas et pût étaler fièrement ce qui s'appelle de beaux restes, le perfide Joseph les délaissa pour le fruit nouveau, si bien qu'il disparut un beau matin avec la jolie cuisinière, emportant l'argent destiné au bon Dieu, c'est-à-dire à l'entretien de son église.

Les voilà courant d'hôtel en hôtel, menant une vie de bâtons de chaise.

Parfois le souvenir de la légitime abandonnée venait sans doute hanter le Révérend car il avait des remords. Mais on sait qu'il est un moyen de les étouffer : l'appel fréquent à la dive bouteille.

Bref, le Révérend partagea désormais le temps qu'il consacrait jadis aux pieuses lectures bibli-

ques, entre Vénus, représentée par la séduisante cuisinière, et Bacchus, adoré sous la forme de flacons d'alcool.

Mais, dit le sage, tout a une fin dans ce bas monde, les joyeusetés comme les réputations de vertu.

Un hôtelier chez qui le couple ripaillait depuis une quinzaine, lui fit présenter la note. Elle se montait à 20 livres sterling. Ce n'est rien pour un évêque; pour un vicaire, c'est beaucoup.

Le Révérend se fouilla :

— Ajoutez sur le compte, dit-il, une bouteille de votre plus vieux whisky et remontez le tout.

Le garçon obéit, apportant note et bouteille.

Et quand il se fut discrètement retiré, le Révérend s'étant versé une forte rasade, ses yeux s'emplirent de larmes.

— Qu'avez-vous encore, mon amour? lui demanda tendrement la jolie cuisinière.

— Plus d'argent, ma douce amie.

— Comment! déjà? Mais il faut écrire à votre femme.

— Ma femme! mais je l'ai laissée sans un penny.

Alors l'adorée se mit en grande colère.

— Quoi! Vous détournez de ses devoirs une

innocente et pure jeune fille et vous n'avez plus d'argent? Ah! je vous croyais un gentleman!

Et la douce Mary-Béatrice partit indignée laissant le Révérend à ses remords.

Ainsi tout l'abandonnait. Plus d'argent, plus de foyer, plus de femme, plus de maîtresse, plus de crédit et plus de whisky, car il venait de vider la bouteille.

Il se leva, tira de la poche de son austère redingote un mignon revolver, s'approcha de la fenêtre et regardant, non pas les mouches voler, mais le petit cimetière qui verdoyait de l'autre côté du chemin, il prononça à voix haute le mot de Luther :

Beati quia requiescunt.

— Qu'est-ce qu'il marmotte? se dit l'hôtelier qui attendait ses 20 livres à la porte.

Un coup de revolver le fit entrer vivement dans la chambre, où gisait, crâne ouvert, l'infortuné Révérend.

Le jury d'enquête rendit, selon l'usage, un verdict attribuant la mort à un cas d'insanité temporaire.

— Un homme, conclut *le coroner*, resté pendant trente ans le modèle de toutes les vertus! Ce que c'est que de nous!

— Hélas! appuyèrent en chœur les jurés.

Enfin, pour clore cette liste, d'ailleurs incomplète, un prêtre catholique, le révérend père Aloysius, est traduit aux assises pour privautés sur la petite Ellen Stokes, beauté précocce qui n'a pas encore vu treize fois jaunir les houblonnières.

Un dimanche matin, comme elle rapportait au révérend le linge que sa mère avait lavé et préparé pour le saint sacrifice, l'homme de Dieu oublia ses vœux de chasteté.

Comment la Société de vigilance eut-elle vent du péché mortel qui se dégagea de cet entretien secret? je ne saurais le dire, mais elle fit appréhender le saint homme à Folkestone, au moment où il se reposait de ses fatigues en une benoîte villégiature et fortifiait ses reins et ses poumons en aspirant les vivifiants aromes des sels marins.

L'on m'a souvent reproché de ne pas émailler mes livres d'histoires édifiantes et morales.

Les plus vertueux d'entre mes lecteurs seront, je l'espère, cette fois satisfaits.

Enfin, pour clore cette liste, d'ailleurs incomplète, un prêtre catholique, le révérend père Aloysius, est traduit aux assises pour privautés sur la petite Ellen Stokes, beauté précocce qui n'a pas encore vu treize fois jaunir les houblonnères.

Un dimanche matin, comme elle rapportait au révérend le linge que sa mère avait lavé et préparé pour le saint sacrifice, l'homme de Dieu oublia ses vœux de chasteté.

Comment la Société de vigilance eut-elle vent du péché mortel qui se dégagea de cet entretien secret? je ne saurais le dire, mais elle fit appréhender le saint homme à Folkestone, au moment où il se reposait de ses fatigues en une benoîte villégiature et fortifiait ses reins et ses poumons en aspirant les vivifiants arômes des sels marins.

L'on m'a souvent reproché de ne pas émailler mes livres d'histoires édifiantes et morales.

Les plus vertueux d'entre mes lecteurs seront, je l'espère, cette fois satisfaits.

CHAPITRE XX

LES FRANÇAIS A LONDRES

Si l'Angleterre est largement ouverte à l'étranger, nulle part peut-être celui-ci n'y est plus mal considéré, et, il faut bien l'avouer, les échantillons que l'on rencontrait et que l'on rencontre, de ci de là, de nos compatriotes, ne sont de nature à inspirer ni confiance, ni sympathie.

Je ne parle pas, bien entendu, des proscrits politiques que je mets entièrement à part, mais des autres. Londres est le grand port où échouent les épaves des continents. Echappés de police correctionnelle ou de cours d'assises, banqueroutiers et déserteurs, notaires et caissiers malheureux, souteneurs et voleuses affluent dans la plus gigantesque ville du monde, et l'on ne demande au nouveau venu d'autre passeport et

d'autre garantie que de payer sa chambre ou sa note d'hôtel.

Je connais, dans les parages de *Leicester Square*, certains établissements d'honnête apparence, qui, depuis trente ou quarante ans servent de pied-à-terre aux escrocs et aux assassins que lâche le continent; tel café d'aspect respectable, où se fait ouvertement le trafic de la bijouterie volée, et où l'on peut voir les plus beaux spécimens de souteneurs, jouant aux dominos comme de bons bourgeois, en attendant que ces dames aient fini leur journée. Maisons françaises tenues par des Français et clientèle française, italienne et belge.

On s'est plaint beaucoup, dans la presse, de la conduite de nos agents consulaires vis-à-vis des compatriotes venant leur demander aide et appui, sans se rendre compte de la qualité desdits compatriotes. Le Français ne quitte guère son pays que quand il y est forcé, et il suffit d'avoir un peu voyagé hors de France pour apprécier le monde interlope qui se pare à l'étranger du titre national. Il y a trente ans à peine, l'Algérie comptait un ramassis de forbans et d'escrocs, et il faut lire le *Fellah* d'Edmond About pour se faire une idée de la population française du Caire et d'Alexandrie.

Tout cela est bien changé, même à Londres, mais il n'y a pas vingt ans il suffisait de se déclarer Français pour qu'on boutonnât son paletot et qu'on vous fît payer d'avance votre dîner et votre lit. C'était alors l'époque des faiseurs de la grande marque, gros négociants sans domicile et sans magasin, qui sur l'entête d'une raison sociale factice se faisaient adresser des marchandises jamais payées, et revendues à bas prix à une bande organisée de receleurs cosmopolites qui en attendaient l'arrivée dans les docks. La place est brûlée, le truc découvert, et cette escroquerie ne se fait plus que sur une petite échelle. Quelques logis borgnes de *Soho Square* servent encore d'officine à ces transactions; mais le jeu est dangereux et les opérateurs n'osent plus s'aventurer dans le voisinage de la banque.

La Cité de Londres est maintenant occupée par quantité de maisons françaises des plus honorables, traitant de pair avec les premiers comptoirs du monde.

Nos grandes banques, le *Comptoir d'Escompte*, le *Crédit foncier*, y ont leurs succursales; la colonie française devenue *respectable* et importante, car elle compte un minimum de 25.000 membres, chiffre qui s'accroît chaque jour,

s'est organisée en *Société Nationale* avec son siège dans le plus beau quartier du *Strand*, où l'on trouve toutes les commodités et tout le confort des clubs britanniques, précieuse ressource pour les nouveaux débarqués. Le professorat, sans contredit un des éléments les plus honorables, a progressé comme le reste. L'étude du français a pris depuis quelques années une extension considérable dans le Royaume-Uni, et la dignité de ceux qui l'enseignent en a été rehaussée en même temps que s'accroissait le nombre des professeurs capables grâce aux efforts et à l'importance d'une société fondée vers 1880 sous le titre de *Société des professeurs de français*.

Si les *French masters* étaient encore, il n'y a pas bien longtemps, en piètre estime, il faut dire qu'ils comptaient dans leurs rangs nombre d'épaves suspectes : Notaires et caissiers aux abois, prêtres ou moines fugitifs, médecins avorteurs, déclassés de tout acabit. Encore ceux-là conservaient-ils quelque forme ; connaissant au moins les règles de leur langue et de la *civilité puérile et honnête*, ils savaient recouvrir leur tare secrète d'une tenue décente et leur infortune d'un paletot râpé, mais correct. Mais nombre de garçons de gargotes ou d'épicerie, d'apprentis coif-

feurs, de colleurs d'affiches, de rinceurs de bouteilles, échoués aussi à la suite de malheurs domestiques sur les bords de la Tamise, se jetèrent dans l'enseignement. Vous jugez des progrès des élèves.

Il est évident que chacun à l'étranger a le droit d'essayer de se tirer d'affaire comme il l'entend, quand c'est d'une façon honnête, et que, si le bâtiment ne donne pas, nul ne peut empêcher un brave maçon d'enseigner son auvergnat aux jeunes Anglais, s'il trouve un maître d'école ignorant qui lui confie, en échange du logement et de la nourriture, l'éducation linguistique de ses élèves.

Martin Nadaud a débuté ainsi. Proscrit à Londres, en février 1852, il alla, comme il l'écrit lui-même, faire du mortier dans une petite maison située à l'ouest du grand marché d'Islington, puis il passa à Manchester et, la crise du bâtiment sévissant pendant toute la durée de la guerre de Crimée, il prit une résolution hardie. Encouragé par Louis Blanc, il quitta la truelle, apprit à lire et se lança dans le professorat. Il fit ses débuts à Brighton, où pendant neuf mois, il travailla pour le pain et le couvert. En 1858, il entra comme professeur dans une grande pension militaire dont, comme maçon, il avait aidé

à bâtir les murs; et le futur député de la Creuse s'acquitta si bien de ses fonctions qu'il y demeura quatorze ans.

Mais les Martin Nadaud sont rares, et, pour un qui se découvre, combien de maçons honte de l'enseignement !

La Société des professeurs de français en Angleterre poursuit un triple but : écarter, de l'enseignement du français, les étrangers et les incapables, y compris les Anglais, que, depuis quelques années, il était de mode dans nombre d'institutions et même d'importants collèges de prendre, au détriment de nos compatriotes et à la grande mutilation de notre langue ; répandre autant que possible le goût et l'enseignement du français et fonder une caisse de retraites pour les vieux professeurs restés sans ressource. A ce point de vue surtout, elle est digne d'encouragement.

Les encouragements n'ont pas manqué, il est vrai, et c'est une chose merveilleuse que l'importance acquise par un groupe de fondation si récente et dans un pays où les étrangers et spécialement les maîtres de langues ne sont guère ou du moins n'étaient jusqu'ici qu'en piètre estime.

Nous en avons indiqué les causes dont une

des principales était l'insuffisance des professeurs improvisés.

Cependant, à force d'enseigner ce qu'on ne sait pas, on finit, à moins d'être un parfait crétin, par en retenir quelques bribes ; ils arrivaient ainsi à s'apercevoir, au bout d'un certain temps, qu'il y avait une grammaire française, et comme Pascal qui, sans avoir appris la géométrie, découvrit la trente-deuxième proposition d'Euclide, ils découvraient les règles des participes.

Étonnés, ils s'empressaient de faire part de leur génie et de communiquer leurs impressions aux jeunes caboches britanniques qui s'en souciaient comme de l'empereur Guillaume.

De là, le nombre vraiment prodigieux de grammaires françaises de tous prix et de tous formats qui poussent chaque année en même temps que les concombres.

En deux ou trois ans, un collectionneur — cette manie vaut bien celle des timbres-poste — en a réuni un demi-mille, toutes imprimées dans la Grande-Bretagne, aux frais bien entendu des grammairiens.

Ce collectionneur, M. Georges Petilleau, le fondateur de la *Société des professeurs de français en Angleterre*, fit jadis dans un congrès, une spirituelle diatribe contre ces confectionneurs.

Ce n'est pas par la grammaire qu'on apprend une langue, mais par la pratique. Malheureusement, on suit pour l'enseignement des langues vivantes, les errements de l'Université au sujet des langues mortes. Les pédagogues oublient que si l'on se livre à l'étude de la langue d'un pays voisin, c'est, avant tout, pour la parler et non pour concourir avec les lauréats littéraires. Cette prétention certes, serait louable, mais qui peut se flatter de trouver le temps d'approfondir une littérature étrangère, quand, au milieu des occupations multiples qui vous assiègent, c'est à peine si l'on a le loisir de bien connaître la sienne !

Cette cuistrerie était ici dans toute sa gloire ; plus un grammairien était obscur, plus il farcisait son livre de textes tirés des vieux auteurs, incompréhensibles même aux Français, et plus il était apprécié. Aussi, que de types amusants parmi les nombreux professeurs de français ou soi-disant tels qui poussaient jadis comme champignons. On retrouvait les personnages de la *Comédie académique* et des *Bourgeois de Molinchart*, qui ont disparu chez nous de la circulation. On y voyait revivre *Trissotin* et *Vadius* !

Après avoir composé une grammaire, la bienséance pédagogique exige qu'on annote des classiques, et, une fois commencé, on ne s'arrête plus. La diarrhée littéraire que Jules Vallès reprochait à certains confrères, devenait ici un dévoiement d'annotations, et quelles annotations ! Elles avaient du moins cela de bon qu'aucun élève ne les lisait.

Rien donc de plus inoffensif. Chacun gagne sa vie comme il peut, et ce n'est pas moi qui essaierai en quoi que ce soit de décourager les tentatives et de stériliser les efforts de braves gens ; mais beaucoup de ces messieurs manquaient de modestie. C'est ainsi qu'on était tout étonné de voir des ouvrages portant les titres suivants :

Le Tartufe, par Ratouillard.

Le Cid, par Le Roussin.

Britannicus, par Fouinet.

Les noms de Molière, de Corneille et de Racine figurent, il est vrai, mais en tout petits caractères, écrasés par les superbes majuscules de Roussin, Fouinet et Ratouillard.

Il est, en outre, autre chose bien regrettable et qui justifie le proverbe que *les cordonniers sont toujours les plus mal chaussés* : c'est que la

majorité de ces Français adonnés à l'enseignement du français oublient ou ne trouvent pas le temps de l'apprendre à leurs enfants; je ne parle pas seulement de la grammaire, mais de la langue elle-même. Disons nettement le mot : les Français de Londres font des Anglais de leurs fils. S'ils ont épousé une Anglaise, le phénomène est, sinon naturel, au moins très explicable, l'enfant étant élevé par sa mère; et de ces produits *franco-anglais*, ou mieux *anglo-français*, puisque l'élément britannique domine, il ne reste que des *métis* imbus de tous les préjugés saxons, y compris la haine de tout ce qui est français, et le père, s'il n'est pas lui-même un homme supérieur, ou se trouve englué dans l'anglomanie ou devient une sorte d'intrus, d'étranger au foyer domestique. Bref, avec sa femme Anglaise, ses enfants Anglais, il est, lui, le *foreigner*.

S'il n'en est pas absolument de même dans les mariages entre personnes de même race, l'élément anglais finit néanmoins par s'implanter peu à peu dans la famille avec les enfants. Ceux-ci, grandissant au milieu de petits Anglais, partageant leur éducation, leur instruction, leurs jeux, arrivent à partager leurs goûts, leur manière de voir, et jusqu'à leurs préjugés à

l'égard de la France, et qui plus est finissent par oublier leur langue maternelle pour parler le jargon cosmopolite de John Bull. « *Mon père est Français, ma mère est Française, mais moi je suis Anglais* », vous disent-ils avec fierté.

C'est pourquoi l'un des doyens du professorat de Londres, M. Alfred Hamonet, avait proposé jadis dans un congrès de maîtres de langues la fondation d'une école nationale, où au moins les petits Français, élevés dans leur milieu, ne perdraient ni l'amour ni la langue de la mère patrie. Quand on songe que Londres seul comprend plus de 25.000 de nos compatriotes, c'est-à-dire un chiffre supérieur à beaucoup de nos chefs-lieux, chiffre grossissant chaque année, on n'est étonné que d'une chose : c'est que cette idée n'ait pas mûri plus tôt.

Mais l'idée, eut le sort qu'ont avec les Français toutes les idées pratiques, on la loua beaucoup et l'on n'en tira rien.

Professeur de langue ! Ce fut toujours la ressource des exilés n'ayant pas d'état manuel ; ce fut celle de tous les réfugiés de la Commune n'appartenant pas au prolétariat. Comment trouver autrement à vivre en un pays dont, pour

la plupart, ils ignoraient la langue et où pour tous les emplois, les offres excèdent les besoins. Oh ! combien ont plus d'une fois maudit l'aveuglement ou la vanité de parents qui ne leur avaient pas mis dans la main un outil fécond et solide ! C'est surtout dans les prises avec la vie que l'on reconnaît l'inutilité et l'insanité de l'éducation universitaire fabricant chaque année, à grands efforts et grand déploiement de pédantisme, des milliers de bacheliers, des nuées de fonctionnaires et ne sachant faire ni un homme, ni un citoyen.

A côté de l'instruction, l'outil et le fusil à tous, voilà comme on nivellera les classes, comme on fera disparaître les antagonismes et les haines, comme on rendra la nation forte. L'instruction, l'outil et le fusil à tous, et les races pourries disparaîtront.

Mais avant de tirer les *gommeux* de leur nullité et de leur fainéantise, d'arracher de ses estaminets et de ses tabagies la jeunesse des écoles civiles et militaires pour la jeter comme la rude jeunesse anglaise aux jeux salutaires du grand air, ou comme le voulaient Rabelais et Rousseau aux travaux de l'atelier, que de saignées ne lui faudra-t-il pas encore pour régénérer le sang de ses veines et lui assainir le cerveau !

En ces temps déjà lointains, nous venions de fonder le *Qui vive*, le premier organe de la proscription qui compta parmi ses rédacteurs *Jules Andrieu, Leverday, La Cecilia, Vermersch, Maretheux*, l'ancien rédacteur de *L'homme*, vers la fin de l'Empire, le premier qui ouvrit la liste des morts de faim. Il y avait aussi *Camille Barrère*. C'était un des plus féroces ; il ne parlait que d'éborgements en masse des bourgeois qu'il appelait *visqueux et gluants cacochymes*. Pourquoi cacochymes ?

On n'a jamais pu le savoir ; le futur ambassadeur n'avait pas dix-neuf ans.

Cet âge est sans pitié.

Et c'est là son excuse.

Comme bien l'on pense, l'on écrivait pour l'honneur et les principes, car, la rédaction ne fut jamais appelée à passer à la caisse.

Le conseil d'administration avait cependant fait un chaleureux appel aux démocrates socialistes du monde. Quelques Anglais, à peine démocrates et pas du tout socialistes, envoyèrent le denier du pauvre. Ce fut tout. Les réfugiés français restèrent froids. Divisés déjà en une demi-douzaine de sectes, ayant chacune sa chapelle et son pontife, ils ne répondirent même pas

pour soutenir le seul organe qui défendît alors leurs intérêts, quand on essaya la formation d'une société à capital variable, pour assurer d'une manière certaine, disait le prospectus, la vie d'un journal qui avait cette double originalité d'avoir été créé par ses producteurs immédiats et de n'être mis à la merci, ni d'une coterie ni des hommes d'argent.

Rédacteurs et typographes avaient, en effet, pour la première fois depuis que le journalisme existe, conclu un traité coopératif synallagmatique faisant ainsi du socialisme pratique, *enlevant au travail intellectuel sa supériorité sur le travail manuel et affirmant l'égalité des fonctions malgré la diversité des aptitudes.*

Je m'abstiens ici de qualifier cette partie du programme qui est, je le sais celui d'une certaine école; mais en dépit du traité, les typographes se partageaient régulièrement et très équitablement entre eux, il faut leur rendre cette justice, la recette hebdomadaire, objectant à la rédaction stupéfiée que ladite recette étant insuffisante pour faire vivre le personnel, les *ouverriers* devaient passer avant les *journalisses*.

Je dois me hâter d'ajouter que les *citoilliens* interprétant d'une façon si étrange le système coopératif étaient des socialistes belges — j'en ai

vu depuis d'autres de la même farine à l'œuvre — de cette catégorie qui se fait révolutionnaire comme on se fait marchand d'onguent pour les cors ou ramasseur de bouts de cigare, en attendant une position plus lucrative, car la spéculation ayant raté, et le *Qui vive* étant mort d'inanition à son soixantième numéro, ils s'empresèrent d'offrir leur concours à la boutique bonapartiste d'en face, d'où, du reste, ils étaient venus.

La rédaction, réduite aux quelques shellings que la Société des Réfugiés récoltait çà et là pour ses membres en détresse, prenait ses repas dans un infâme bouge de *Haye's court*, au centre du quartier mal famé de *Soho*, où un réfugié aux malheurs duquel la politique était étrangère avait ouvert un établissement de friture. Moyennant deux pence, les gens d'appétit modeste pouvaient se contenter. Je n'y ai jamais vu certains tribuns qui, après l'amnistie, ont fait grand tapage entre cinq et six heures, en larmoyant au-dessus de leur absinthe, sur les amertumes et l'enfer de l'exil. Nous les rencontrions au contraire bien vêtus et florissants dans les parages du café Royal, rendez-vous de la haute

gomme qui afflue dans *Regent Street*, ou bien vidant des pintes d'ale dans les *public houses* de Charlotte Street, tapant sur le bar, criant *A mort les réacs!* et hurlant les principes fantaisistes d'une république idéale.

Je suppose que ce sont ces bohèmes politiques que le mécanicien Joffrin, devenu plus tard député et par conséquent en route pour le bourgeoisisme, désignait lorsqu'il déclarait qu'à l'avenir les bourgeois seraient écartés de la révolution comme *incapables, nuisibles et appelés à disparaître*.

« Appelés à disparaître », c'est à quoi nous serions arrivés, si la presse anglaise n'était venue à la rescousse. C'était l'époque de la grande misère. La vie de l'homme est avant tout dans ses bras et les fils de bourgeois ne trouvaient d'emploi nulle part. Des *veinards* cependant se casèrent. *Matuscewich*, ex-capitaine de ligne, l'un des premiers numéros de Saint-Cyr, rinçait des bouteilles chez un épicier; d'autres, à l'œuvre avant le réveil de Londres, coulaient du bitume ou badigeonnaient des navires; *Lissagaray* inventait une nouvelle espèce de beurre, dont j'espère, dans l'intérêt des foules, la recette est perdue; le *bourgeois* qui écrit ces lignes charriait des caisses aux *railways*.

Sur ces entrefaites, une cinquantaine de proscrits lâchés des pontons et jetés demi-nus et sans un sou sur la côte britannique excitèrent enfin des clameurs. Les journaux, même les plus *anti-communistes*, s'indignèrent des procédés du nouveau Parlement-croupion. La France était plus aplatie que sous le talon de Bonaparte, car alors elle avait le prestige de son armée encore invaincue.

En faisant appel au bon sens public, ils montrèrent le mépris que leur inspirait cette presse pourrie du continent qui, le fils Dumas en tête, crachait au front des blessés et bavait sa rage sur des tombes.

On fit appel à tous pour donner du travail aux proscrits. Ce furent surtout les marchands de soupe qui répondirent. En jouant au philanthrope, l'Anglais pratique flaira de bonnes affaires.

Avoir des professeurs pour rien ou presque rien. On en eut tant qu'on voulut (1).

Des *marchands de soupes universitaires* à pension *bourgeoise*, la pente est naturelle; aussi qu'on me permette, en ouvrant une parenthèse,

(1) Voir *Les va-nu-pieds de Londres*, Charpentier, éditeur.

de glisser chez une brave « traiteuse » qui nourrit longtemps les communards et dont l'un des fusilleurs de l'archevêque, un nommé Jouanin, fut, avant de s'établir lui-même, le premier commis.

Il donnait sain et servait propre, ce qui n'est pas toujours le fait des cuistres. Aussi affluait-on chez lui. Ses soupes sont restées célèbres. Gros et petits bonnets du parti y établirent pendant les longs soirs pluvieux leurs quartiers d'hiver. On y discutait avant le souper et après le fromage des revendications sociales.

Du reste, on y parlait de tout et d'autres choses encore. *De omnibus rebus et de quibus aliis*. Entre deux chapitres de *Vingtras*, Jules Vallès, sans se décourager et sans parvenir à faire des prosélytes, y étalait sentencieusement ses théories culinaires qui eussent fait bondir le baron Brisse et comme baron et comme cuisinier. « Pas d'ail, pas d'oignon, pas de ciboule, pas d'échalote, etc... » Ceux qui ont connu Jules Vallès lui pardonnent cette inoffensive marotte, mais le prôneur du gros bleu populaire et de la soupe aux choux familiale devait sembler au *populo*, singulièrement délicat, dans plusieurs de ses goûts. A quoi tiennent les destinées ! Peut-être dut-il à son horreur de certains *fricots* estimés

des foules, de ne pas s'asseoir au Palais-Bourbon.

Non loin de là, en face d'une tranche de gigot aliacé qui faisait blêmir de fureur l'auteur des *Réfractaires*, Lissagaray déployait aux dépens du sexe faible les facéties de sa verve cynique, et le célèbre inventeur Martin, dit *la Mitrailleuse*, les coups de massue de son poing d'hercule et les éclats de tonnerre de sa voix. On y voyait, hâves, râpés et barbes incultes, ceux que le *Figaro* accusait d'avoir emporté les millions de la Banque. Ils lisaient en dévorant leurs portions à six sous, les articles des reporters qui les *avaient vus* roulant carrosse avec des almées de l'*Alhambra* de Leicester-Square, et se verser des flots de champagne dans les somptueux hôtels du *Strand*.

Les rédacteurs du *Qui vive* s'y rendaient quelquefois. Le *Qui vive* fut un des organes les plus curieux peut-être des revendications sociales en ce sens qu'il servait de déversoir à toutes les haines et à toutes les colères que les vaincus exhalent après la défaite.

Bien des gens qui y ont écrit de fulminants articles et qui depuis ont retourné leur pa-

letot, n'aimeraient pas qu'on y retrouvât leur nom.

Le cri *Mort aux bourgeois* était le mot de ralliement, et, éternelle anomalie, Jules Andrieu, le rédacteur en chef, présentait au physique comme au moral, l'absolue personnification du bourgeois dans le sens que le prolétaire donne à ce mot.

Ventru, jouisseur, popotier, vaniteux, satisfait de lui et mécontent des autres, il débitait en une éloquente faconde ses haines factices et ses colères d'occasion.

Orateur facile, mais journaliste pâteux et diffus, il ne pouvait remplir le but que se proposaient les souscripteurs du *Qui vive* ; aussi, après quelques semaines, fut-il remplacé par l'infortuné Eugène Vermersch, encore un poète dévoyé dans la politique qui imprima au journal des proscrits une autre vigueur et une plus mâle allure.

Dès lors, Andrieu s'isola de la proscription. L'on ne vit plus la redingote bleu barbeau taillée dans une capote de fédéré, de l'ex-membre de la Commune. On le traita de lâcheur et des outrages de toute nature l'assaillirent. C'est le sort des Français de se chamailler à l'étranger. Là où les isolés des autres nations se soutiennent et se

serrent les coudes, nous nous divisons et nous déchirons à belles dents. Nos proscriptions n'ont été remplies que du bruit de nos discordes.

Jules Andrieu fut certainement avec Eugène Vermersch celui qui s'attira le plus de malédictions et d'injures.

Malédictions et injures, il rendit bravement du reste et avec usure tout ce qu'il recevait, car il avait une langue terrible et n'épargnait même pas le petit nombre de ceux qui lui étaient restés, sinon amis, au moins bienveillants.

Peu de communards, je parle des marquants, ne passèrent par les fourches caudines de cette langue fertile. Quant au menu fretin, il le tenait en profond mépris.

Un de ses *dadas* de colère fut surtout le petit Camille Barrère, aujourd'hui le grand Barrère, ambassadeur à Rome. Il l'accusait volontiers de toutes sortes de méfaits, entre autres d'être *Juif*!

C'est lui cependant qui avait ouvert les colonnes du *Qui vive* au jeune communard qui s'était fait bombarder, ainsi que ses frères, capitaine d'artillerie. Au *Qui vive* le futur rédacteur du *Temps* et de la *République française* fit ses débuts de journaliste.

Je me rappelle encore ce beau garçon de dix-neuf ans, chevelu et crotté. Très fort déjà et absolument sceptique, il apportait des articles si violents et si incendiaires que le *Figaro* s'empressait de les reproduire pour étaler au bourgeois effrayé le fond du sac de ces affreux communards. Il est juste d'ajouter que le diplomate en herbe, doué d'une prudence qu'on ne rencontre guère à cet âge, prenait pour les signer le faux nez de *Yorick*.

— Il est enragé, ce petit, disait Andrieu; il ira loin, car il ne pense pas un mot de ce qu'il écrit. Il a la main d'un ambitieux qui doit réussir.

Car Andrieu s'occupait de chiromancie et tenta même de rivaliser avec Desbarolles, en popularisant cette *science* dans la bibliothèque à vingt-cinq centimes.

D'une érudition et d'une mémoire vraiment étonnantes, très fort en philologie, beau diseur, et jamais embarrassé, parlant avec un aplomb merveilleux sur les sujets les plus divers, s'exprimant correctement et élégamment en anglais, il charmait et stupéfiait les indigènes britanniques qui le considéraient comme un grand

homme méconnu. Cet engouement était d'autant plus remarquable que l'ex-membre de la Commune possédait à un degré exagéré les défauts que les Saxons corrects reprochent aux races latines. Gesticulant, bruyant à l'excès, négligé dans sa tenue, inexact et hâbleur — tout ce qui déplait le plus à nos voisins d'outre-Manche.

Quantité de lords, de baronnets, d'*honorables*, de *ladies*, sans compter les gens de lettres et les savants lui servirent de parrains et il serait arrivé à une très belle situation dans le professorat sans la maladie qui le minait et le força à chercher un climat plus salubre.

L'estime dont on le tint était telle, que pendant plusieurs années, à des époques de gêne relative, on fit en sa faveur des souscriptions importantes pour l'envoyer en villégiature dans les douces et verdoyantes îles de la Manche.

Somme toute « ce borgne grotesque », — comme ses ennemis l'appelaient, n'était certainement pas un homme ordinaire, et bien des *arrivés* de maintenant qui ont péroré avec lui dans les cafés politiques du quartier Latin sont loin de posséder la valeur intellectuelle et le savoir littéraire et scientifique de l'oublié qui mourut dans le poste obscur de vice-consul de France à Jersey.

Outre le mécanicien Joffrin, rival futur du général Boulanger, Vaillant aujourd'hui député, Camelinat, Landrin, ancien vice-président du conseil municipal, et d'autres célébrités politiques venaient y essayer leurs discours et chauffer leurs prochaines candidatures.

Les membres d'une société dite *la Commune révolutionnaire*, baptisée par les communards de la *Société du doigt dans l'œil*, établirent dans la gargotte de *Charlotte Street* déjà mentionnée, leur quartier général, et du fond d'une arrièresalle dressèrent leurs listes de proscription. La moitié des communards trouvés trop tièdes ou trop bourgeois y passa. Puis, ils se partagèrent la France. L'un prit la guerre, un autre la marine, un troisième les finances. Les finances surtout, eussent été les bienvenues en ce temps de grande misère. L'infortuné Vermersch, mort de privations et d'excès de travail dans un hôpital de fous, cingla de sa mordante satire ces monomanes farouches. « Ils sont là quarante, terminait-il, on se demande où est Ali-Baba. »

Le *Père Duchêne* avait tort, mais on l'avait abreuvé d'injures et il ripostait. Ce n'était pas quarante voleurs, mais trois douzaines de pauvres diables ayant faim de soupes et soif de renommée; irascibles comme tous les estomacs vides,

mais convaincus peut-être et fort honnêtes gens. En révolution, probité, convictions et bonnes intentions ne suffisent pas plus pour donner la victoire que les hécatombes. Il faut le sens commun, sans quoi l'on est fatalement destiné à se mettre le *doigt dans l'œil*.

N'ayant plus personne à proscrire, les *Doigtiers* se proscrivirent entre eux, et Jouannin, malgré ses soupes et sa conscience chargée d'un archevêque, découvrit, par la trahison d'un confrère, l'inscription de son nom sur la liste de mort : *Au mur, au mur, à la prochaine !* »

Pour se venger, il se contenta d'exiger le paiement de ses potages, et les dictateurs futurs, profondément dégoûtés d'un tel procédé, cherchèrent une autre salle de réunion, et un autre marchand de soupes.

A l'amnistie, presque tous les membres qui composaient la « Commune révolutionnaire » rentrèrent en France. Ceux-là seuls restèrent qui avaient acquis à Londres des situations lucratives.

Le club se ferma et ce ne fut qu'en 1889 qu'il se rouvrit et devint purement anarchiste, sous le nom de *Autonomie*.

Il était déjà fortement constitué en mai, car lorsque Georges Laguerre vient faire à cette

époque une conférence dans *Newman Street* en faveur du général Boulanger, les anarchistes s'étaient groupés en nombre considérable dans la salle pour troubler la réunion et couvrir la voix de l'orateur.

Après nombreux échanges de horions et coups de trique, force expulsions aussi violentes que sommaires, un calme relatif se rétablit, sur la promesse du président de donner la parole à un compagnon. Le club *Autonomie* est installé au coin de *Windmill Street* et de *Charlotte Street* en face d'un *public house* à l'enseigne *The Hundred Marks* bien connu des réfugiés de 1871, car c'était le seul endroit de Londres, à part les cafés cosmopolites et coûteux de *Regent* et de *Coventry Street*, où l'on débitait de l'absinthe et des consommations françaises.

Plusieurs policiers naturellement, se glissèrent, malgré toutes les précautions, dans le groupe. Le plus audacieux fut un nommé Coulon qui était parvenu à capter la confiance de Louise Michel et à se faire élire directeur de l'école fondée par les soins de la *Vierge Rouge*. J'ai visité cette école; elle était fort proprement tenue et l'on y instruisait une cinquantaine de garçons et de fillettes de toutes nationalités. J'y fus même témoin d'une scène orageuse où Coulon

se défendit avec le calme de l'innocence forte d'elle-même, contre les compagnons qui l'accusaient de malversation ou de mauvaise gestion des fonds.

C'est quelques jours après cette scène ou peut-être le lendemain qu'il se rendit à *Scotland yard* dénoncer ses camarades, une façon comme une autre de liquider sa situation.

Un autre centre des réfugiés de marque fut l'arrière-boutique d'un négociant, Victor Richard, bien connu de la colonie française.

Il avait ouvert en 1872 un magasin d'épicerie et de denrées alimentaires dans *Charlotte Street*, où se groupaient déjà les proscrits fuyant les bouges cosmopolites de *Soho Square*. Etant le seul ou presque le seul du quartier débitant des produits français, il se fit rapidement une grosse clientèle.

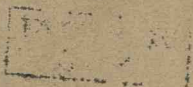
Tous les proscrits politiques trouvèrent chez Victor Richard non seulement un bon accueil, mais une main généreuse tendue vers toutes les infortunes, et, bien que beaucoup en abusèrent, cette main ne fut jamais fermée.

Il faut même rendre cette justice à cet extraordinaire épicier philanthrope doublé d'un érudit, qu'il ne proféra jamais une plainte contre ces clients peu scrupuleux qui non seulement

se fournissaient chez lui gratis, mais lui empruntaient des sommes jamais rendues.

— Pauvres diables ! disait simplement Richard à son commis qui lui signalait ce manque de délicatesse ; s'ils ne me remboursent pas, c'est qu'ils sont sans doute encore malheureux.

Séverine, dans un de ses articles, a rendu hommage à ce bienfaisant modeste dont nombre d'*arrivés* aujourd'hui ont été les obligés ; qu'il me soit permis, en terminant ces croquis des *Français à Londres*, de joindre mon hommage au sien.



TABLE

CHAPITRE		Pages.
I.	— La ville géante.	1
— II.	— Le vieux dimanche londonnien	30
— III.	— Parcs et « commons »	46
— IV.	— Les enfants anglais.	66
— V.	— Le fouet.	88
— VI.	— Armée du salut	98
— VII.	— Snobs et cads	115
— VIII.	— Sociétés de vertu.	128
— IX.	— Période électorale	138
— X.	— Une élection.	150
— XI.	— Une vieille coutume	163
— XII.	— Spurgeon.	172
— XIII.	— Ivrognes et buveurs d'eau	181
— XIV.	— Pour l'Irlande	199
— XV.	— Misère.	209
— XVI.	— Le Derby	222
— XVII.	— Les Swimming clubs.	229
— XVIII.	— Les mariages de Gretna-Green	240
— XIX.	— Champ d'Ivraie.	244
— XX.	— Les Français à Londres.	265

Paris. — L. MARETHEUX, imprimeur, 1, rue Cassette

VERIFICAT
2007

VERIFICAT
2017

VERIFICAT
1987

BIBLIO
CENTRA
UNIVERS
BOCURES